This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Remy Judith.

a 16(7a)

73 a. 16 (F.A.)

LES HELVIENNES, OU LETTRES PROVINCIALES PHILOSOPHIQUES.

TOME SECOND.

LES
HELVIENNES,
OU
LETTRES
PROVINCIALES
PHILOSOPHIQUES.

TOME SECOND.

Oſtendam gentibus nuditatem tuam.

A AMSTERDAM;
Et ſe trouve A PARIS,
Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, rue des Mathurins.

M. DCC. LXXXIV.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 JAN. 1927
OF OXFORD

LES HELVIENNES, OU LES PROVINCIALES PHILOSOPHIQUES.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XXXII.

Le Chevalier à la Baronne.

MADAME,

« DEUX vieilles s'apperçoivent la nuit » au clair de la lune, d'un bout de la rue » à l'autre; se prennent pour des ſpectres; » & la frayeur les retient dans la même

» posture jusqu'au lendemain. » Vous êtes, je le gage, un peu étonnée de me voir reprendre notre correspondance philosophique par ces deux vieilles. Qu'est-ce donc que ces spectres? me demandez-vous. A quoi bon ces mégeres? Ecoutons, Madame, écoutons le sage Robinet, & l'énigme se développera. Nos vieilles, nos deux spectres, *ce sont les Philosophes, qui se font peur les uns aux autres, & qui, par ces vaines terreurs, s'arrêtent mutuellement dans le chemin de la vérité.* (de la Nat., t. 2, pag. 258.)

J'ai eu plus d'une fois occasion de sentir toute la vérité de cette explication. J'ai vu les plus hardis de nos sages s'effrayer tantôt de leurs propres leçons, & tantôt des dogmes de leurs propres collégues; bien plus souvent encore, je les vis effrayer leurs disciples; & je n'oublie point la peur qu'ils me faisoient, quand, trop novice encore à leur école, j'écoutois je ne sçais quel sentiment intérieur, qui m'attachoit toujours au préjugé. Je voyois nos grands hommes au *bout de la rue*; je les voyois *au clair de la lune*, & quelquefois même en plein jour; je croyois voir des *spectres*; tant ce qu'ils me disoient me paroissoit tenir de l'illusion.

Plus je les écoutois, plus je sentois de répugnance à suivre leurs principes; la nature sembloit se soulever contr'eux, comme contre des monstres qui cherchent à étouffer sa voix, à détruire l'empire qu'elle a sur tous les cœurs. Enfin j'ai triomphé; la philosophie n'a plus rien qui m'effraie; mais ne vais-je pas à mon tour devenir un véritable spectre pour mes compatriotes? Serez-vous bien vous-même assez supérieure au préjugé, pour continuer à suivre mes leçons, sans être révoltée! Votre derniere lettre sur leurs dispositions & sur les vôtres étoit, il est vrai, d'un assez bon augure; mais ce que je vous ai annoncé jusqu'ici, notre monde de verre, l'animal prototype, notre mere la carpe; tout cela n'est rien en comparaison de ce qui me reste à vous développer. Permettez donc, Madame, que je vous en prévienne: je sens tout ce qu'il va vous en coûter pour me suivre. Ce mortel ennemi de la philosophie moderne, ce certain sens commun, pere du préjugé, va se récrier contre nous; il vous dira cent fois que nos maximes sont celles de l'erreur & du mensonge; que tout est perdu dans l'état, si nous venons à bout de les accréditer; qu'elles tendent

à rompre tous les liens de la société, à troubler les familles, à renverser également & le Trône & l'Autel ; à pervertir les mœurs, à déſeſperer l'innocence & la vertu, pour enhardir au vice & à tous les forfaits.

Gardez-vous, Madame, de prêter l'oreille à ces déclamations ; prévenez nos compatriotes que cette prétendue lumiere naturelle, qu'ils ont honorée juſqu'ici du nom de ſens commun, ſera toujours l'obſtacle le plus à redouter pour la philoſophie ; « que cette raiſon même, » ſynonime du mot de *bon ſens*, & vantée » par tant de gens, ne mérite que peu » d'eſtime ; que tous ceux qu'on appelle » *gens ſenſés*, ſont toujours fort inférieurs aux gens paſſionnés, » ſurtout à l'homme épris d'une noble ardeur pour la philoſophie (*De l'Eſprit.*)

Ajoutez avec un de nos fameux adverſaires du ſens commun, que « les » ennemis des talens ſont ordinairement » les amis du bon ſens ; que cette faculté ne contribue en rien aux progrès de » l'entendement humain (*Philoſ. de la Nat., t. 3, c. du bon ſens.*)

S'il doit vous en couter quelque choſe pour nous ſacrifier cet éternel ennemi

de nos ſages, j'oſe vous annoncer, Madame, que vous en ſerez amplement dédomagée par la variété de nos leçons. Vous avez déjà vu par mes premieres lettres, combien nos ſyſtêmes philoſophiques ont de charmes & d'attraits, pour tous ceux qui conſentent à nous ſacrifier les loix antiques des Keppler, des Newton, & toutes celles du mouvement. A préſent que j'aurai à vous faire connoître nos métaphyſiciens, oubliez ſeulement cette éternelle raiſon du bon vieux temps; laiſſez-là ce prétendu bon ſens de nos ancêtres, & vous verrez quelle variété le nôtre vous prépare. Nous parlerons de Dieu, de la matiete, de l'eſprit ou de l'ame, des animaux, de l'homme & de ſes facultés. Loin de nous laiſſer aſſervir à la même opinion ſur ces divers objets, nous les traiterons tous avec cet art & cette liberté que vous ſçavez ſi bien apprécier. Rappellez-vous combien les oui & les non du ſage à la comete vous ont enchantée; ce ſera bien autre choſe à l'école de nos métaphyſiciens. Faut-il vous en donner un avant-goût? Sur cet article ſeul, qui depuis tant de ſiecles ſembloit avoir fixé tous les eſprits, captiver les mortels ſous le joug d'une même opinion,

ſur l'exiſtence ſeule d'un Être ſuprême : voyez quelle agréable variété nous pourrons vous offrir. Chez nous vous trouverez des ſages qui ont un Dieu, d'autres qui n'en ont point ; je vous en montrerai qui en ont, & n'en ont pas ; qui ſeront tantôt pour, tantôt contre, & tantôt entre deux ; vous en verrez qui n'en ont qu'un, d'autres qui en ont deux ; pour vous démontrer même combien peu le Dieu d'un philoſophe reſſemble à celui de ſes confreres, combien peu ſurtout, il reſſemble au Dieu de la province ; nous aurons à la fois le Dieu de Voltaire, le Dieu de Robinet, le Dieu de Deliſle, le Dieu de Diderot : nous en aurons bien près de la douzaine.

Mais avant de préſenter à nos bons Helviens ces objets variés, ne ſentez-vous pas combien il m'importe de connoître leurs vraies diſpoſitions ? Ne convenez-vous pas que ces vérités ſont peu faites pour être révélées aux ſerviles amateurs du vieux bon ſens ?

Il eſt vrai que malgré leurs préventions, il y auroit peut-être certains moyens de ménager la foibleſſe de nos compatriotes. Guidé par l'exemple de nos très-prudens Encyclopédiſtes, je pourrois

quelquefois ne montrer adroitement qu'une partie de la lumiere, « exposer » même respectueusement les divers pré- » jugés religieux, avec tout leur cortege » de vraisemblance & de séduction, pour » renverser ensuite l'édifice de fange ; » pour établir, *sans qu'on s'en appercoive*, » des principes solides, qui serviroient » de base aux vérités opposées. » Nos maîtres nous assurent « que cette maniere de » détromper les hommes, opere promp- » tement sur les bons esprits ; qu'elle opère » surtout sans aucune fâcheuse consé- » quence, sécretement, & sans éclat sur » tous les esprits. » (*Dict. Encycl.*, *art.* ENCYCLOP.) Mais cet art de détromper les hommes, nos Helviens ne l'appelleroient-ils pas l'art de les tromper ? Ces ruses, ces détours ne sembleroient-ils pas opposés à cette noble confiance, que la vérité doit inspirer ? Un peuple toujours franc & loyal ne me diroit-il pas : philosophe odieux ! tu n'oses nous parler ouvertement ! tu cherches à nous séduire ; la vérité ne craint point la lumiere ; tes détours ténébreux annoncent la foiblesse, l'erreur, & la mauvaise foi. Ce n'est point ainsi que prêchoient à nos peres les Apôtres du Christ : sois notre

maître, puiſque tu crois pouvoir nous inſtruire; mais montre-toi à nous tel que tu es, & que tes premieres leçons n'annoncent pas un fourbe & un impoſteur.

Ne m'expoſez pas, je vous prie, à de pareils reproches; ils retomberoient ſur la philoſophie, dont j'aurois imprudemment dévoilé les myſteres. La haine, le mépris ſuccéderoient au reſpect & à l'eſtime que nos ſages ont ſçu ſe concilier. Les yeux des Provinciaux qui ſavent tout groſſir, ne verroient plus dans nous que les docteurs du menſonge & de la ſéduction. Il eſt donc eſſentiel pour moi d'éviter tout ſoupçon de mauvaiſe foi, toute apparence d'ambiguité, tous vains ménagements.

Vous connoiſſez d'ailleurs mon caractere, ma ſincérité, ſurtout cet abandon & cet épanchement avec lequel je parle de nos ſages; je ne veux, ni ne ſçais diſſimuler; il me faut ou parler clairement, & tout dire; ou me taire. Décidez, Madame, le parti que je dois prendre; mais ne doutez pas que le plus agréable ne ſoit toujours celui qui, laiſſant à mon zéle toute ſa liberté, ne compromettra point l'honneur de la philoſophie; & me

fournira plus ſouvent l'occaſion de vous témoigner les ſentimens avec leſquels,

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXIII.

De la Baronne au Chevalier.

QUOI toujours des ſcrupules, Chevalier, des craintes, des ſoucis? toujours peur d'en trop dire & même d'être pris pour un monſtre, un docteur du menſonge & de la ſéduction, en nous révélant les myſteres de la philoſophie? oh! pour le coup on ne pouvoit deviner plus mal. Je vous ai déjà dit que nous avions fait un aſſez bon nombre de proſélytes; ce n'eſt pas ſans doute de ceux-là que vous avez à craindre. J'ajoutois que j'étois diſpoſée à donner à notre correſpondance une certaine publicité; je l'ai fait: nos bons croyans eux-mêmes vous ont lu; ſavez-vous bien pour qui vous avez été pris? Pour le meilleur Chrétien de la Paroiſſe. Oui, vous, pour un croyant très-dévot, très-zélé défen-

ſeur de leurs préjugés religieux, & de ce ſens commun qui vous paroît ſi redoutable. Ces bonnes gens ſe ſont imaginés que vos lettres n'étoient qu'une ironie ſanglante, une ſatyre amere de la philoſophie moderne. Nos ſyſtêmes leur ont paru ſi amuſans; ils en ont ri de ſi bon cœur, qu'ils ne pouvoient pas croire que vous euſſiez voulu faire autre choſe qu'en expoſer le ridicule & les prétendues abſurdités.

Vous allez ſans doute vous imaginer que je me ſuis hâtée de les déſabuſer; point du tout. J'ai vu que cette erreur étoit préciſément ce qui pouvoit nous arriver de plus heureux. C'eſt cette idée plaiſante qui va déſormais nous mettre à l'abri de toute inquiſition. J'ai donné le mot à tous nos adeptes; quand les leçons que vous avez encore à nous donner ſeront bien éloignées des opinions reçues, bien révoltantes aux yeux du ſens commun, quand on ſera tenté de vous en faire un crime, nous en ſerons quittes pour dire que c'eſt une ironie bien mordante, une ſatyre bien piquante. Nous ſaurons entre nous à quoi nous en tenir, & le préjugé n'aura plus de prétexte pour nous impoſer ſilence.

Avec cette ſimple précaution, déjà nous parlons ici philoſophie fort à notre aiſe; nous diſcutons, nous raiſonnons ſur toutes vos lettres, nous les commentons publiquement, ſans avoir rien à craindre du Bailli, du Curé, du Vicaire ou de leurs pénitents. Au contraire, tandis que tous ces bons croyans rient de nos ſyſtêmes, nous rions, nous autres, de leur bonhomie. Vous ne ſauriez croire combien ces petites ſcenes amuſent vos adeptes.

Nous en eûmes hier une bien plaiſante, dont il faut que je vous régale. Grande compagnie au château du Marquis, ſur-tout de vos diſciples; mais auſſi quelques dévots. Votre lettre fut miſe ſur le tapis : je n'avois pas fait difficulté de la lire publiquement, bien aſſurée que l'ironie en paroîtroit mieux ſoutenue. En effet, diſciples & dévots, tous vous combloient d'éloges. Mon neveu cependant paroiſſoit un peu prévenu contre ces philoſophes ſans Dieu, que vous nous annoncez; il prétendoit que, malgré nos ſyſtêmes, il faudra toujours recourir à la Divinité pour arranger le monde, ou du moins pour avoir la premiere comete & le premier ſoleil. D'Horſon étoit ſeul à vouloir qu'on s'en paſſe.

La diſpute s'échauffe avant la table, & reprend au milieu du dîner. Pendant que d'Horſon parle, je m'apperçois qu'un domeſtique a les yeux fixés ſur lui; c'étoit un grand Suiſſe que ce domeſtique, depuis fort peu de jours au ſervice du Marquis. Il regardoit d'Horſon comme un homme qu'on croit avoir vu quelque part; je l'entendis même qui diſoit tout bas : *c'eſt lui.* Cependant la diſpute continue : obſervez ſeulement, diſoit mon neveu, obſervez, je vous prie, l'enſemble, l'ordonnance, la beauté du château où nous ſommes; croyez-vous que ces portes, ces tours, ces colonnes & toutes ces parties qui répondent ſi régulierement les unes aux autres, ſoient venues ſe ranger d'elles-mêmes à leur place? que rien ici ne ſuppoſe un architecte intelligent? enfin que ce château ſe ſoit bâti tout ſeul? Pourquoi non? repart d'Horſon, qui prévoit où cet argument pourroit le conduire. « Pourquoi le toucher obtus & ſourd de » toutes ces pierres ne pourroit-il pas les » avoir tourmentées juſqu'à ce qu'elles » euſſent pris, en formant ce château, la » place qui leur convenoit le mieux? Un » grand homme ſeroit fort étonné que » *les combinaiſons de la matiere & du*

» *mouvement n'eussent pas enfin produit* » *cet univers, tout admirable qu'il paroît* » *à vos yeux* ». Pourquoi les mêmes combinaisons n'auroient-elles pas aussi produit un château tout régulier qu'il peut être ? (V. *Int. nat. & Pens. phil.* n°. 27).

Je voudrois, Chevalier, que vous eussiez pu voir l'impression que fit sur mon Suisse ce discours de d'Horson. Il le regardoit de tous ses yeux; il l'écoutoit de toutes ses oreilles; puis il disoit: *c'est lui, mais c'est lui-même* ! Pressé par mon neveu, d'Horson se rappelle tout-à-coup l'animal prototype; plutôt que d'admettre qu'un château suppose un architecte, pour n'être pas forcé de convenir que l'univers suppose un Dieu, il soutient que, si le grand Diderot a pu admettre un prototype de tous les animaux, si le grand Robinet a pu voir des œufs de soleil, de lune & d'océan, il peut bien, lui, admettre un château prototype de tous les châteaux, ou même encore des œufs de château; & voilà mon Suisse qui se met à sauter & à crier: *c'est lui, c'est lui même; bon ! je l'ai retrouvé.*

Je vous le donne en quatre, Chevalier; je vous le donne en cent, devinez

quel homme il s'imagine avoir retrouvé dans notre philoſophe. Ce bon Suiſſe, géolier du *Petit-Berne*, c'eſt-à-dire des petites-maiſons de B*** à douze ou quinze lieues de votre patrie, avoit été renvoyé pour avoir laiſſé évader un des fous confiés à ſa vigilance; c'eſt pour ce même fou qu'il prend d'Horſon, & tout en criant : *c'eſt mon prototype, mes œufs de château*; il le ſaiſit au collet de par le Roi, & ne prétend rien moins que de le ramener par force dans ſa loge.

Nos convives d'abord de rire, & de rire aux éclats, moi toute la premiere, comme vous penſez bien. Le pauvre d'Horſon a beau chercher à ſe débarraſſer; notre Suiſſe refuſe de lacher priſe : *à la loge, Monſieur le prototype, de par le Roi, vous y retournerez.* Je m'aviſe de dire qu'il ſe trompe; que d'Horſon, au lieu d'être le fou qu'il cherche, eſt un grand philoſophe : *tout juſte*, répond-il, *un fou, un philoſophe, un homme qui a vu le monde & des châteaux ſe bâtir tout ſeuls, & puis encore des œufs de château: c'eſt lui-même.....* Enfin nous eûmes toutes les peines du monde à le détromper; & ſi le Marquis n'eût employé toute ſon autorité, je crois en vérité que d'Hor-

ſon auroit fait le voyage, & ſeroit en ce moment inſtallé dans ſa loge.

Eh bien, Chevalier, vous penſez que cette ſcene aura produit ici un grand ſcandale; vous vous trompez. Nos dévots eux-mêmes, après en avoir ri tout comme moi, ſe contentent de dire: on voit bien que ce Suiſſe n'entend pas l'ironie. Ils me chargent pourtant de vous prévenir que, ſi jamais il vous prenoit envie de prêcher aux Treize-Cantons, vous ne feriez pas mal de prendre vos précautions. Cet avis de leur part doit vous prouver, je penſe, combien peu vous en avez beſoin auprès de nous. Ainſi plus de ſcrupules, plus de détours ou de ménagement; parlez avec confiance, & ſoyez perſuadé qu'à la faveur de l'ironie vous pouvez nous inſtruire avec toute la liberté poſſible. Profitez du privilege, & croyez que je ne ſerai pas la derniere à le faire valoir pour le progrès de la philoſophie.

LETTRE XXXIV.

Le Chevalier à la Baronne.

Nos compatriotes aiment donc l'ironie? Nous leur en donnerons, Madame, ou plutôt, nous profiterons du privilege, en continuant à vous répéter les leçons de nos sages, avec cette franchise & cette liberté qu'on s'avise de prendre pour une sanglante satyre de nos dogmes. J'avoue cependant que la scene du Suisse m'avoit un peu déconcerté; mais ne fût-ce que pour venger d'Horson, je prouverai à nos compatriotes & à tous les Suisses du monde qu'un philosophe est maître de reconnoître un Dieu ou de n'en point avoir. Je montrerai à notre école ces prodiges de liberté & de variété que je vous annonçois dans ma derniere lettre.

Pour vous les rendre même plus sensibles, ces prodiges, considerez d'abord, vous dirai-je, la triste uniformité qui régnoit avant nous dans les opinions sur l'existence d'un être suprême; voyez à quel

point l'idée d'une Divinité captivoit les esprits. D'Horson seul excepté, interrogez encore aujourd'hui nos provinciaux les moins religieux, demandez-leur s'ils croient sincérement qu'il existe un Dieu. Surpris & indignés peut-être, autant, répondront-ils, autant vaudroit nous demander en plein jour, y a-t-il un soleil? Quand la lumiere brille, y a-t-il une cause de sa splendeur? quand toute la nature annonce le Dieu qui la créa, quand les astres publient la loi suprême qu'ils suivent dans leur marche; autant vaudroit nous demander: y a-t-il un créateur & un législateur? ou bien tout simplement, quand il y a une montre, y a-t-il un ouvrier? L'impie, ajouteront-ils dans leur enthousiasme, l'impie a bien pu dire dans son cœur, il n'y a point de Dieu; mais l'impie a tremblé au nom de ce Dieu même que sa bouche blasphemе; deux ou trois insensés, dans le cours des siecles, ont osé contester l'existence à celui duquel ils l'avoient reçue. L'univers s'indigna de leurs leçons, & l'hommage de la nature expia leur blasphême.

Voilà, si je ne me trompe, la réponse que dicteront à tous nos provinciaux les

mêmes préjugés, le même catéchiſme. Mais paſſons à l'école de nos ſages modernes ; eſſayons de réunir ſous un ſeul point de vue les diverſes opinions qu'ils ont ſu embraſſer ſur le même ſujet. Pour rendre plus ſenſible cette variété, recueillons les ſuffrages, & rangeons ſur autant de colonnes les ſages propices à la Divinité, les philoſophes anti-Dieux, les philoſophes neutres, ou plutôt les philoſophes

---

Philoſophes contre Dieu.

La cauſe univerſelle, ce Dieu des Philoſophes, des Juifs & des Chrétiens, n'eſt qu'une *chimere* & un *fantôme*..... L'imagination enfante tous les jours de nouvelles *chimeres* qui excitent dans eux les mouvements de la terreur, & tel eſt le *fantôme de la Divinité.* (Freret, *Lettre de Traſibule à Leucipe, pages* 164 & 254.

L'exiſtence de Dieu eſt le plus grand & le plus enraciné de tous nos *préjugés.* (*Liberté de penſer, p.* 165).

Le mot *Dieu*, ſous lequel les théo-

tantôt pour, tantôt contre, & tantôt entre deux. Voulez-vous un Dieu? vous lirez à droite; n'en voulez vous point? vous lirez à gauche; en voulez-vous & n'en voulez-vous pas? vous paſſerez au troiſieme ordre de nos ſages; & vous déciderez enſuite s'il fut jamais d'école où l'on pût ſe flatter d'être moins ſubjugué par l'opinion vulgaire.

Philoſophes pour Dieu.

On ne me perſuadera jamais qu'il y ait un être jouiſſant de ſes ſens, qui puiſſe croire ſérieuſement que toutes les merveilles de ce monde ont toujours exiſté, ſans avoir été arrangées par un être d'une puiſſance incompréhenſible. . . *L'exiſtence de Dieu eſt une idée innée; donc l'athéiſme eſt une chimere.* (Alembic moral, p. 66; &c.).

Qu'il exiſte un Dieu, c'eſt, je crois, une *vérité* que de longs raiſonnements ne ſauroient qu'obſcurcir. (*Toſſain, les Mœurs, premiere partie*).

Il faut s'aveugler pour ne pas voir évi-

Philoſophes contre Dieu.

logiens s'éfforcent de faire concevoir un être parfait en tout ſens, immuable en tout ſens, eſt un mot vuide de ſens, un zéro dans les calculs de la morale & des mathématiques. (*Syſt. de la raiſon*, *p.* 1).

Le mot *Dieu* devroit être banni de la langue de ceux qui parlent pour ſe faire entendre; c'eſt un mot abſtrait inventé par l'ignorance. (*Syſt. nat. t.* 2, *c.* 6 & paſſim).

Les phénomenes de la nature ne prouvent l'exiſtence d'un Dieu qu'à quelques hommes prévenus, à qui l'on a montré d'avance le doigt de Dieu dans toutes les choſes dont le méchaniſme pouvoit les embarraſſer. Dans les merveilles de la nature, le phyſicien ne voit rien que le pouvoir de la nature, que les effets néceſſaires des combinaiſons différentes d'une matiere prodigieuſement diverſifiée. (*Le bon ſens*, *n.* 36 & paſſim).

Au lieu de chercher ſur la terre les

Philoſophes pour Dieu.

demment l'abſolue néceſſité d'un être infiniment bon, puiſſant, intelligent ſpirituel, éternel, créateur de tous les êtres ; je ſuis auſſi ſûr qu'il exiſte un Dieu, que je ſuis ſûr de ma propre exiſtence. (*Marquis d'Argens, Phil. du bon ſens, t. 2, reſl.* 4).

Ceux qui nient l'exiſtence de Dieu ne doivent pas être tolérés... Si l'on bannit du monde la Divinité, on ne peut qu'introduire le déſordre & la confuſion. (*Aſiat. toler. p.* 7).

Il n'eſt pas poſſible de ſe former l'idée de la matiere, ſans avoir à la fois celle de ſa cauſe, qui ſeule l'a faite ce qu'elle eſt ; d'une cauſe immatérielle, active, intelligente, ſupérieure aux principes corporels. . . . En un mot, nous devons nous attendre à trouver partout dans l'univers, les caracteres & les témoignages de la ſageſſe qui l'a conſtruit & qui le ſoutient. (*Des Erreurs & de la Vérité, pag.* 127 & 128.)

Les hommes ſont les créatures de

Philoſophes contre Dieu.

principes d'après leſquels les hommes doivent régler leurs actions, des Théologiens, des illuminés fondent la morale ſur la conformité de nos actions avec les volontés de Dieu. Mais qu'eſt-ce que ce Dieu dont vous annoncez les volontés à la terre? Dans toutes les Religions du monde, la Divinité n'eſt qu'un être inviſible dont il eſt impoſſible de ſe former aucune idée, une puiſſance inconnue, un tyran inviſible, un phantôme placé dans des régions inacceſſibles (*Ext. du Syſt. ſocial.* V. *Préf. & chap.* 3, *t.* 1).

Chorus des Philoſophes contre.

Les adorateurs de la Divinité ſont des *enfants peureux*, des *ignorans*, des *ſuperſtitieux*, des *charlatans*, des *enthouſiaſtes*, de grands *créateurs de chimeres*, des *extravagans*, des *ſauvages*, des *ſtupides*; & ſi parmi eux il ſe trouve quelques grands hommes, cela prouve ſeulement qu'un homme de génie peut avoir un *grain de folie*.... Exaltons dans nos ouvrages ce fameux philoſophe qui

Philoſophes pour Dieu.

Dieu ; ils ſont l'ouvrage de ſes mains ; ils ſont ſoumis à ſes volontés ſuprêmes ; ils ont reçu la raiſon de lui, pour les découvrir : c'eſt là-deſſus que ſont fondés leurs devoirs envers Dieu. . . . Les devoirs de l'homme envers les êtres qui vivent en ſociété avec lui, ont également pour fondement & pour baſe la volonté de Dieu même, qui a fait l'homme ſociable, ou voulu qu'il vécût en ſociété. (*Le Militaire Philoſophe, chap.* 20)

Chorus des Philoſophes pour.

Quand l'athéïſme n'annonce pas un cœur *corrompu*, il ſuppoſe du moins une *ame triſte* & *glacée*. . . . D'ordinaire un athée eſt un homme *blaſé*, ſans *tempérament*, ſans *génie*, ſans *ame* ; c'eſt un *fléau pour les nations* ; c'eſt un *monſtre très-pernicieux*, qui vous pilera dans un mortier, s'il y trouve ſon intérêt. . . . Il faut *être fou*, pour penſer comme l'athée *aveugle* & *dépourvu* de *l'uſage de*

Chorus des Philoſophes contre.

vouloit faire *pendre* le premier qui s'aviſeroit de prononcer le nom de Dieu dans ſa république. (V. *le bon Sens*, *n.* 176 & paſſim ; *le Syſt. nat.*, *t.* 2, *c.* 4 & paſſim. *Item*, *le Syſt. ſoc.*, *lettre de Traſibule.* &c. &c.

N. B. Que ces petites honnêtetés dont nos athées & nos déiſtes ou théiſtes ſe gratifient mutuellement ; que ces arrêts de morts par leſquels ils ſe condamnent les uns les autres à être pendus, ne ſcandaliſent pas nos provinciaux. Toute mon intention en vous les rappellant, eſt de vous faire voir à quel point on eſt libre chez nous, & combien peu nos ſages ſe laiſſent captiver par les opinions de leurs propres confreres. Mais ce n'eſt encore là que le premier prodige de cette liberté. MM. Robinet, Lamétrie, Raynal & Diderot vous apprendront à la porter un peu plus loin.

M. ROBINET, pour.

« Il y a un Dieu, c'eſt-à-dire une *cauſe* des phénomenes, dont l'enſemble eſt

Chorus

Chorus des Philoſophes pour.

ſes ſens. Apprenons à ces fous dangereux que le Magiſtrat a droit de faire *périr* ceux qui nient l'exiſtence de Dieu. (V. *Philoſophie de la Nat.*, *t.* 2., *pag.* 41. *Volt.*, *de l'athéiſ. Phil. du bon ſens*, *t.* 2. *Réflect.* 4. *Dict. & art. Encyclop.*)

---

l'Univers. . . . *Ce Dieu nous eſt connu ſous la notion de cauſe.* L'effet eſt contingent, la cauſe eſt néceſſaire; l'un eſt fini; l'autre infini; . . . Dieu n'eſt point *l'archétype* du monde ; ſes perfections ne peuvent être renfermées dans la même cathégorie que celles de l'homme. » (*De la Nat.*, *t.* 1., *c.* 3.; *t.* 5., *part.* 5.)

M. ROBINET, *contre.*

On prétend s'élever de l'effet à la cauſe de l'ordre qu'on admire dans l'univers ; c'eſt une témérité, une mépriſe, un argument plein d'illuſion, d'erreurs & d'impoſture. . . . Il n'y a jamais eu qu'un ſeul *prototype* de tous les êtres, dont ceux-ci ne ſont que des variations prodigieuſement multipliées. Cette grande &

importante vérité eſt la baſe de toute vraie philoſophie. (V. *de la Nat.*, t. 2., *pag.* 12.; t. 1., c. 3., t. 4., *pag.* 182, &c.) Voyez ſur cet auteur, *la nature en contraſte avec elle-même, par le Pere Richard.* (1).

LAMETRIE, pour.

« JE ne révoque point en doute l'exiſtance d'un être ſuprême. » (*L'homme mach. p.* 62.)

LAMETRIE, contre.

Je commence par dire que *Dieu n'eſt pas même un être de raiſon.* (*ibid.*, p. 22.)

---

(1) Si tous nos Lecteurs ne ſentent pas en quoi ce texte annonce, l'athéiſme, nous les prions de réflechir quelle preuve il reſtera de la Divinité, quand on prétendra avec Monſieur Robinet : 1°. Que l'univers ne prouve point un Dieu, que l'effet ne prouve la cauſe que par un argument plein *d'illuſion & d'impoſture.* 2°. Que tous les êtres ne ſont que des variations du même être. Nous prions Monſieur Robinet même, de nous dire ſi ce n'eſt pas là du plus pur ſpinoſiſme. *Note de l'Auteur.*

LAMETRIE, ni pour, ni contre.

« REGARDER la nature comme la cause aveugle de tous les phénomenes, ou reconnoître une intelligence suprême, voilà le champ où les philosophes ont fait la guerre entr'eux.... Dans le fond, qu'il y ait un Dieu, ou qu'il n'y en ait point, cela est égal pour notre repos. Quelle folie de tant se tourmenter pour une chose qu'il est impossible de connoître! Le pour n'est pas plus démontré que le contre. » (*Abrégé des systêmes, p.* 55. V. les *dialogues des philosophes, par l'Abbé Liger.*)

RAYNAL, pour.

« Dieu de la nature, toi qui as tiré l'être du néant, n'es-tu pas essentiellement productif!.... Unité de Dieu! sublime & puissante idée que toutes les religions doivent à la philosophie!... Oui, c'est dans les méditations des sages, dans l'étude de la nature, que j'ai trouvé *la source du théisme.* (*ou du culte d'un seul Dieu,*) (*Hist. Polit. & Phil., in-4°., t. 4., pag.* 59., *t.* 1., *p.* 304., *t.* 2. *p.* 33.) Donc la connoissance, le culte d'un

ſeul Dieu eſt le fruit de la philoſophie & de l'étude de la nature.)

RAYNAL, contre.

« C'eſt la douleur & le plaiſir qui ſont la ſource de tous les cultes, (& par conſéquent, du théiſme lui-même,) ou plutôt, la religion n'a été par-tout qu'une invention d'hommes adroits & politiques, qui ne trouvant pas en eux-mêmes les moyens de gouverner leurs ſemblables, chercherent dans le ciel la force qui leur manquoit, & en firent deſcendre la terreur. (*id. t.* 1., *p.* 62., *t.* 2., *p.* 334.) (Donc le culte de Dieu n'eſt que le fruit de la politique & de la terreur.) »

RAYNAL, ni pour, ni contre.

POUR apprendre aux mortels qu'ils ne pourront jamais être aſſurés s'il y a un Dieu, ou s'il n'y en a point, voici ce que je leur déclare. « Par une impulſion fondée ſur la nature même des religions, » le catholiciſme tend ſans ceſſe au proteſtantiſme ; le proteſtantiſme au ſocinianiſme ; le ſocinianiſme au déiſme, & le déiſme au *ſcepticiſme*. » (c'eſt-à-dire

au doute & à l'incertitude.) (*t.* 4., *pag.* 468.) De plus, on saura que la *philosophie balbutiant le nom de Dieu dans une enfance continuelle, s'occupoit d'une chose qu'elle devoit toujours ignorer.* (*id.* pag. 680.)

N. B. Vous remarquerez sans doute avec quelle adresse Raynal nous représente la philosophie, tantôt donnant aux hommes *des leçons sublimes sur la Divinité ;* & *tantôt balbutiant, dans une enfance continuelle, le nom de cet être suprême, qu'elle devoit toujours ignorer.* Je ne m'arrête point à vous développer les motifs de ces variations ; j'ai à vous parler d'un autre sage plus étonnant encore ; mais pour rendre ici le prodige plus sensible, permettez-moi de joindre à ses leçons le récit des circonstances qui les ont accompagnées, & la maniere dont je les ai reçues.

DIDEROT, pour.

J'AI eu trois jours de suite, l'honneur de voir cet homme, *dont la statue ne sera point brisée, parce que ses pieds ne sont pas d'argile.* La premiere visite eut pour

moi quelque choſe de triſte & d'allarmant. Je trouve notre ſage la douleur peinte ſur le viſage, les yeux baignés de larmes; j'oſe lui demander la cauſe de ſes pleurs: « j'écris de Dieu, me répond-» il en pouſſant un profond ſoupir; je » pleure ſur le ſort de l'athée; & je » prie Dieu pour les ſceptiques; ils man-» quent de lumiere. » (*Penſées philoſ. Préf. & N°.* 22)

Vous le voyez, Madame, il y avoit ce jour-là, un Dieu chez M. Diderot. On *n'inſiſtoit pas même aſſez ſur la préſence de la Divinité*; on ne la faiſoit pas ſurtout aſſez *large*, comme vous pourrez en juger par ces paroles de notre philoſophe: « Les hommes ont banni la Divinité » d'entr'eux: inſenſés que vous êtes! dé-» truiſez ces enceintes qui rétréciſſent vos » idées: ÉLARGISSEZ DIEU. Si j'avois un » enfant à élever, je multiplierois autour » de lui les ſignes indicatifs de la Divi-» nité préſente. S'il ſe faiſoit un cercle » chez moi, je l'accoutumerois à dire: » nous étions quatre, Dieu, mon ami, » mon gouverneur, & moi. » (*ibid.*, N°. 26.)

En cet inſtant, qui ne l'auroit pas dit? nous ſommes trois ici, Dieu, Diderot & moi; tout en ce moment, tout, juſqu'à *l'œil du cyron*, *l'aile du papillon*, vous auroit offert *les traces les plus diſtinctes d'une intelligence ſuprême*; *vous auriez écraſé les athées du poids de l'univers.* (*Ibid*, n. 20).

Vous auriez dit alors avec notre ſage: » je ne puis croire qu'il y ait des matérialiſtes (ou des athées) de bonne foi; » parce qu'il eſt plus facile de concevoir » la création opérée par la toute puiſſance d'un être ſuprême, que ſa formation par le haſard ». (*Nouvelles Penſées*, *p.* 16). Vous auriez ſoutenu: » que » nos athées ne le ſont devenus que parce » qu'ils repouſſent la foi loin d'eux, en » ſe livrant à leurs paſſions; parce qu'ils » ſont troublés par le tableau de l'avenir » que la religion leur préſente, & gênés » par l'exiſtence d'un Dieu; que s'ils paroiſſent quelquefois plus hardis, c'eſt » que leurs paſſions, devenues plus fortes, » ajoutent à leur intrépidité «. (*p.* 27).

Enfin il y avoit un Dieu ce jour là; il falloit être *fou*, *abſurde*, & *dominé par ſes paſſions*, pour douter de l'exiſtence de cet être ſuprême, ou pour la nier; &

notez bien ſur-tout qu'on prioit Dieu pour les *ſceptiques*. (*Id. p.* 15 & 20).

DIDEROT, contre.

Le lendemain la ſcene étoit un peu changée. Je fais à mon ſage certaines queſtions ſur ce premier être qu'il invoquoit la veille. Il n'y avoit plus de Dieu ce jour là; apprends, me répondit M. Diderot, *qu'il n'y a aucun être dans la nature qu'on puiſſe appeller premier, ou dernier. Une machine infinie en tout ſens* étoit venue prendre la place de la Divinité; (*Dict. & art.* ENCYCL., *art. de M. Diderot*); & le monde en ce jour pouvoit fort bien être le *réſultat fortuit du mouvement & de la matiere:* la création de l'univers, loin de ſe trouver, comme la veille, plus facile à croire que ſa formation par le haſard, étoit bien plus *étonnante*. (*Penſ. phil., n.* 21). Loin d'écraſer l'athée du poids de l'univers, la *plupart des philoſophes* avoient tort de prétendre que le *ſpectacle de l'univers nous mene à l'idée de quelque choſe de divin*. (*Cod. de la nat., p.* 150). L'œil du cyron, au lieu d'offrir les traces les plus diſtinctes d'une intelligence ſuprême,

n'étoit pas même fait pour voir ; l'aile du papillon & celles de l'aigle n'étoient pas faites pour voler, comme *le lait qui coule du ſein d'une nourrice n'eſt point fait pour nourrir ſon enfant.* (*Interp. nat.*, *p.* 170 & 171). Auſſi le grand *argument des cauſes finales*, la preuve la plus ſenſible de la Divinité, *n'étoit plus tolérable, même en Théologie.*

Peu de jours avant cet entretien, j'avois lu quelque choſe de bien différent dans M. de Voltaire. » Il paroît, m'avoit dit ce ſage de Fernei, qu'il faut » être FORCENÉ pour nier que les eſtomachs ſont faits pour digérer, les yeux » pour voir, les oreilles pour entendre... Voilà des cauſes finales clairement établies ; & c'eſt pervertir notre faculté de penſer, que nier une vérité ſi univerſellement reconnue. (Volt, *cauſ. final.* V. *Dict. phil.* & *Queſt. encycl.*)

Pénétré de ce texte, tout autre ſe ſeroit imaginé que mon nouveau maître n'étoit qu'un *forcené, qu'il cherchoit à pervertir ma faculté de penſer.* Me préſerve le ciel d'avoir de nos grands hommes une pareille idée ? Non, M. Diderot n'eſt point un *forcené* ; il ne cherchoit point à pervertir ſon diſciple, &

très-ſérieuſement il penſoit de la meilleure foi du monde, que le *lait de la mere n'eſt point fait pour nourrir les enfants.*

Je ſais bien que la veille il m'eût dit le contraire ; mais tout, juſqu'à l'*athée*, tout en ce jour étoit chez lui de *bonne foi ;* les paſſions de celui-ci n'étoient plus la vraie cauſe de ſon incrédulité. Il pouvoit être *ſage, bon patriote, ſujet fidele, pere tendre, fils reſpectueux, mari conſtant, maître humain, enfin très-honnête homme.* (Nouv. Penſ., p. 30). De plus, pour être athée, il falloit un *caractere ferme & décidé ;* il falloit *être éclairé*, avoir *profondément réfléchi.* (*Id.*, p. 28 & 36). Les raiſonnements de grands ennemis de la Divinité n'étoient plus ceux d'un *fou* & de vraies *abſurdités* ; c'étoient les raiſonnemens d'un *homme qui naîtroit avec toute la force de ſa raiſon, ou dans qui cette raiſon deviendroit toute puiſſante, après avoir perdu la foi.* (*Id.* p. 24 & 27).

Enfin nous n'étions plus que deux ce jour-là ; M. Diderot & moi ; Dieu avoit diſparu ; la toute *puiſſante raiſon* de mon ſage l'avoit anéanti.

DIDEROT, ni pour, ni contre.

Voulez-vous me ſuivre une troiſieme fois chez notre philoſophe ? Il m'aprenoit encore avant hier à prier Dieu *pour les ſceptiques*, pour ces hommes flottans & indécis, qui ne ſavent rien croire. Tout l'art de cette eſpece de ſages n'étoit alors que le *fruit des vaines ſubtilités de l'ontologie : le déiſte ſeul pouvoit faire tête à l'athée.* (Penſ. phil., n. 19).

Ecoutez aujourd'hui les leçons du grand homme : « On riſque autant à croire trop » qu'à croire trop peu. Il n'y a ni plus » ni moins de danger à être polithéiſte » qu'athée. Le SCEPTICISME ſeul, en tout » temps, en tous lieux, peut nous garan» tir des deux excès oppoſés ». (*Id.*, n. 33). C'eſt-à-dire en bon françois, qu'il n'y a pas de milieu entre les idolâtres, qui reconnoiſſent pluſieurs Dieux, & l'athée qui n'en veut point du tout ; & que pour éviter ces excès oppoſés, il faut abſolument en *tout temps*, *en tous lieux*, prendre le parti de ne rien affirmer.

Que ces nouveaux principes ne faſſent pas ſur vous l'impreſſion que j'é-

prouvai en les entendant pour la premiere fois.

Me ſouvenant encore des leçons que j'avois reçues deux jours auparavant, je fléchis le genou ; je leve fort dévotement les yeux & les mains vers le ciel. Que faites-vous ? s'écrie notre ſage étonné. — Pardonnez, grand homme, pardonnez au plus zélé de vos diſciples le ſouvenir trop vif de vos premieres leçons : *je prie Dieu pour les ſceptiques ; ils manquent de lumiere.* (Penſ. phil., n. 22). Je prie Dieu pour le grand Diderot devenu ſceptique. Je crains que la lumiere ne l'ait abandonné. — Il eſt temps, jeune homme, de te déſabuſer : mon bonheur eſt extrême, quand je ne ſuis ni pour ni contre Dieu, quand je doute de tout. Je le ſais, » les eſprits bouillants, les » imaginations ardentes ne s'accommo- » dent pas de l'indolence du ſceptique ; » ils aiment mieux haſarder un choix » que de n'en faire aucun, ſe tromper » que de vivre incertains. Cependant » l'ignorance & l'incurioſité ſont deux » oreillers bien doux ; mais pour les » trouver tels, ils faut avoir la tête auſſi » bien faite que Montagne ». (*Penſ. phil.*, *n.* 27 & 28).

Mais en quel jour, grand homme, aviez-vous donc *la tête ſi bien faite*? étoit-ce avant-hier? & lorſque vous croyiez ſi fermement à l'exiſtence d'un premier être? Etoit-ce hier, quand ce premier être eut diſparu? Eſt-ce dans cet inſtant, où tout votre bonheur eſt de ne ſavoir plus qu'en penſer? Telle fut la queſtion qui faillit à m'échapper. Fort heureuſement je ſentis le reſpect, les égards dûs à un ſi grand maître; & je me retirai en diſant: peut-être y a-t-il aujourd'hui un Dieu chez M. Diderot; peut-être n'y en a-t-il point.

En trois jours de temps, trois leçons ſi différentes ſur un article auſſi eſſentiel que celui de l'exiſtence d'un Dieu? vous croyez, Madame, que c'eſt-là le chef-d'œuvre de la liberté philoſophique? Trois hommes dans un ſage! vous vous imaginez que c'en eſt le prodige? J'ai cependant avant de terminer ma lettre, toute longue qu'elle eſt déjà, j'ai quelque choſe de plus étonnant à vous montrer. Au lieu de ces trois hommes dans un ſeul philoſophe, voulez-vous en trouver une demi-douzaine? Je ne vous demanderai qu'un ſeul jour à paſſer auprès du grand Voltaire. Suppoſons que nous

avons le bonheur d'être transportés au séjour délicieux de Fernei, & ne perdons pas une seule partie d'un jour si précieux.

VOLTAIRE à son réveil.

Le soleil à son lever a reçu l'hommage de la nature entiere; Voltaire est prêt à recevoir celui d'une foule de Barons Allemands, de Comtes Polonois, de Lords Anglois, de Chevaliers François. Le réveil du philosophe est annoncé; on entre; recueillons ses premiers oracles.

O Dieu qu'on méconnoît! ô Dieu que tout annonce. Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer. En faut-il davantage, pour voir qu'il y a un Dieu au lever du grand homme! Ce Dieu dont il publie les louanges est, même assez semblable à celui des croyans. C'est *un esprit, un être intelligent, tout puissant, auteur de l'univers, rémunérateur de la vertu, vengeur du crime.* Nier son existence, c'est vouloir *peupler la terre de brigands, de scélérats, de monstres;* c'est faire de ce monde un *séjour de confusion & d'horreur. L'athéisme* est dangereux dans le philosophe, *homme de ca-*

binet; il l'eſt dans le *miniſtre, homme d'état;* affreux chez le *bas peuple,* redoutable & terrible dans les *rois.* Voltaire le combat à ſon réveil en proſe & en vers. Toujours il ſoutiendra qu'un horloge *prouve un horloger, & que l'univers prouve un Dieu; s'il y a quelque difficulté dans le ſyſtême qui admet un Dieu, on trouve des abſurdités à dévorer dans tous les autres.* Le grand homme eſt enfin à ſon lever, l'adorateur zélé, le défenſeur ardent de la Divinité. (*Œuv. de Volt.* paſſim, *entr'autres de l'*Athéiſme).

VOLTAIRE à déjeuner.

On apporte le thé; le grand homme déjeûne, & déjà il n'eſt plus ce partiſan ſi ferme, ſi intrépide d'un premier être. Les abſurdités de l'athéiſme ont diſparu. Le ſyſtême qui admet un Dieu pourroit bien n'être que plus *plauſible.* Oui, ce n'eſt déjà plus qu'une *probabilité fort reſſemblante à une certitude,* il eſt vrai; *mais toute ſcience n'eſt autre choſe que la ſcience des probabilités.* (Œuv. de Volt. *de l'ame par Soranus*). Et le grand homme au moins a déjà quelques doutes. Il eſt demi-ſceptique, & nous le quittons ſans pouvoir dire abſolument s'il y a un Dieu chez lui, ou s'il n'y en a point.

VOLTAIRE à diner.

L'heure du diner raſſemble de nouveau nos Comtes, nos Barons, nos Chevaliers; & voyez, Madame, les progrès que nous allons faire. L'athéiſme n'a plus rien d'effrayant pour le ſage. *Spinoſa*, nous dit le grand homme, *étoit non ſeulement un athée, mais il enſeigna l'athéiſme* (*Id.*, article *athéïſ.*) *qu'un philoſophe ſoit ſpinoſiſte s'il le veut.* Le grand homme a fait un *axiome* pour nous le permettre (*Axiomes* 3). Vous pouvez déſormais profiter de la permiſſion, ſans craindre d'être un monſtre, ſans ceſſer même d'être philoſophe; vous pouvez dire avec Spinoſa, il n'y a point de Dieu.

VOLTAIRE après diner.

Mais Voltaire oſera-t-il dire lui-même : il n'y a point de Dieu ? Si vous le demandez en francois, la réponſe du grand homme ne ſera pas bien claire. Il ſe contentera de donner à la matiere les attributs de Dieu, & à Dieu les qualités de la matiere. Il fera celle-ci *éternelle, active, ſubſiſtante par elle-même*;

il vous défiera de prouver qu'elle n'eſt pas *intelligente* (*Fragm.*, *art.* MATIERE). D'un autre côté, il vous apprendra que Dieu eſt *étendu* comme la matiere, *infini* comme la matiere, *qu'il ne peut exiſter que par-tout où il exiſte de la matiere*, qu'il eſt *libre* à peu-près comme la matiere (*V. Principe d'action*)', & vous pourrez ſans peine mettre l'un à la place de l'autre.

Voulez-vous ſavoir exactement à quoi vous en tenir? Interrogez le grand homme en latin; il vous répondra: *Jupiter eſt quodcumque vides, quodcumque moveris;* & vous ſaurez que cette matiere qui frappe vos ſens par-tout où vous êtes, eſt le vrai Jupiter. Il le répétera ſi ſouvent, le placera ſi bien, qu'il faudroit s'aveugler, pour ne pas reconnoître que le Dieu, pur eſprit, ſeul éternel, ſeul être ſubſiſtant par lui-même, ſeul créateur des êtres, a diſparu, tout comme le caffé que vient de prendre le grand homme.

VOLTAIRE à ſouper.

Juſqu'ici nous avons conſervé le nom du Dieu ſuprême; verrons-nous au moins

à ſouper Voltaire décidé à proſcrire ce nom ſi redoutable ? Non, Madame. En revanche nous aurons un prodige bien plus ſurprenant. Le Dieu du matin n'exiſte plus ; le Dieu du ſoir viendra prendre ſa place ; & celui-ci créé de fraîche date, ne tiendra pas plus du premier, que la nuit ne tient du jour.

Volonté, *puiſſance*, *création* étoient les attributs de notre Dieu du matin (*Prin. d'act.*). Le Dieu du ſoir ne pourra rien *créer* ni rien *anéantir* (V. *Œuv. de Volt. t.* 8, *p.* 252, *Queſt. encycl. & paſſim*). Le Dieu du matin étoit libre, & *par la liberté nous étions ſon image* (Diſcours ſur la liberté). Le Dieu du ſoir ne *peut agir que néceſſairement*, *& par une ſuite de loix immuables* (*art.* DIEU & PRIN. *d'*ACT.). Attribuer au Dieu du matin nos actions, & ſur-tout nos forfaits, c'étoit enſeigner le dogme le plus *effroyable*, & faire un démon même de la Divinité, (*Diſc. ſur la liberté.*) Pour ſoutenir l'honneur du Dieu du ſoir, il faut abſolument croire qu'il fait tout à lui ſeul, qu'il *produit le bien & le mal*, nos vertus & nos péchés ; que nous *ne ſommes rien* ; il faut ſoutenir que nous ne faiſons rien & qu'il fait tout ; ou être du ſentiment

des athées, en niant qu'il exiſte. Dire du Dieu du ſoir qu'il *concourt* ſimplement à nos actions, qu'il nous *aide*, nous donne le pouvoir d'*agir*, *de penſer*, *de vouloir*, comme on le diſoit du Dieu du matin, c'eſt le *dégrader*, c'eſt le *faire marcher à notre ſuite*, c'eſt ne lui réſerver que le *dernier rôle*, c'eſt en faire *le valet de l'eſpece humaine.* (Art. de Dieu ſur l'homme).

Enfin les dogmes *effroyables* ſur le Dieu du matin, ſont devenus les dogmes les plus *religieux* ſur le Dieu du ſoir. Tant il y a loin du lever de Voltaire à ſon ſouper !

VOLTAIRE à ſon coucher.

Mais ce Dieu du ſoir eſt encore unique; il ne peut encore *exiſter qu'un ſeul principe, un ſeul moteur.* (Princ. d'act.) Ne pourrions-nous pas en avoir deux, avant que le ſommeil n'ait fermé la paupiere du grand homme? Oui, Madame, oui, par une combinaiſon nouvelle, Voltaire nous apprend, avant de s'endormir, que deux principes ou deux Divinités pourroient bien ſubſiſter enſemble; il

n'eſt pas démontré qu'il ne puiſſe y en avoir plus d'un (*Queſt. encycl.*, *t.* 9, *p.* 334). Par malheur, minuit vient de ſonner, & Voltaire s'endort avant d'avoir pu démontrer qu'il en exiſte quatre.

Je conviens avec vous que c'eſt grand dommage; mais ſi vous réfléchiſſez ſur les leçons que nous avons reçues à Fernei, vous ne pourrez gueres vous empêcher d'admirer avec quel art Voltaire fait paſſer nos adeptes par tous les grades de la philoſophie.

Théiſte à ſon réveil, ſceptique à déjeûner, athée ou ſpinoſiſte à diner, ſubſtituant à ſouper le Dieu du ſoir au Dieu du matin, à minuit vous montrant pluſieurs Dieux à la fois; n'eſt-il pas à lui ſeul plus fécond, plus varié que tous les philoſophes pour, les philoſophes contre, & les philoſophes tantôt pour, tantôt contre, & tantôt entre deux?

Comparez à préſent les leçons de notre école avec celle de la province; il me ſemble, Madame, que la différence doit être aſſez ſenſible. D'un côté vous verrez tous vos bons croyans avoir toujours un Dieu, toujours le même Dieu, ne pas ſoupçonner même qu'on puiſſe en changer ou s'en paſſer; de l'autre,

vous avez un Dieu, ou vous n'en avez point, tout comme bon vous ſemblera ; vous l'adorez, vous le niez, vous en changez, vous en créez. Je vous laiſſe méditer ſur ces prodiges de liberté, de force & de variété. Ils ne ſeront pas les derniers que j'aie à vous faire connoître.

OBSERVATIONS d'un Provincial ſur la Lettre précédente.

LAISSONS à mes compatriotes le ſoin d'apprécier cette facilité, cette légéreté de Meſſieurs les philoſophes, tantôt partiſans de la Divinité, tantôt ennemis de tout être ſuprême, tantôt indécis & flottants entre ſes adorateurs & ſes ennemis. Je veux en ce moment fixer notre attention ſur cette eſpece d'être qui a pris avec nous le nom d'homme, & qui, plus conſtant dans ſes blaſphêmes, me fait preſque douter s'il en a la nature.

On a oſé nous préſenter l'athée comme un ſage *dans qui la raiſon eſt devenue toute puiſſante après avoir perdu la foi* (Nouv. Penſ. phil.) ; ne feroit-on pas

mieux de le définir l'homme ſur lequel la raiſon & la foi ont perdu tout empire? ne ſera-ce pas même lui trop accorder, que de ſouffrir qu'il ſoit claſſé parmi les hommes? Comme nous, ſans doute, il porte ſes regards élevés vers les cieux; mais comme l'animal, dont les yeux ſont courbés vers la terre, il ne peut en ſaiſir les rapports avec l'être ſuprême. Le ciel lui a donné ce front ſublime qui annonce l'intelligence; peut-être étoit-il fait pour la poſſeder comme l'homme, à un certain degré; mais, comme l'animal, il ne peut en diſtinguer les traces nulle part. Avec la faculté de penſer, il ſembla recevoir en naiſſant des titres ſupérieurs à l'inſtinct; mais les ſens de l'animal ne ſont-ils pas les ſeuls guides qu'il adopte? Ainſi que l'homme, enfin, il jouit du don de la parole; mais comme l'animal, ou jamais il n'interrogea l'univers, ou la nature eſt muette pour lui.

Que le ſoleil du couchant à l'aurore, promene ſes feux reſplendiſſants; à tout l'éclat du jour, que mille aſtres radieux faſſent ſuccéder la majeſté des nuits, & célebrent le Dieu qui les créa; l'athée n'entend point le cantique de louanges dont retentit leur marche triomphante.

Que mille aſtres vivants peuplent nos champs & nos forêts ; qu'ils s'élevent dans l'empire de l'air ; qu'ils reſpirent dans les abîmes de l'océan ; & que leur génération ſe perpétue de ſiecle en ſiecle : ils n'éleveront point ſon eſprit à l'auteur de la vie. Que le retour conſtant & régulier des frimats & du printemps, de l'été & de l'automne, annonce le Dieu de la ſageſſe & de la providence ; l'ordre ne lui dit rien de plus que la confuſion & le cahos. Que la terre s'embelliſſe, & ſe couvre de toutes ſes richeſſes, il cueillera ſes fruits comme ceux du haſard. Inſenſible au milieu du ſpectacle impoſant de l'univers, il n'entendra jamais cette voix & diſtincte & puiſſante : *C'eſt Dieu qui nous a faits ;* ſon cœur même ne le lui dira pas. Eſt-ce donc là cet être deſtiné à la contemplation de la nature ? le cœur environné de glace, & ſon eſprit frappé de toute l'apathie de la ſtupidité, eſt-il donc fait pour apprécier l'ordre, la variété, les richeſſes qu'elle étale à nos yeux ; pour s'élever à la puiſſance, à la ſageſſe de l'auteur, par la beauté, l'enſemble, & la magnificence de l'ouvrage ?

Sourd à la voix de tous les êtres, d'où

lui vient cependant cet orgueil & cette confiance en ſes propres oracles ? Il prétendit au droit de nous inſtruire ; il nous dit : la raiſon elle-même dicta mes leçons ; la nature vous parle encore par ma voix. Inſenſé ! La nature ſe borne donc à toi ! & la raiſon n'habita point dans l'homme depuis l'origine des ſiecles ! deſcends dans le tombeau de tes peres ; va réveiller leurs cendres, & qu'ils t'apprennent ce que la nature ou la raiſon leur dit avant que tu ne fuſſes. Interroge les peuples & les nations qui te devancerent ; remonte juſqu'à ceux qui les premiers entendirent ſa voix, & jouirent de ſa lumiere. Demande-leur à qui furent offerts ces vœux, ces ſacrifices, ces victimes dont l'hiſtoire ſera toujours mêlée au ſouvenir des premiers hommes ? Qu'ils te diſent à qui furent donc érigés ces autels & ces temples qu'éleva l'Aſſyrien & le Perſe, l'Egyptien & le Grec, le Romain & le Sarmate, auſſi-tôt qu'il ſe put élever une demeure à lui-même. Dans l'hiſtoire du genre humain, trouve, ſi tu le peux, une nation ſans Dieu, une ville ſans temple. Fouille dans leurs débris & leurs ruines ; & quand ton œil découvrira les veſtiges d'un ſuperbe

édifice

perbe édifice, dis-nous à quel autre qu'à un Dieu protecteur fut conſacré ce monument auguſte. Pendant quatre-vingt ſiecles la nature n'aura donc eu pour l'homme qu'un flambeau ſéducteur ! elle ſe ſera plu à nous cacher ſa puiſſance, pour ſe dire elle-même l'ouvrage d'un fantôme, & pour tranſporter l'hommage des humains à l'autel de la chimere! D'un pole à l'autre encore, elle ſe joue des peuples, & l'univers eſt ſéduit par ſa voix !

Du palais des monarques & du ſein des capitales, deſcends dans la chaumiere du pauvre, dans la taniere du Lapon; dis-nous s'il eſt un lieu où la raiſon conſerve un reſte de ſes droits, & où le Dieu du ciel ait perdu tous les ſiens ? Dis-nous lequel des deux outrage la nature & la raiſon ? ou l'univers, ou toi ?

A l'aſpect unanime de ce concours des peuples, en vain l'athée s'écrie : *La crainte & la terreur firent les dieux* du genre humain. Que ſon cœur aviſé ne puiſſe être appellé à l'auteur de ſon exiſtence, que par le menaçant appareil de la foudre qui gronde ſur la tête de l'impie; l'amour & la reconnoiſſance des

mortels répondirent aux bienfaits du Créateur, avant que les forfaits & les remords n'euſſent ſacrifié à la peur. Pour flétrir à la fois & l'homme & la Divinité, que l'incrédule ceſſe de mentir à l'hiſtoire. Etoit-ce donc la crainte qui offrit au Dieu du ciel les prémices des troupeaux & des fruits qu'il béniſſoit? La peur préſidoit-elle encore à ces hymnes d'allégreſſe, aux danſes religieuſes, aux concerts harmonieux, à ces excès de joie, qui régnoient dans les fêtes du Romain & du Barbare? Que l'athée parcourre tant qu'il voudra les faſtes de l'hiſtoire, les fêtes de l'Iſraélite, du chrétien & de l'idolâtre, lui rappelleront toujours les bienfaits de la Divinité, plutôt que ſes fléaux.

Mais des *prêtres avares ou ambitieux, des tyrans adroits*.... Oui ſans doute, l'idée de la Divinité n'aura point devancé celle du pontife! & les peuples nourrirent des ſacrificateurs avant de croire au Dieu qui recevoit leur encens! & les patriarches raſſemblant leurs nombreuſes familles autour du même autel, peres, pontifes, rois, en offrant la victime au Très-Haut, les patriarches ne furent que des prêtres avares de la ſubſtance de leurs

propres enfants, ou jaloux d'altérer par le menſonge l'empire qu'ils tenoient de la nature!

Que l'incrédule donne au moins à ſes vaines conjectures quelque eſpece de vraiſemblance. Que veut-il donc nous dire, quand il affecte de ne voir dans la Divinité que l'*invention de la tyrannie & de la politique*? Quoi! des tyrans adroits inventerent le Dieu dont la juſtice les effraie ſur leur trône? Des rois impies forgerent un Dieu ſaint? & des monſtres forcerent l'univers à chanter le vengeur de l'innocence? l'uſurpateur ruſé ne fonda ſes titres que ſur une chimere inconnue juſqu'à lui? l'ambitieux politique annonça le premier un Dieu devant qui la houlette eſt égale à tous les ſceptres? les Nérons érigerent les premiers des autels à la vertu, pour rendre plus ſenſibles leurs forfaits, & les peuples déteſtant le tyran, chérirent ſur ſa foi le fantôme garant de ſa puiſſance? Dis plutôt: Si le Dieu de la nature n'eût lui-même gravé ſon nom dans tous les cœurs, l'hommage des tyrans eût ſuffi pour le rendre odieux, & l'autel ſe fût écroulé avec le trône. Dis plutôt, combien ſaint & antique, combien cher & précieux le nom

de la Divinité doit être chez les peuples, quand juſque dans la bouche de l'uſurpateur, il impoſe un ſilence reſpectueux, réprime la fureur & la haîne des nations, & les force à fléchir le genou devant celui qui le prononce.

Quel fut-il donc, cet homme qui, pour aſſervir ſes ſemblables, fit le premier deſcendre des cieux le fantôme de la Divinité? Son nom aura vécu du moins dans nos annales, comme celui des Minos, des Lycurgue, & des Solon. En vain je le demande à l'hiſtoire. Me cachant à la fois ſa patrie, l'époque de ſon empire, & celle de ſes loix, par-tout elle s'obſtine à montrer un Dieu & des autels, avant des trônes & des uſurpateurs.

Prêterons-nous encore l'oreille à l'impie? & daignerons-nous lui répondre, quand auſſi ridiculement enflé de ſes prétendues lumieres, que ſottement groſſier envers tout le genre humain, il affectera de ne voir dans l'idée de la Divinité, que le fruit d'une ignorance univerſelle des forces & des loix de la nature? Oh le plus vain des êtres! étale donc aux yeux de l'univers les progrès que fit à ton école l'étude de la nature & de ſes loix. Ton œil perçant a-t-il le premier découvert

cette force ſecrette qui tranſporte les aſtres mobiles autour d'un même centre? Eſt-ce par tes calculs profonds que furent fixés & les temps & les vîteſſes de leurs révolutions? Le premier ne vis-tu ces globes qu'une immenſe atmoſphere accompagne dans leur courſe vagabonde, que pour déterminer leur marche & leur nouvelle apparition? Le premier peſas-tu l'océan, & l'aſtre qui ſouleve & abaiſſe alternativement ſes flots? Eſt-ce donc à l'école de l'athée que parurent les Képler, les Newton, les Euler, les Bernouilli? & parmi tes ſectateurs, en fut-il jamais un ſeul digne d'être nommé dans le temple de la phyſique? Depuis le chantre d'Epicure juſqu'à nos modernes Lucréces, l'ignorance la plus complette des loix de la nature n'a-t-elle pas été le caractere diſtinctif de leurs vaines productions, le ſceau de leur école? Où verra-t-on ailleurs mieux accueillis & ce mouvement qui naît de l'inertie, & ces générations ſans principes, ces océans ſortis de leur niveau, & bâtiſſant le ſommet des montagnes, ces ſoleils *encroutés* qui flottent au haſard & s'entrechoquent dans le vague des airs? Les phyſiciens s'égarent quelquefois, mais l'ob-

73 a 16

ſervation les ramene à la nature. L'athée ſe nourrit de leurs rebuts ; il ne cherche qu'à rendre nos écarts éternels & l'erreur univerſelle. Eh, c'eſt à la connoiſſance des loix de la nature qu'il oſe en appeller ! Qu'il étudie ces loix de l'univers ; l'école de Newton eſt le temple du Dieu qui les porta. Hélas ! que l'impie ſe complaiſe, s'il le veut, dans des noms uniquement fameux par l'erreur ; qu'il célebre avec faſte Epicure, Lucrece, Spinoſa. Où ſont-ils donc ces hommes qui devoient effacer de nos cœurs toute idée de la Divinité ! Epicure, Lucrece, Spinoſa ſont morts. La foudre roule encore ſur leur tombe, & annonce le Dieu qui leur ſurvit.

Si nous appellons l'incrédule dans celle des Mallebranche, des Loke ou des Deſcartes, ne lui montrerons-nous pas des régions inconnues pour lui, inacceſſibles à la foibleſſe de ſon eſprit ? Une démonſtration qui ne tient rien des ſens, ne ſera-t elle pas au-deſſus de ſa portée ? Quand nous lui dirons : *je ſuis, donc il exiſte un Dieu ;* ſon intelligence pourra-t-elle franchir l'eſpace immenſe qu'il y a de l'homme à ſon auteur ? Cependant l'évidence eſt le ſeul guide que

nous adopterons. S'il ne peut s'élever avec elle, qu'il n'essaie pas de nous suivre; mais si le flambeau de la raison n'est pas encore éteint pour lui, de son existence seule, qu'il apprene à conclure celle du premier des êtres; qu'il suive l'évidence même de principe en principe, & bientôt il dira comme nous: JE SUIS, DONC IL EXISTE UN DIEU.

Premiere Évidence.

Je suis, & le néant ne donne point l'existence; donc il est un être antérieur à moi & éternel, ou bien je suis moi-même éternel. L'athée n'est point assez borné pour nier cette conséquence; mais & lui & moi, & tout ce qui existe, il veut tout eternel; son absurdité sera bientôt manifeste.

Seconde Évidence

Une cause antérieure à l'Eternel implique contradiction; donc l'Eternel est lui-même sa cause, & n'existe que par sa propre vertu, par son essence.

Troiſieme Évidence.

J'appelle *contingent* tout ce qui n'étant ni néceſſaire ni impoſſible, peut 1°. exiſter ou ne pas exiſter; 2°. exiſter de telle maniere ou de telle autre; 3°. dans un lieu ou dans une autre; 4°. dans un temps ou dans un autre, & plus ou moins long-temps. Il eſt poſſible que tel homme exiſte ou n'exiſte pas; cet homme eſt contingent, quant à *l'exiſtence même.* Il peut naître avec plus ou moins d'eſprit, de ſenſibilité, de beauté, de régularité dans les formes extérieures, plus ou moins robuſte; il ſera contingent, quant à la *maniere d'exiſter.* Il peut naître & vivre à la ville ou à la campagne, à Paris ou à Londres, en France ou en Italie; il ſera contingent quant *au lieu de ſon exiſtence.* Il peut naître plutôt ou plus tard, & vivre plus ou moins long-temps; il ſera contingent quant *au temps & à la durée.*

Cette explication du mot contingent vous étoit néceſſaire, à vous, lecteur, qui n'étant point fait au langage de la métaphyſique auriez pu ſuppoſer que j'avois des raiſons pour être moins intelligible, tandis que la cauſe de la Divinité m'in-

vite au contraire à m'exprimer avec toute la clarté poſſible. Aſſuré déſormais d'être compris, je reprendrai la ſuite de ma démonſtration, & je dirai :

Tout ce qui eſt contingent, c'eſt-à-dire tout ce qui n'exiſte pas néceſſairement & par ſa propre eſſence ; tout ce qui a pu exiſter autrement, ailleurs & dans un autre temps qu'il n'exiſte, ſuppoſe une cauſe antérieure, qui ait déterminé & ſon exiſtence, & ſa maniere d'exiſter, & le lieu, le temps & la durée de ſon exiſtence : il ne peut y avoir de cauſe antérieure à l'Eternel ; donc il n'eſt contingent ni quant à l'exiſtence, ni quant à la maniere, au lieu, au temps, à la durée de ſon exiſtence ; donc il eſt néceſſairement, & par ſa propre eſſence ce qu'il eſt, comme il eſt, où il eſt ; donc l'*Eternel dans toute ſon exiſtence eſt l'être néceſſaire & immuable.*

Quatrieme Evidence.

1°. Tout être fini & borné peut être conçu tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, ſans changer d'eſſence, puiſque ſon eſſence n'eſt pas le lieu. Par là même, tout être fini & borné eſt contingent partout ; l'Eternel ne peut être contingent nulle part (3°. évidence) ; donc l'éternel

n'eſt point un être fini ; DONC IL EST INFINI.

2°. Tout être fini pouvant exiſter tantôt dans un lieu, tantôt dans une autre, ſuppoſe une cauſe antérieure qui ait déterminé ſon premier lieu : cette cauſe antérieure répugne à l'Eternel ; donc il n'eſt point fini, donc, &c.

3°. Par-tout où l'Eternel peut être conçu un ſeul inſtant, il doit être conçu exiſtant de toute éternité & néceſſairement, puiſqu'il eſt par eſſence l'être immuable ; or je puis concevoir l'Eternel par-tout, donc je dois le concevoir exiſtant par-tout néceſſairement, & par conſéquent infini.

4°. L'Eternel n'a pu être borné que par ſon eſſence ; or par-tout ſon eſſence eſt la néceſſité d'exiſter ; cette néceſſité eſt l'attribut le plus contradictoirement oppoſé à un attribut limitant l'exiſtence ; donc l'Eternel n'eſt point borné, mais exiſte au contraire néceſſairement en tous lieux par ſon eſſence même (1).

(1) Je ſais que nos faux ſages, & ſurtout celui de Fernei, en admettant un être éternel & néceſſaire ; nous ont dit que cet Être étoit limité par ſa propre eſſence ; mais n'eſt-ce pas ici une de ces étranges contradictions qui leur ſont ſi communes ?

5°. Il eſt abſurde que l'Eternel exiſte d'un côté, & ne puiſſe jamais exiſter de l'autre; or ſi l'Eternel n'eſt pas infini, il exiſtera d'un côté, ſans pouvoir exiſter

---

Quoi ! vous admettez un être néceſſaire, c'eſt-à-dire un être qui exiſte par ſa propre nature; un être dont l'eſſence même eſt la néceſſité d'exiſter, & vous nous dites que cet être eſt borné par ſon eſſence ! La même éſſence exigera donc l'exiſtence à droite, & y répugnera à gauche ! Ici l'Éternel ſera par ſon eſſence l'être néceſſaire, & là il ſera l'être impoſſible. Il ſera à ma droite l'être néceſſaire, puiſqu'il ne peut y être que néceſſairement; il ſera à ma gauche l'être impoſſible, puiſque n'y étant pas par la ſuppoſition, il en eſt exclu, ſelon vous, par ſon eſſence même, qui le fixe à ma droite. Voulez-vous qu'il puiſſe paſſer de ma droite où il eſt, à ma gauche où il n'eſt pas? En ce cas, ou bien il étendra ſon exiſtence en reſtant où il eſt, & paſſant où il n'étoit pas; ou bien il quittera ſon premier lieu, pour paſſer au ſecond; dans la premiere ſuppoſition, il pourra reſter l'être néceſſaire, quant au lieu où il étoit; mais il ſera contingent, quant à celui où il n'étoit pas; il ſera de même contingent, quant à ſa maniere d'exiſter, puiſqu'il peut être plus ou moins étendu. Dans la ſeconde ſuppoſition, il ſera contingent dans l'un & l'autre lieu, puiſqu'il peut y être ou ne pas y être; mais toute contigence répugne à l'Eternel; à l'être néceſſaire & immuable; donc, &c.

de l'autre; il ſera éternellement à droite ſans pouvoir être à gauche ; il ſera éternellement en haut, ſans pouvoir être en bas, puiſqu'il eſt immuable par eſſence; donc, &c.

6°. Nous pourrons bientôt ajouter : l'Éternel eſt néceſſairement l'être parfait; or, tout être borné eſt imparfait, puiſque je peux le concevoir plus grand; donc encore l'Eternel eſt néceſſairement l'être *infini*.

Cinquieme Évidence.

Qui dit éternel, dit un être *néceſſaire, immuable, infini* : nul de ces attributs ne peut me convenir; donc je ne ſuis pas éternel.

Sixieme Évidence.

La matiere, de même que moi, n'eſt ni infinie, ni immuable, puiſqu'elle eſt diviſible & mobile; nulle de ſes parties n'exiſte néceſſairement, puiſqu'on peut concevoir & ſuppoſer de chacune qu'elle n'exiſte pas, ſans être obligé de concevoir le tout anéanti; donc la matiere n'a point les qualités eſſentielles à l'Être éter-

nel (troiſieme évidence) ; donc l'Eternel n'eſt point matiere, mais ESPRIT.

Septieme Évidence.

DEUX infinis de même eſpece impliquent contradiction ; donc il ne peut y avoir deux eſprits éternels infinis ; donc l'Eſprit éternel, infini, eſt eſſentiellement UN.

Huitieme Évidence.

S'IL ne peut y avoir deux Eternels infinis, il faut néceſſairement un temps où l'Eſprit éternel exiſta ſeul, & put ſeul être cauſe de tout ce qui exiſte, ou le tirer du néant ; donc l'Eſprit éternel m'a tiré du néant, & moi & tout ce qui peut exiſter hors de moi ; donc L'ÉTERNEL EST L'ÊTRE CRÉATEUR.

Neuvieme Évidence.

IL répugne que l'Eternel ait pu créer un être égal à lui, infini comme lui, puiſſant comme lui ; & ſur-tout un être qui pût le tenir lui-même dans la dépendance : il répugne même que celui qui a créé ne puiſſe anéantir ; donc l'Eternel

eſt eſſentiellement l'être INDÉPENDANT ; ET LE MAÎTRE ABSOLU DE L'EXISTENCE DE TOUS LES AUTRES ÊTRES.

Dixieme Évidence.

TIRER un être du néant, eſt l'acte d'une puiſſance ſans borne & ſans limite, puiſque tous les autres actes, ſur un être quelconque, ſont ſubordonnés à ſa création, & ne ſont que des modifications de l'être déjà créé ; l'Éternel m'a créé ; il peut m'anéantir, donc ſa puiſſance eſt ſans limite ; donc l'ETERNEL EST L'ÊTRE TOUT-PUISSANT.

Onzieme Évidence.

1°. L'ACTE d'un *eſprit indépendant* eſt eſſentiellement l'effet d'une intelligence libre dans ſes opérations ; l'Eternel eſt eſprit, il eſt indépendant ; donc l'acte par lequel il m'a tiré du néant eſt celui d'un ÊTRE INTELLIGENT, ET LIBRE DANS SES OPÉRATIONS.

2°. Une intelligence infinie peut ſeule diriger une puiſſance infinie, & lui faire produire un acte ſupérieur à toute puiſſance limitée ; or l'intelligence de l'Eternel, n'eût-elle préſidé qu'à ma création,

a produit, par la puiſſance, un acte ſupérieur à toute puiſſance limitée; donc l'intelligence de l'Eternel eſt infinie; donc L'ÉTERNEL EST UN ÉTRE INFINIMENT INTELLIGENT.

Douzieme Évidence.

TOUTE imperfection ne peut provenir que d'une intelligence, ou d'une puiſſance, ou d'une exiſtence limitée; l'intelligence & la puiſſance de l'Eternel ſont infinies; il exiſte par-tout; donc l'imperfection ne peut être ſon partage; donc il eſt parfaitement bon, parfaitement ſaint, parfaitement juſte; donc enfin L'ÉTERNEL EST ESSENTIELLEMENT L'ÊTRE PARFAIT.

Être parfait! Être immuable & infini! Eſprit créateur! ſouveraine Intelligence! Puiſſance ſuprême! c'eſt toi qui es mon Dieu; c'eſt vers toi que mon exiſtence ſeule éleve ma raiſon; c'eſt dans toi que je trouve & la ſource & la plénitude de l'être; l'univers fût-il encore pour moi dans le néant, tu n'en ſerois pas moins à mes yeux l'Être néceſſaire, l'Eternel, le Tout-puiſſant; je n'en dirois pas moins; j'exiſte, donc tu exiſtas ſeul avant moi, avant les ſiecles & les temps. Tous les

mondes ſont ſuperflus à celui qui ſait te chercher dans lui-même ; mon être ſeul annonce tout le tien.

Que celui qui ne peut s'élever à toi par ſa ſeule exiſtence, reconnoiſſe au moins ta puiſſance créatrice dans cette foule d'êtres qui l'environnent ; ta bonté dans leur deſtinée & leur uſage ; ta richeſſe dans leur variété ; ta ſageſſe dans leur enſemble & leurs rapports ; ton immenſité dans ces feux dont ta main parſema l'étendue au-delà des diſtances ſoumiſes aux calculs du génie & de l'imagination elle-même.

Mais de l'aſtre qui brille au fond de l'eſpace, juſqu'à l'inſecte qui rampe ſous l'herbe, il n'eſt pour l'athée ni preuves ni indices ; ou plutôt aſſemblant les nuages de toute part, il s'enveloppera de ténebres ; & les difficultés les plus légeres ſeront à ſes yeux des arguments ſans replique. Dans l'être néceſſaire & immuable, il ne verra qu'un Dieu *paſſif, ſans liberté & ſans action.* L'*immenſe* deviendra un être *excluſif*, qui ne ſouffre point de co-exiſtence. L'*infini* ne ſera plus qu'un attribut purement négatif ; le nom de notre Dieu ne ſera qu'un mot *abſtrait*, qui ne peut donner à l'homme aucune idée.

Enfant minutieux, plutôt que ſophiſte adroit & ſubtil ! ainſi donc une triſte diſpute ſur les mots devient ton unique refuge contre les choſes & l'évidence? De peur qu'il ne faſſe ſervir à ſon triomphe, juſqu'à notre mépris & à mon ſilence, hâtons-nous de diſſiper la pouſſière qu'il lance contre le ſoleil pour obſcurcir ſon éclat.

Notre Dieu eſt un être *néceſſaire & immuable*; mais c'eſt ſur ſon eſſence même, ſur ſon exiſtence & ſes attributs que tombe l'immuable néceſſité, & non ſur l'exercice de ſa puiſſance. Variable dans ſa maniere d'être, il ſeroit imparfait; néceſſité dans ſes œuvres, il ſeroit impuiſſant, & je ne verrois plus dans lui que le vil inſtrument d'une force prépondérante. Mais il n'exiſte, il ne veut, il n'agit que par lui-même; comment pourroit-il être dépendant, forcé, néceſſité dans ſes opérations? L'acte de ſa puiſſance ne produit, ne varie & n'affecte, en le manifeſtant par ſes ouvrages, qu'un objet étranger à lui-même; il pourra donc ſans ceſſe varier ſes productions, & ne ceſſera point d'être immuable. Eh certes! depuis quand la raiſon apprit-elle au ſage à confondre l'exiſtence né-

ceſſaire du pouvoir avec celle de l'effet; la force avec l'action, l'agent avec les êtres ſur leſquels il agit? La roche qui maîtriſe la tempête, ou domine un océan tranquille, ne ſera point le jouet de ſes ondes mobiles & des vents orageux. L'aſtre qui luit ſur moi ne variera point, ſoit qu'il me réchauffe par ſes rayons, ſoit qu'il m'abandonne à toute la rigueur des frimats. Que l'éternel m'appelle du néant, où qu'il me force d'y rentrer; qu'il exerce ſa juſtice contre le coupable, ou ſa bonté envers l'innocence & la vertu, il n'acquerra point l'être, il ne le perdra point; il n'en ſera pas moins le Dieu néceſſairement puiſſant, néceſſairement juſte, néceſſairement bon. Diſons-le donc, malgré toutes les vaines défaites de l'athée : notre Dieu eſt néceſſairement tout ce qu'il eſt, il peut néceſſairement tout ce qu'il veut; mais il veut librement tout ce qu'il peut. La néceſſité eſt dans ſon être, la liberté dans ſon action, la mutabilité dans ſon ouvrage.

Diſons encore ſans crainte : notre Dieu eſt par-tout; & rions de l'imbécile objection de l'athée, qui penſe ne trouver plus de place pour ſa propre exiſ-

tence. Notre Dieu eſt eſprit; il eſt indiviſible, inétendu & ſans parties : il n'exclura point ſans doute de l'étendue tout eſprit indiviſible & ſans étendue comme lui; il n'en exclura point auſſi la matiere; il ne la privera pas d'une étendue dont il n'a pas beſoin, & que ſon eſſence rejette; ton corps & ton eſprit pourront donc exiſter quelque part, quoique l'eſprit divin exiſte par-tout.

Seroit-ce donc l'eſpace lui-même qui t'excluroit après l'avoir admis? ou bien ton corps & la matiere le forceroient-ils à quitter le lieu qu'il occupoit? Mais l'eſpace n'exclud rien par lui-même; & toute la matiere n'exclura de l'étendue que ce qui a beſoin d'extenſion comme elle; ton Dieu pourra donc exiſter par-tout : quoique ton corps & toute la matiere exiſtent quelque part.

Qu'à ces difficultés frivoles les athées en ajoutent de nouvelles & de plus réelles en apparence. Dans ce monde inconcevable mélange de biens & de maux, de vices & de vertus; dans ce monde où le méchant triomphe à chaque inſtant du juſte, qu'il ne puiſſe ſe réſoudre à connoître l'ouvrage d'un Dieu bon, puiſſant & parfait; redoublez,

leur dirons nous, les maux & les vices & les imperfections de l'ouvrage; vous n'en démontrerez que mieux la néceſſité de l'auteur. Douleurs, crimes, forfaits, imperfection, le mal enfin, ſous quelque forme qu'il ſe préſente, ſous quelque nom qu'il ſe déſigne, annoncera toujours la foibleſſe & l'impuiſſance; le foible n'exiſte point ſans doute par ſa propre force; ſon exiſtence eſt donc eſſentiellement précaire & dépendante. Les vices & les forfaits ne ſortent point des mains de l'Eternel; mais l'homme vicieux & dominé par ſes penchants, entraîné par ſes paſſions, ne trouveroit-il donc que dans ſa propre énergie, dans la ſublimité de ſon eſſence, la raiſon de ſon être? L'imperfection de cet univers, la région des douleurs & des crimes, tous les maux qui l'habitent, me forcent donc eux-mêmes à reconnoître une puiſſance ſupérieure. Je conçois quelque choſe de meilleur que ce monde; il peut donc en exiſter un autre, & celui que je vois n'eſt point le néceſſaire ou l'éternel.

Mais dans ce monde même, tel qu'il eſt, combien ſes imperfections m'aident à remonter au créateur! Le mal moral

nnonce des êtres libres ; la liberté me nontre un Dieu qui ſait faire dépendre nes vertus, mon bonheur de mon choix k de ſes ſecours. La douleur, annonçant na foibleſſe, me rappelle un Dieu qui ne punit, ou qui m'éprouve. Le triom-)he du méchant m'annonce un Dieu de-'ant qui les ſiecles ne ſont qu'un inſtant, k dont l'éternité dédommage la vertu de outes ſes épreuves. Point de ſage qui 'étonne de trouver le crime & l'inno-ence par-tout où il voit des êtres libres ; a douleur, où il y a des combats à ſoutenir, & des récompenſes à eſpérer ; a liberté, où il voit un Dieu qui veut être glorifié par des enfans, & non ſervi par des eſclaves.

Point de Juſte qui ne verſe des larmes de conſolation ; point d'impie qui n'en verſe de déſeſpoir à ces mots ſeuls : la vertu ſouffre ; mais Dieu eſt éternel.

A la voix de ſes crimes qui appellent ſans ceſſe un Dieu vengeur, à ſes propres terreurs, qu'oppoſera encore l'incrédule ? Tout le faſte & l'orgueil de ſon eſprit. Il ſe fera ſeul ſage : le Dieu des Paſcal, des Boſſuet, des Fénelon ne ſera plus qu'un *préjugé*, qu'une erreur ſucée avec le lait. Qu'il nous montre donc ſur

la terre un préjugé de tous les âges ; de tous les états, de tous les peuples, de tous les siecles ! Qu'il nous montre un préjugé qui ne céde ni à la maturité des années, ni aux méditations du génie, ni à la diverſité des climats, ni à la force des intérêts & des paſſions. Qu'il nous en montre un ſeul dont l'enfance, l'imbécilité, l'ignorance ſoient l'unique ſource, & qui, dans ces jours où toute la vigueur de l'ame ſe développe, n'acquierre chez Deſcartes & Newton que plus de force & de lumiere.

Mais voyez l'athée affecter de publier que cet éclat même qui ſemble partout forcer les mortels à reconnoître un Dieu, ne fut jamais qu'une fauſſe lueur, une notion toujours enveloppée de ténébres, qui ne porta jamais à notre eſprit *la moindre idée*. Frivole ſubterfuge encore, & vaine affectation d'ignorer ce que l'eſprit humain conçut toujours le plus facilement ! Quoi ! l'homme ne ſçait pas ce qu'il entend par la Divinité ? Il n'a pas une idée claire & diſtincte de ce qu'il entend par cauſe premiere, par ces mots d'éternité, d'intelligence, de force, d'indiviſible, d'infini ? Et pourquoi bannit-il donc partout de l'éternité, ce qui n'eſt que

ns conception ; de force & de
nce, ce qui n'eſt que paſſif & in-
le d'action ; de l'indiviſible, tout
i eſt compoſé de diverſes parties ;
nfini, tout ce qui a des bornes &
imites ? Pourquoi l'athée lui-même
he-t-il ſans ceſſe à me montrer dans
ture une énergie *infinie*, des loix
elles & immuables, une *toute-puiſ-*
: ſans bornes, une cauſe *premiere*,
rſelle ; & dans tous les êtres des
ès *indiviſibles* ? Si tous ces attributs
iſent rien à ſon eſprit ; s'ils ne ſont
les termes *abſtraits* & ſans notion,
ns idée, pourquoi ces mots abſtraits
ns idée ſont-ils ſans ceſſe dans ſa
he, lorſqu'il prétend développer les
nomenes de la nature ? S'il exige uni-
ment que l'idée de la Divinité ſoit
tée, parce qu'elle ne peut être
s mon eſprit complette & parfaite :

nomme donc dans toute la nature un être dont il ait une idée complette & parfaite ; qu'il me diſe ce que c'eſt dans l'animal que la vie & le principe de ſes mouvements ; ce que c'eſt dans les plantes que la végétation ; dans les aſtres la force par laquelle ils roulent dans leurs ſpheres ; ce que ſont dans lui-même toutes les facultés intellectuelles. Forcé de convenir qu'il ne conçoit point ; & ne *peut concevoir toutes les facultés de la matiere même*, (Syſtême nat. Le bon Sens. &c.) pourquoi exige-t-il que j'embraſſe toute l'infinité d'un Dieu, ou que je le rejette abſolument ?

Mais il voit au moins les êtres divers ; il les touche, il ſait qu'ils doivent être doués d'une certaine force, de certaines qualités. Mais je conçois auſſi, je vois très-clairement la néceſſité d'un Dieu, cauſe premiere. Je conçois, je ne puis me cacher que cette cauſe doit être active, réelle, puiſſante, éternelle, parfaite ; c'eſt cette cauſe même que j'appelle mon Dieu. Suis-je maître de nier ce qu'il eſt, parce que je ne puis concevoir ni tout ce qu'il eſt, ni comment il eſt ?

Quand

Quand, pour croire à cette ſouveraine intelligence, l'incrédule exigera que je lui montre *les organes* de mon Dieu, ſon *cerveau*, ſes *yeux*, ſes *oreilles*, ſes *pieds* & ſes *mains*; au lieu de lui répondre, ne ſerois-je pas en droit de m'écrier : quel être inconcevable eſt-ce donc que l'athée! n'aura-t-il donc été jetté parmi nous, que pour nous humilier, & m'apprendre que la raiſon n'eſt pas un attribut eſſentiel à l'homme; ou que hors des limites les plus flétriſſantes, cette même raiſon n'a plus en partage que l'abſurdité, l'ignorance & l'aberration? Ah! ſans doute l'athée ne reçut que la plus vile portion de l'être organiſé : l'auteur de la nature ne completa point ſon ouvrage, en le créant; il ne lui donna que le maſque de l'être raiſonnable, & le réſerva pour une claſſe inférieure à l'homme. Qu'il s'humilie donc, & qu'il rampe à côté de l'inſecte condamné à ne rien voir au-deſſus de ſa tête. Divine intelligence! peut-être étoit-ce t'outrager que de lui dévoiler ton éxiſtence. Dédaignant ſon hommage, tu ne l'avois point mis dans la claſſe de ceux qui doivent te connoître; mais pourquoi gravois-tu ſur ſon front les

traits de ton image, ſi ton nom devoit être effacé de ſon cœur ? Pourquoi lui donnas-tu le caractere auguſte de la plus noble de tes créatures, s'il devoit t'ignorer comme la plus vile & la plus brute?

LETTRE XXXV.

Le Chevalier à la Baronne.

MADAME,

MA lettre étoit à peine fermée, que je me ſuis reproché de ne vous avoir pas conduit du château de Fernei au hameau de Jean-Jacques ; auſſi me hâté-je de réparer ma faute. Je ſais que bien des ſages refuſeroient de me ſuivre, & d'aſſiſter avec nous aux leçons du célebre Mentor d'Emile ; ils croiroient n'y entendre que des anathêmes lancés avec toutes les foudres de l'éloquence, « & contre ces » ſceptiques plus affirmatifs, plus dogma» tiques que leurs adverſaires, & contre » nos athées, qui renverſant, détruiſant, » foulant aux pieds toutce que les hommes » reſpectent, ôtent aux affligés la derniere » conſolation de leur miſere, aux riches » le ſeul frein de leurs paſſions ; arra» chent du fond des cœurs le remords » du crime, & ſe vantent encore d'être » les bienfaiteurs du genre humain ».

(*Emile*, *t.* 1, *p.* 181.) Mais ne nous laiſſons pas effrayer par ce ton de miſanthropie; écoutons de ſang-froid les leçons du philoſophe de Geneve, & voyons s'il ſeroit impoſſible de l'adoucir, de le rapprocher même à un certain point de ces philoſophes qu'il proſcrit avec tant d'humeur. Je ne vous dirai pas qu'à l'exemple des Lamétrie, des Robinet, Raynal & Diderot, il voudra tantôt d'un premier être, tantôt n'en voudra plus; mais ne ſeroit-ce pas une nouvelle eſpece d'empire que de rendre à ſon gré la Divinité viſible ou inviſible, certaine ou incertaine, que d'en faire un être dont on affirme tout & dont on ne dit rien, de montrer en elle le principe unique, & de lui en aſſocier au moins un ſecond, de proſcrire à haute voix ſes ennemis, & nous faciliter le moyen de les abſoudre? Si nous avons trouvé trois hommes dans M. Diderot, cinq ou ſix dans Voltaire, ne pourrions-nous pas en trouver au moins deux dans Jean-Jacques Rouſſeau? Je ne décide point, je me contente d'expoſer le contraſte, en vous laiſſant le droit de prononcer.

Dieu visible de JEAN-JACQUES.

« Il est un livre *ouvert à tous les yeux*, » c'est celui de la nature ; c'est dans ce » grand & sublime livre que j'apprends » à servir son auteur. Nul n'est *excu-* » *sable de ne pas y lire*, parce qu'il parle » un langage intelligible *à tous les es-* » *prits*.... J'apperçois Dieu en moi, je » le sens *en moi*, je le *vois* autour de » moi. Quand je serois né dans une île » déserte, quand je n'aurois vu d'autre » homme que moi, la *raison suffira* » pour m'apprendre à remplir tous mes » devoirs envers lui ». (*t.* 3, *p.* 163 & 45, *édit. in*-12.)

Dieu invisible de JEAN-JACQUES.

« L'être incompréhensible qui embrasse » tout, qui donne le mouvement à tout, » échappe à tous mes sens ; & ce n'est » *pas une petite affaire que de savoir enfin* » *qu'il existe* (à le bien prendre même, » le monde n'en sut rien pendant six à » sept mille ans) ; car il a fallu essuyer » tous les bisares systêmes de fatalité, » de nécessité, d'atomes, de monde

» animé, *juſqu'à ce qu'enfin* le Docteur » Clarke annonça ce Dieu, l'être des » êtres, le diſpenſateur des choſes.... » Il eſt d'une impoſſibilité démontrée » qu'un Sauvage, privé des lumieres qu'on » n'acquiert que dans le commerce des » hommes, pût jamais élever ſes ré- » flexions juſqu'à la connoiſſance du » vrai Dieu.... Pouvez-vous croire que » dans un million, il y en eût un *ſeul* qui « vînt à penſer à Dieu ? » (*Emile*, *t.* 3, *p.* 58; *t.* 2, *p.* 352, & *Lettre à l'Archevêque de Paris.*)

N. B. J'eſpere, Madame, que vous réfléchirez vous-même ſur Jean-Jacques, habitant d'une île déſerte, n'ayant jamais vu d'autre homme que lui, par la *raiſon ſeule* découvrant l'être ſuprême, rempliſſant tous ſes devoirs envers Dieu, & ſur l'*impoſſibilité démontrée* qu'un être privé des lumieres qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes, pût jamais s'élever à la connoiſſance du vrai Dieu.

J'eſpere auſſi que, dans le ſecond texte, comme dans le premier, vous verrez très-bien qu'il ne s'agit pas ſeulement des attributs de Dieu & de ſa na-

ture, mais de ſon exiſtence; qu'ainſi l'affirmation & la négation tombent préciſément ſur le même objet. En voulez-vous une nouvelle preuve?

LA raiſon de JEAN-JACQUES très-certaine qu'il exiſte un Dieu, & le démontrant.

« LES premieres cauſes du mouvement ne ſont point dans la matiere; » elle reçoit le mouvement & le communique, mais ne le produit pas. Plus » j'obſerve l'action & la réaction des » forces de la nature, plus je trouve que » d'effets en effets il faut toujours remonter à quelques volontés pour premiere cauſe; car ſuppoſer un progrès » de cauſes à l'infini, c'eſt ne rien ſuppoſer.... Il n'y a point de véritable action ſans volonté, voilà mon premier » principe. Je crois donc qu'une volonté » meut l'univers; ..... je conçois cette » volonté comme cauſe motrice; mais » concevoir la matiere comme cauſe productrice du mouvement, c'eſt *clairement* concevoir un effet ſans cauſe, » c'eſt ne concevoir abſolument rien.... » Toujours eſt-il *certain* que le tout eſt

» un, & annonce une intelligence unique.
» Cet être qui meut l'univers, je l'appelle
» Dieu; je joins à ce nom les idées d'in-
» telligence, de puiſſance, de volonté,
» & celle de bonté qui en eſt une ſuite
» néceſſaire. Je SAIS TRÈS-CERTAINE-
» MENT QU'IL EXISTE PAR LUI-MÊME, &
» que mon exiſtence lui eſt ſubordonnée».
(*Emile, t. 2, p. 45.*)

LA raiſon de JEAN-JACQUES incertaine & inſuffiſante, pour démontrer l'exiſtence de Dieu.

« J'avouerai naïvement que ni le pour
» ni le contre ne me paroiſſent démon-
» trés ſur ce point (l'exiſtence de Dieu)
» par les ſeules lumieres de la raiſon,
» & que ſi *le théiſte ne fonde ſon ſenti-*
» *ment que ſur des probabilités*, l'athée
» moins précis encore, ne me paroît fon-
» der le ſien que ſur des probabilités
» contraires ». (*Lett. à Volt., t. 2, édit. in-4. de Geneve.*)

N. B. Vous avez vu plus haut le Dieu *certain*, voyez-vous ici quelque choſe de plus que le Dieu *probable*, & incertain?

JEAN-JACQUES plein d'idées de la Divinité.

» Dieu eſt *bon*, rien n'eſt plus ma-
» nifeſte; & ſa bonté eſt l'amour de l'or-
» dre... Dieu eſt *juſte*, & ſa juſtice eſt de
» demander à chacun compte de ce qu'il
» lui a donné; il eſt *intelligent*, il eſt
» *un*, & le tout annonce ſon *unique*
» *intelligence*; ... il eſt *puiſſant*, & ſa
» puiſſance agit par elle-même; ... il
» eſt l'*être exiſtant par lui-même* & in-
» dépendant, à qui toute *exiſtence* eſt
» *ſubordonnée*. (*Emile* paſſim, voy. ſur-
tout *t.* 2, *p.* 94).

JEAN-JACQUES ſans idées de la Divinité.

» Si je viens à découvrir les attributs de
» Dieu, dont je n'ai *nulle idée abſolue*, c'eſt
» par des conſéquences *forcées*, c'eſt par
» le bon uſage de ma raiſon; mais je
» les affirme ſans les concevoir, & dans
» le fond c'eſt n'*affirmer rien*». (*ibid.*, *p.*
95.)

N. B. Obſervez, je vous prie, que

le grand argument de l'athée eſt préciſément tout entier dans ces paroles : vous n'avez nulle *idée* de la Divinité ; elle n'eſt qu'un être négatif dont on n'*affirme rien* : mais gardez-vous bien de vous en tenir là-deſſus aux obſervations de vos Provinciaux. Remarquez encore qu'il n'eſt rien de plus *manifeſte* que la *bonté* de Dieu, & que cependant les attributs de Dieu ne ſont connus que par des conſéquences forcées.

JEAN-JACQUES très-certain que ſon Dieu eſt unique Principe.

« Il faut toujours remonter à quelque » volonté pour premiere cauſe (& cette » cauſe ne peut être matiere) ; car con» cevoir la matiere comme productrice » du mouvement, c'eſt clairement con» cevoir un effet ſans cauſe, c'eſt ne » rien concevoir... Toujours eſt-il cer» tain que le tout eſt *un*, & annonce » une intelligence *unique*, je reconnois donc une volonté unique & ſuprême, qui » dirige tout, qui exécute tout.

» J'attribue cette puiſſance & cette vo» lonté au *même être*, à cauſe de leur par» fait accord, qui ſe conçoit mieux dans » *un que dans deux*, & parce ce qu'il

» ne faut pas multiplier les êtres ſans né-
» ceſſité ». (*Emile*, *t.* 3. *pag.* 115, & *Lettre à l'Archevêque.*)

JEAN-JACQUES très-incertain s'il n'y a pas, au moins, deux Principes.

« Y a-t-il un principe unique des cho-
» ſes ? Y en a-t-il *deux* ou *pluſieurs ?* je
» n'en ſais rien : il y a deux manieres
» de concevoir l'origine des choſes ; ſa-
» voir, dans *deux cauſes* (qui ſont ici
» Dieu & la matiere) ou dans une cauſe
» unique... Chacun de ces deux ſenti-
» mens débattu par les métaphyſiciens de
» tous les ſiecles n'eſt pas devenu plus
» croyable... Il ſera toujours impoſſible
» de s'aſſurer, tant qu'on riſquera quel-
» que choſe à parler vrai ». (*Emile*, *t.* 3, *p.* 61, & *Lett. à l'Archev.*)

N. B. N'allez point vous imaginer qu'en admettant ces deux cauſes premieres, ou ces *deux principes*, notre philoſophe ait penſé qu'il pouvoit y avoir un double Dieu. C'étoit-là le reproche que faiſoit à Jean-Jacques le célebre Archevêque Chriſtophe de Beaumont. Avec quelle vigueur, ou plutôt avec quel

tour d'adreſſe Jean-Jacques démontra qu'il pouvoit y avoir un double principe, & non un double Dieu, quoique ſelon lui-même, & ſelon toute l'ancienne métaphyſique, il ne fallût recourir à un Dieu, que parce qu'il falloit recourir à *un principe*, à *une premiere cauſe*. Il démontra bien encore alors que l'Archevêque de Paris avoit tort de lui attribuer les ſentiments du Vicaire Savoyard; mais il a démontré depuis que j'ai raiſon de les lui attribuer; car il a déclaré s'être peint lui-même dans les leçons de ce Vicaire. (*Confeſſion de Rouſſeau.*)

JEAN-JACQUES proſcrivant les Athées.

» Tout philoſophe athée eſt un raiſonneur de mauvaiſe foi, ou que ſon orgueil aveugle. Chacun doit ſavoir qu'il exiſte un arbitre ſuprême du ſort des humains, duquel nous ſommes tous les enfants. Ces dogmes ſont ceux qu'il importe d'enſeigner à la jeuneſſe, & de perſuader à tous les citoyens. Quiconque les combat *mérite châtiment ſans doute; il eſt le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la ſociété*».

Le Magiſtrat peut *bannir* de l'état quiconque ne croit pas (les dogmes de la Religion civile, à la tête deſquels je mets l'exiſtence de Dieu). Il peut le « bannir, non comme impie, mais comme inſociable; comme incapable d'aimer ſincérement les loix, la juſtice, & d'immoler au beſoin ſa vie à ſon devoir; ſi quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, ſe conduit comme ne les croyant pas, *qu'il ſoit puni de mort*: il a commis le plus grand des crimes, il a menti devant les loix ». (*Lettre à l'Archevêque, Emile, t. 4, p. 68, Contrat ſocial, c. 8.*)

JEAN-JACQUES abſolvant les Athées.

« Je ſuis indigné que la foi de chacun ne ſoit pas dans la plus grande liberté, comme s'il dépendoit de nous de croire ou de ne pas croire dans des matieres (telles que j'annonce poſitivement l'exiſtence de Dieu), où la démonſtration n'a point lieu, & qu'on pût aſſervir la raiſon à l'autorité..... Un athée peut-il être coupable devant Dieu? détourne-t-il les yeux de lui, ou

» Dieu lui-même lui a-t-il voilé sa face? » Si j'étois Magistrat, & que la loi portât peine de mort contre les athées, » je commencerois par faire brûler comme » tel, quiconque en viendroit dénoncer » un autre » (*Lett. à Volt., t. 12, édit. de Geneve in-4.; Nouvelle Héloïse, t. 6 in-12., p. 171, & t. 5, p. 254.*)

» Je déclare donc que mon objet » étoit dans la Nouvelle Héloïse de rapprocher les deux partis opposés par » une *estime reciproque*, & d'apprendre » aux philosophes qu'on peut croire un » Dieu sans être hypocrite; & aux croyans » qu'on peut être incrédule sans être un » *coquin*, (par conséquent sans être de *mauvaise foi*, ou perturbateur du repos public, sans mériter châtiment ni bannissement, &c. (*Lett. à M. Vernes, t. 12 in-4. p. 239.*)

Ne l'avois-je pas dit, Madame, que nous trouverions par-fois le philosophe de Geneve assez traitable? mais quelque longue que soit cette lettre, elle ne doit être qu'une espece de *post-scriptum* à celle que vous aurez reçue par le dernier courier, & je me hâte de la terminer.

X

Observations d'un Provincial ſur la Lettre précédente.

AINSI donc le plus fier, le plus mâle & le
s vigoureux génie de mon ſiecle, ainſi
nc ce rival des Boſſuet & des Démoſthe-
, qui ſembloit tenir dans ſa main toutes
foudres de l'éloquence, l'indompta-
citoyen de Geneve, à l'école de nos
iloſophes modernes, n'eſt que ce qu'ils
t tous, un roſeau agité par les vents,
enfant qui ne ſait ou poſer les pieds
r affermir ſes pas; un héros, ſi l'on
t, mais un héros le jouet de ſes pro-
s forces & d'une ſageſſe mobile & ſans
ncipes! J'ai vu tout l'appareil & toute
confiance qu'il mettoit dans la vigueur
n bras fait pour lancer les traits en-
mmés du tonnerre; mais que m'im-
te Hercule ſur l'arêne, ſi ſa fureur
veugle, ſi tous les coups qu'il frappe
ombent ſur lui-même? Quand au nom

genre humain pendant le cours des siecles; je montrerai Jean-Jacques ouvrant à tous les hommes le grand livre de la nature, & annonçant mon Dieu visible à tous, intelligible à tous. Quand elle ne verra que Jean-Jacques flottant & incertain, ne faisant du Dieu de la nature que le Dieu des probabilités, je lui rappellerai Jean-Jacques démontrant la nécessité d'une cause premiere, d'une cause puissante, unique, intelligente, faisant de mon Dieu un article de foi & d'évidence. Lorsque, sous les auspices de Jean-Jacques, l'athée se montrera comme un membre précieux & respectable de la société, j'étalerai les arrêts répétés de Jean-Jacques proscrivant l'impie toujours conduit par la mauvaise foi, toujours aveuglé par son orgueil, méritant châtiment comme perturbateur de l'ordre, ennemi de la société; & toute la gloire de la philosophie moderne sera d'avoir fait de Jean-Jacques même l'homme nul pour le mensonge, nul pour la vérité; d'avoir rendu inutile le génie le mieux fait pour foudroyer l'impie.

Oui, Jean-Jacques à mes yeux, avec toute la pompe de son éloquence, avec tout l'appareil de sa force, est l'homme

véritablement nul pour ceux qui l'étudient. L'orgueil du philoſophe l'indigne, & il l'écraſe; mais la hauteur des cieux le révolte, & il chancele. Il m'enflamme contre l'athée, en montrant ſon audace & ſa foibleſſe; mais il me glace pour la Divinité, en eſſayant de la rendre incertaine. Il combat toutes les erreurs, mais tôt ou tard il les adopte toutes. Comme le plus mobile des philoſophes, il annonce un Dieu créateur, & une matiere éternelle; un Dieu vengeur de l'innocence, & un Dieu ſans providence particuliere pour l'homme; des êtres libres, & les loix d'un deſtin immuable. Il célebre les vertus du Meſſie, & voit les nations heureuſes par le Prophête du Croiſſant; pourquoi refuſoit-il de *boire dans la coupe* du ſage de Fernei, s'il devoit comme lui édifier & détruire? & pourquoi ſon nom en impoſeroit-il davantage à mes compatriotes? Si Voltaire ſuccombe à l'école de Spinoſa, Rouſſeau n'a plus de force à celle de Toland & de Bayle. Si l'un n'a de reſſource que dans l'agilité & la ſoupleſſe, l'autre ſemble n'uſer de ſa vigueur que pour favoriſer ſon inconſtance. L'un n'avoit jamais ſu que nous diſtraire par le jeu de fail-

lies, lorſqu'il étoit queſtion de nous inſtruire; mais l'autre proſtitue au paradoxe toute la majeſté de la raiſon. Le ſage de Fernei s'avilit par un commerce réciproque de louanges & de flateries entre lui & l'impie; lors même que le ſage de Geneve déchire le maſque des philoſophes, qu'il montre leur foibleſſe, leurs artifices, leur ſotte vanité; ne les venge-t-il pas aſſez, en s'enivrant de toutes leurs erreurs? L'un emprunte des ſales voluptés, l'indécence des propos, l'obſcénité des images; l'autre, par les attraits qu'il donne au vice, n'a-t-il pas humilié la pudeur? Une haine invétérée ne cherche à Fernei l'hiſtoire du Meſſie que dans les faſtes de la calomnie; le ſage de Geneve déchire des annales de Jeſus-Chriſt, les myſteres & les prodiges. Mon ame eſt révoltée, lorſque j'entends Voltaire ajouter la dériſion au ſarcaſme judaïque; mais ſi Jean-Jacques a ſu reſſuſciter la voix des Prophêtes, pour célébrer un Dieu mourant en croix; lorſque dans le fils de Marie méditant des vérités ſublimes, il oſe n'annoncer que le ſage égaré dans ſes contemplations, l'hommage de Jean-Jacques pourra-t-il réparer ſes blaſphêmes?

Un Dieu puiſſant ſaura venger ſa gloire
le l'impie & de l'incrédule. Que Vol-
e ait reçu l'hommage des Nations;
cent productions obſcenes ou ſacrile-
vendues au poids de l'or, aient fait
ler ſes jours dans l'opulence; que des
iers refuſés à Corneille aient couronné
ête, l'inſtant de ſon triomphe eſt celui
les cieux attendoient. Il paſſe du
tre de ſa gloire à celui de ſa mort.
à j'ai entendu les cris funebres arra-
s par la douleur & le repentir; hu-
é de toute ſa foibleſſe, déjà il ſe
int d'être *abandonné de Dieu & des*
mes. Vainement ſes adeptes accou-
t; confus du néant de leur chef, vai-
nent ils ſollicitent tout ſon ancien
rage; ils ne feront pas taire les cris
ſa conſcience; ils ne calmeront pas
troubles, ſes remords, ſes trop juſ-
frayeurs. Qu'il ſe voie ſous le joug
a malédiction; qu'il invoque ce Dieu
il blaſphémoit; qu'il s'écrie: *Jéſus-*
iſt! Jeſus-Chriſt! un ſiecle de far-
mes a laſſé la patience de l'Eternel. Il
it du faux ſage, qui trop long-temps
it fait de nos Saints l'objet d'une dé-
on ſacrilege. Que l'impie accompliſſe
même le plus humiliant de leurs ora-

cles; que les Prophêtes ſoient vengés; dans ſes convulſions frénétiques que l'impie ſe nourriſſe du pain qu'il a ſouillé; ou plutôt que ces mêmes Prêtres qu'il a calomniés, deviennent ſon refuge. S'il eſt poſſible encore, qu'ils accourent fermer pour lui les portes de l'abyme. Voltaire les invoque, il eſt à leurs genoux, il rétracte à leurs pieds le ſyſtême de toutes ſes erreurs (1). Hélas! ils ſe flat-

(1) Preſſé par les remords de ſa conſcience, Voltaire, quelques mois avant ſa mort, mais déjà bien malade, écrivit à Monſieur l'Abbé Gaultier le billet ſuivant:

« Vous m'aviez promis, Monſieur, de venir » pour m'entendre; je vous prie de vouloir bien » vous donner la peine de venir le plutôt que » vous pourrez. *Signé*, VOLTAIRE. A Paris 26 » Février 1778. »

Le 2 Mars ſuivant, il écrivit encore lui-même, en préſence de Monſieur l'Abbé Mignot, de Monſieur le Marquis de Villevieille, & de Monſieur l'Abbé Gaultier, la déclaration, dont l'original a été dépoſé, avec diverſes autres pieces, relatives à ſes diſpoſitions religieuſes, chez Monſieur Momet, Notaire à Paris; elle eſt conçue en ces termes:

« Je ſouſſigné, déclare qu'étant attaqué de » puis quatre jours d'un vomiſſement de ſang, » à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, & n'ayant » pu me traîner à l'Égliſe, Monſieur le Curé de » Saint-Sulpice ayant bien voulu ajouter à ſa

ent en vain de terminer le grand ou-
rage de ſa réconciliation. La mort dé-
ancera leurs derniers ſecours; ſes frayeurs

» bonnes œuvres celle de m'envoyer Monſieur
» Gaultier Prêtre; je me ſuis confeſſé à lui; &
» que, ſi Dieu diſpoſe de moi, je meurs dans la
» Sainte Egliſe Catholique, où je ſuis né; eſpé-
» rant de la miſéricorde Divine, qu'elle daignera
» pardonner toutes mes fautes, & que ſi j'avois
» jamais ſcandaliſé l'Egliſe, j'en demande par-
» don à Dieu & à elle. *Signé*, VOLTAIRE. En
» préſence de Monſieur l'Abbé Mignot, mon
» neveu, & de Monſieur le Marquis de Ville-
» vieille, mon ami ». (Ils ont ſigné après
'oltaire.)

Au dos de cette déclaration eſt encore écrite
e la main de Voltaire, celle qu'on va lire.

« Monſieur l'Abbé Gaultier, mon confeſſeur,
» m'ayant averti qu'on diſoit dans un certain
» monde que je proteſterois contre tout ce que
» je ferois à la mort, je déclare que je n'ai jamais
» tenu ce propos; & que c'eſt une ancienne plai-
» ſanterie attribuée dès long-tems, très-fauſſe-
» ment à pluſieurs ſçavants plus éclairés que
» moi. *Signé*, VOLTAIRE. »

(Extrait du Procès-verbal, dréſſé chez M.
lomet, Notaire, lorſque M. l'Abbé Gaultier
époſa chez lui les pieces de ſa correſpondance
vec Voltaire.)

Cette déclaration devoit être portée à Mon-
eur le Curé de Saint-Sulpice, & à l'Archevêque
: Paris, pour ſavoir s'ils la trouveroient ſuffi-

renaîtront toutes, & il n'expirera pas ſous leurs auſpices. Son hommage à ce Dieu qu'il reconnoît pour Juge aura-t-il

---

ſante. Soit que les diſpoſitions du philoſophe fuſſent changées, ſoit qu'il fût obſédé par de cruels faux-ſages qui en redoutoient l'effet, ſoit par toute autre raiſon, M. l'Abbé Gaultier n'eut plus pendant long-tems la liberté de le voir. Rappellé ſix heures avant la mort de Voltaire, il *ſe trouva dans le délire, & le vit privé de la conſolation de lui adminiſtrer le ſacrement de pénitence, bien déterminé à revenir, s'il avoit plu à Dieu de prolonger ſes jours, & de lui rendre l'uſage de la raiſon :* (Procès-verbal) La Providence en ordonna autrement.

Ce fut ſurtout dans ce premier intervalle que ſe paſſerent ces ſcenes de terreurs, de remords, de déſeſpoir, que l'on trouve décrites dans l'ouvrage qui a pour titre : *Circonſtances de la vie & de la mort de Voltaire.* On y verra tout ce qui ne m'autoriſe que trop à parler comme je l'ai fait, de la fin déplorable de ce Héros des Sages modernes; & en particulier comment il accomplit cette prophétie humiliante d'Ezéchiel, dont il s'étoit joué ſi ſouvent & ſi indécemment; comment il l'accomplit, dis-je, d'une maniere plus humiliante encore qu'elle n'eſt exprimée par le Prophête.

Pour donner une idée des remords qui agitoient ce trop fameux coryphée de nos prétendus ſages, je me contenterai de citer ces paroles de Monſieur Tronchin : *repréſentez-vous toute la*

donc été uniquement celui de la terreur, ſon repentir celui de l'impuiſſance, ſon remords celui de la rage, ſon blaſphême

---

rage & toutes les fureurs d'Oreſte; vous n'aurez qu'une foible image de celles de Voltaire dans ſa derniere maladie. Ainſi s'exprimoit ce célebre médecin, incapable aſſurément d'impoſer, en parlant à Monſieur de Viviers, Prélat dont la prudence & les vertus ſont trop connues, pour que les ennemis de l'Epiſcopat oſent révoquer en doute ſon témoignage. On ſçait aſſez d'ailleurs ce que le même médecin a répété tant de fois: *qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous nos philoſophes euſſent été témoins des remords & des fureurs de Voltaire mourant.*

Je ne crois pas que la vérité y eût beaucoup gagné. Pluſieurs de ces Meſſieurs ont aſſidûment occupé l'antichambre du malade; ils n'ignoroient ni l'état de ſon ame, ni celui de ſon corps; qu'en eſt-il réſulté? Trop aſſurés de ſe voir démentis, s'ils oſoient publier que leur chef avoit montré cette ſérénité, cette douce tranquillité du Philoſophe religieux, ils auroient rougi de lui appliquer ces paroles: *ſpiritu magno vidit ultima.* Dans leurs éloges funebres, ils ont continué à exalter ces mêmes ouvrages que la conſcience de leur héros l'avoit forcé à condamner; ils ont gardé ſur ſes craintes & ſes remords le ſilence le plus profond, & j'oſe le dire, le plus coupable; puiſque la publicité des remords de l'impie peut ſeule, en quelque ſorte, réparer le ſcandale de ſes écrits.

celui du déſeſpoir, & ſon dernier ſoupir celui du réprouvé? Le Dieu qu'il outragea eſt le Dieu de la juſtice, mais c'eſt auſſi le Dieu de la miſéricorde: laiſſons-lui ſes ſecrets. Il en a fait aſſez pour humilier la ſecte & réparer le ſcandale de ſa ſécurité, par les frayeurs du chef: il en a trop peu fait pour nous raſ-

---

Au lieu de rendre hommage à la vérité, ils nous diront que ces terreurs & ces tranſports frénétiques de Voltaire, n'étoient que l'effet de ſes organes affoiblis par la douleur; mais ils auront beau faire: Voltaire s'eſt repenti de ſes blaſphêmes, & d'avoir combattu la Religion, comme Néron, Cromwel, tous les autres ſcélérats ſe repentent de leurs forfaits; & je défie qu'on me cite un ſeul exemple de pareils remords, de pareilles frayeurs, dans l'homme qui aura vécu fidele obſervateur de l'Evangile. La douleur & la crainte du juſte ne reſſembla jamais aux terreurs & aux remords de l'impie. Il faut être imbécille, ou de la plus mauvaiſe foi, pour en attribuer la différence à la foibleſſe de leurs organes, puiſqu'ils ſont tous les deux auſſi près de la mort. C'eſt dans leur vie paſſée que la cauſe s'en trouve toute entiere: l'un eſpere en ce Dieu qu'il aima, & qu'il ſervit; des crimes qu'il n'a point commis ne l'effrayeront pas. L'autre redoute un Dieu qu'il outragea. C'eſt la réalité de ſes crimes, & non pas de ſa fievre, qui fait ſon déſeſpoir. (*Note de l'Auteur.*)

ſurer

t la pénitence de ſon coryphée,
effet de ſes terreurs.
ême Dieu t'appelle, Jean-Jac-
l n'ordonnera point aux mêmes
e préſider à ton trépas; mais il
ſur tes jours, à l'inſtant où tu crois
ouvé enfin l'aſyle de la paix. Cette
tu cherches depuis ſi long-temps,
onnera pas des années marquées
iel au ſceau de l'amertume & des
inteſtines. Peins-nous toi-même
u obſtiné à troubler ta carriere,
ſécuter par ces faux ſages mêmes
contre lui. Dis-nous comme il
eva contre toi; comme il te les
it acharnés à te perſécuter, à t'hu-
à te calomnier, *á te raſſaſier du*
l'ignominie, & de la coupe de
bre. Dis toi-même leurs jalouſies,
aines, leurs intrigues, leurs com-
ces *abymes tortueux* qu'ils creu-
is tes pas.
mort de Voltaire eſt terrible;
années ſont triſtes! que de per-
, de détreſſe & d'amertume dans
s! mais tu ne vois que les faux
ans tes perſécuteurs; apprends à
oître le Dieu qui par eux te punit
guerre que tu lui déclarois. Il a

)lus fait ce Dieu, & c'eſt dans toi-même
)u'il a mis ton bourreau. Tu fuis l'aſ-
)ect des hommes pour éviter un ennemi;
nais juſques dans le ſein d'une retraite
olitaire, au fond de ces forêts moins
ombres que ton cœur, ton imagination
ffrayée te montrera des embuches, des
onjurés, des ſpectres : le ciel t'inveſtira
le tes ſoupçons, de tes angoiſſes & de
es frayeurs. Quelle triſte deſtinée ! quelle
ie traînée dans les ſouffrances d'un corps
anguiſſant, dans les noires illuſions de
a miſanthropie, dans les doutes affreux
lu ſceptique!

En déplorant ton ſort, j'eſſayai d'ou-
lier tes erreurs; j'ai pleuré ſur ton urne,
n voyant ces tendres meres animées par
es leçons, repouſſer la nourrice merce-
aire, & offrir leur propre ſein au fruit
e leurs entrailles. J'ai vu épars & dé-
hirés par toi ces liens qui garottoient
enfance; j'ai voulu annoncer le philo-
)phe de la nature = mais tes propres en-
nts, orphelins pendant que tu reſpires,
tilés par toi hors de tes foyers, & en-
aînés dans l'aſile de la honte & de l'in-
gence! étoit-ce là le cri de la nature?
ai vu Mentor aſſis auprès d'Emile re-
éner les paſſions; mais le ſophiſme plai-

l'adultere! mais Emile connoît
naires de la proſtitution! mon cœ
e la vertu & les reſſources de

humble réduit, ou décaiſſant
s Platons, tu rappelois à la
dicité de nos peres; mais ſur
i chaumiere, j'ai entendu le
ter des flammes.
trop ſenſible Julie pleuroit dans
e de ſon cœur, ſa jeuneſſe, ſes
s ſens; mais ſa promeſſe, ſa
parole ſur l'autel, que lui ſervoit
ui reſter dans le ſanctuaire de la

plus fait ce Dieu, & c'eſt dans toi-même qu'il a mis ton bourreau. Tu fuis l'aſpect des hommes pour éviter un ennemi; mais juſques dans le ſein d'une retraite ſolitaire, au fond de ces forêts moins ſombres que ton cœur, ton imagination effrayée te montrera des embuches, des conjurés, des ſpectres: le ciel t'inveſtira de tes ſoupçons, de tes angoiſſes & de tes frayeurs. Quelle triſte deſtinée! quelle vie traînée dans les ſouffrances d'un corps languiſſant, dans les noires illuſions de la miſanthropie, dans les doutes affreux du ſceptique!

En déplorant ton ſort, j'eſſayai d'oublier tes erreurs; j'ai pleuré ſur ton urne, en voyant ces tendres meres animées par tes leçons, repouſſer la nourrice mercenaire, & offrir leur propre ſein au fruit de leurs entrailles. J'ai vu épars & déchirés par toi ces liens, qui garottoient l'enfance; j'ai voulu annoncer le philoſophe de la nature: mais tes propres enfants, orphelins pendant que tu reſpires, exilés par toi hors de tes foyers, & entraînés dans l'aſile de la honte & de l'indigence! étoit-ce là le cri de la nature? J'ai vu Mentor aſſis auprès d'Emile refréner les paſſions; mais le ſophiſme plai-

tant pour l'adultere! mais Emile conduit dans les repaires de la proſtitution! étoit-ce là le cri de la vertu & les reſſources de la ſageſſe?

J'ai vu l'humble réduit, où dédaignant le faſte des Platons, tu rappellois l'antique ſimplicité de nos peres; mais du fond de ta chaumiere, j'ai entendu ta voix ſolliciter des ſtatues.

J'ai vu la trop ſenſible Julie pleurer dans l'amertume de ſon cœur, la foibleſſe & le crime de ſes ſens; mais la proſtituée Warens s'eſt montrée ſur l'autel, que tu ne rougis pas de lui dreſſer dans le temple de la vertu.

La Religion ſainte ſembloit avoir pour toi quelques attraits; mais quel jeu te fais-tu de ſon ſymbole? Des autels de Geneve tu paſſes à ceux de Rome; des autels du Romain tu reviens à celui du Genevois; & tu finis par les rejetter tous, dans le doute affreux s'il en fut jamais un ſeul de légitime. Au nom ſeul de la vérité ton ame ſe tranſporte; tes ſermens ont conſacré ta vie à ſa recherche; mais ton orgueil refuſe de la trouver ailleurs que dans toi-même; & le Dieu du Ciel, à t'entendre, n'a ni le *pouvoir*

de la faire deſcendre des cieux, ni le droit de te forcer à la reconnoître.

La vigueur du génie ſemble ton partage; & les imbécilles ſophiſmes de l'impie te déconcertent! Eſt-ce donc à Jean-Jacques à héſiter pour de vaines diſputes de mots? eſt-ce à lui d'emprunter juſqu'aux expreſſions de l'impie, quand il s'agit d'un Dieu & de ſes attributs? Quoi! Jean-Jacques ne ſait ce qu'il affirme; ou plutôt il lui ſemble ne *rien affirmer*, quand il croit un Dieu juſte, & qui rend à chacun ſes œuvres! quand il croit un Dieu *indépendant*, & de qui dépend ſeul toute exiſtence! Il n'a aucune idée, quand il dit un Dieu *intelligent*, & dont l'action n'eſt point celle de l'être brute & inſenſible! Le fier génie de Jean-Jacques héſite à croire un Dieu ſeul éternel! il conçoit que l'Eternel doit néceſſairement tout tenir de lui-même, & il ne ſait ſi la matiere brute ne doit point être aſſociée au premier principe! Que je me félicite de n'avoir eu d'abord qu'à répondre à la troupe des impies, en réfutant ces objections frivoles! le nom de Jean-Jacques même ne donneroit point à ma réponſe d'autre ton que celui du mépris. Qu'il

n'en impose point à mes compatriotes ; & ils verront au même rang Jean-Jacques & Lamétrie, quand ils combattent Dieu. Il n'est point de fort contre l'Etre suprême.

LETTRE XXXVI.

LA Baronne au Chevalier.

VIVE le Dieu du ſoir, & le Dieu du matin ! vive encore le Dieu du *poſt-ſcriptum ;* ce Dieu que tout le monde voit, & que perſonne encore n'avoit vu pendant ſix mille ans ! vivent ſur-tout les Boulanger, les Freret, & bien plus encore les Raynal, les Robinet, qui tantôt voient un Dieu, & tantôt n'en voient plus ! Comment voulez-vous que nos bons Helviens ne s'extaſient pas ſur des prodiges ſi variés, eux qui n'aiment rien tant que les ſcenes changeantes de la lanterne magique ? Ah ! s'il m'étoit donné comme à vous, de rendre quelquefois hommage à nos grands hommes ; comme j'irois les voir le jour où il y a un Dieu chez eux, pour revenir bientôt le jour qu'il n'y en a plus, & les revoir encore le jour où on ne ſait s'il y en a, ou s'il n'y en a point !

Mais dites-moi, je vous prie, pourquoi au milieu de tous ces ſages, ne

voyons-nous pas ſeulement le nom du célebre M. d'Alembert ? Réparez, s'il vous eſt poſſible, l'honneur du coryphée de l'Encyclopédie; car voici une choſe qui à furieuſement diminué l'idée que nos compatriotes avoient de ſon génie.

Notre Pere Gardien des Capucins nous donna dernierement un ſermon ſur l'exiſtence de Dieu, ſermon très-ſingulier, & dont un certain vénérable Jean le Rond avoit preſque fait tous les frais. Ecoutez, nous diſoit entr'autres le bon Pere, écoutez mon très-digne confrere, & vous apprendrez que « l'exiſtence des objets de » nos ſenſations & celle de l'être pen» ſant qui exiſte en nous, conduit le phi» loſophe à la grande vérité de l'exiſtence » de Dieu; & vous ſaurez que cette vé» rité eſt fondée ſur des principes avoués » par tous les ſiécles & par tous les hom» mes. (*D'Alemb.*, *Elém. de Phil.*). C'étoit encore le vénérable Jean, qui tonnant en chaire contre nos philoſophes ſans Dieu, leur adreſſoit ces terribles paroles: « deſcendez en vous-même, & malheur » à vous ſi cette preuve ne vous ſuffit pas » pour reconnoître un Dieu ». (*Id. abus de la crit*). C'étoit encore lui, ou ſon confrere, qui dans un fort gros livre, don-

noit au Magiſtrat « le droit de faire pé-
» rir, non-ſeulement ceux qui nient l'exiſ-
» tence de Dieu, mais encore ceux qui
» rendent cette exiſtence inutile en niant
» la providence. » (*Dict. & art.* ENCYCL.).

J'en voulois à ce vénérable Jean, de prononcer ainſi ſes anathêmes contre tant de philoſophes. Curieuſe de voir dans quelle eſpece d'ouvrage il pouvoit les avoir conſignés, je parvins à découvrir un livre intitulé les *Philoſophes Capucins*. Le ſingulier ouvrage que celui-là! on y a recueilli préciſément tous ces textes que vous nous citez des philoſophes *pour*, en évitant ſoigneuſement tous ceux des philoſophes *contre*. Notre Pere Gardien prend pour ſes confreres ces philoſophes Capucins; & voilà qu'il les cite les uns après les autres, le vénérable Jean ſur-tout, comme le plus digne membre de ſon Ordre; tandis que d'autre part, mon neveu prétend que ce Jean le Rond n'eſt autre choſe que M. d'Alembert. Expliquez-moi, je vous prie cette énigme. Seroit-il bien vrai que M. d'Alembert n'eſt qu'un philoſophe Capucin? Si cela étoit, j'oſerois vous charger de lui faire les plus vifs reproches. Je voudrois bien au moins, ne fût-ce que pour la curio-

ſité du fait, que vous puſſiez m'apprendre qu'il n'eſt pas toujours auſſi dévot à la Divinité qu'il le paroît. Ce ſeroit une choſe aſſez plaiſante que ſes anathêmes retombaſſent ſur lui; mais je ne lui vois que cette reſſource, pour mériter chez nous un autre réputation que celle du vénérable Jean.

LETTRE XXXVII.

LE Chevalier à la Baronne.

MADAME,

Dans cette diverſité d'opinion, de philoſophes *pour*, de philoſophes *neutres*, de philoſophes *tantôt pour* tantôt *contre*, quel penſez-vous que fût le devoir d'un homme fait pour préſider également aux uns & aux autres? Si je ne me trompe, il devoit réunir en lui ſeul tous les ſentiments, tous les partis poſſibles. En dirigeant la marche de nos troupes, il devoit ſe tenir au milieu de nos héros, en devenir le centre, ne rien offrir à ceux-ci, qui puiſſe retarder leur marche, animer le courage de ceux-là, ſans inſulter à leur lenteur; & lui ſeul être tout, pour plaire également à tous.

Voila, Madame, le mot de l'énigme du vénérable Jean. Vous avez vu chez nous des philoſophes encore propices à la Divinité; ce ſont ceux qu'on déſigne

chez nous ſous le nom de *Philoſophes Capucins*. Nous les ménageons à cauſe des ſervices qu'ils n'ont pas laiſſé que de nous rendre ; & c'eſt pour eux qu'étoient tous ces textes cités par votre apôtre à longue barbe. Vous avez vu auſſi des athées obſtinés, qui ne ſouffriroient pas un chef toujours prêt à s'oppoſer à leurs principes. Pour s'attacher les uns & les autres, croyez-vous qu'il eût ſuffi d'annoncer quelquefois clairement & nettement qu'il exiſte un Dieu, pour déclarer enſuite avec la même clarté, la même liberté, qu'il n'en exiſte point ? Non, cette conduite auroit trop révolté nos philoſophes Capucins, & n'étoit pas même abſolument néceſſaire auprès de nos athées. Il étoit un art de ſe montrer toujours le même, en variant ſans ceſſe : en prononçant toujours pour l'exiſtence de Dieu, on ne paroiſſoit point verſatile & léger ; en ſe réſervant le droit de rejetter ou d'admettre, ſuivant les circonſtances, toutes les preuves de cette exiſtence, on recouvroit tout l'avantage de notre liberté. C'eſt cet art précieux que devoit connoître un chef habile ; & vous verrez bientôt ſi jamais philoſophe

le poſſéda dans un degré plus haut qu'
votre prétendu vénérable (1).

Que nos Capucins & les vôtres même ſe préſentent avec tout l'étalage de leurs grandes preuves phyſiques, métaphyſiques, morales, naturelles ou ſurnaturelles; notre chef plus adroit n'en rejettera pas une ſeule; & tous les Capucins du monde ſe rangeront ſous ſes étendards. Que nos athées accourent enſuite, pour combattre ces mêmes preuves; M. d'Alembert n'en laiſſera pas ſubſiſter une ſeule, les anéantira ſouvent d'un ſeul mot, & l'athée s'en ira fort content d'un pareil maître. Un *oui* ſuivi d'un *non*, ou d'un *peut-être* adroitement ménagé, conſervera à droite & à gauche notre autorité.

---

(1) Nous répéterons ici ce que avons dit dans le premier volume. (*Note ſur la lettre* 31. *pag.* 368.) Ce n'eſt point ſur les intentions que notre correſpondant prête à Monſieur d'Alembert, qu'il faut juger de ce philoſophe. M. le Chevalier ne voit en lui qu'un chef dont il ſe plaît à admirer les tours d'adreſſe, parce qu'il les croit tous favorables à la philoſophie. Nos lecteurs doivent ſe contenter de le juger par ſes ouvrages; par les textes qu'ils en verront fidelement extraits, & par les obſervations du Provincial. (*Note de l'Editeur.*)

Mes compatriotes auront de la peine à croire à ce prodige de sageſſe & de prudence. Qu'ils veuillent ſeulement me ſuivre, & ils pourront le concevoir. Pour le leur rendre plus ſenſible, je me contenterai de faire certaines queſtions ſur les différentes preuves de l'exiſtence d'un Dieu; les *oui* & les *non* de M. d'Alembert nous fourniront les réponſes.

QUESTION. *La métaphyſique peut-elle nous fournir en général des connoiſſances certaines, claires, évidentes? & nous donne-t-elle en particulier des preuves ſolides de l'exiſtence d'un Dieu?*

PREMIERE RÉPONSE.

OUI.

» La métaphyſique eſt la baſe de nos » connoiſſances; c'eſt dans elle ſeule qu'il » faut chercher des notions *nettes & exactes de tout.* .... L'obſcurité, quand il » y en a (dans un ouvrage métaphyſique), vient toujours de la faute de » l'auteur; parce que la ſcience qu'il ſe » propoſe d'enſeigner n'a point d'autre » langue que la langue commune.» (*Diſc.*

prélim. Encyc., *p.* 27. *Elém. de Phil.* *p.* 47.)

Quant à l'exiſtence de Dieu, » les » ſophiſmes par leſquels elle peut être » attaquée, ne feront point ombrage au » *métaphyſicien*, ſur-tout s'il eſt *aidé des* » *lumieres de la Religion* ». (Elém. de Phil., p. 68.)

SECONDE RÉPONSE.

NON.

» En métaphyſique les ténebres ſont » répandues de toutes parts ſur les con- » fins du jour ». (*Mél. de Litt.*, *t.* 5, *c.* 1).

» Hors les mathématiques, nous n'a- » vons que des preuves conjecturales, ou » en parties conjecturales & en parties » démonſtratives... Les premieres cau- » ſes y ſont inconnues & les premiers » principes obſcurs. C'EST BIEN PIS EN- » CORE DANS LA MÉTAPHYSIQUE, *où, à* » *l'exception de quelques vérités primor-* » *diales, tout eſt obſcur & ſujet à diſpute* ». Loin de mettre l'exiſtence de Dieu au nombre de ces VÉRITÉS PRIMORDIALES métaphyſiques, je déclare poſitivement

que la *connoiſſance* que la théologie naturelle ou la *métaphyſique* traitant de la divinité nous donne de cet être, *n'eſt pas d'une fort grande étendue* (Diſc. prélim. » de l'Encyc.) ; » que *tous les raiſonnemens métaphyſiques prouvent bien moins* » *un Dieu aux yeux du philoſophe même, « qu'un ſimple inſecte.* (Encyc., art. DÉM. » par M. d'Alemb.) Auſſi toute la mé» taphyſique devroit-elle ſe borner à la » génération de nos idées, (&, par » conſéquent ne pas dire le mot ſur » l'exiſtence de Dieu). *Preſque toutes les* » *autres queſtions qu'elles ſe propoſe* » *ſont inſolubles ou frivoles* ».

N. B. Obſervez, Madame, que l'article *démonſtration* eſt préciſément le premier auquel on a ſoin de nous renvoyer en expoſant dans l'Encyclopédie les preuves de l'exiſtence de Dieu. Mais paſſons à une autre ſorte de preuve.

Q. *Les preuves directes de l'existence de Dieu sont-elles les meilleures ?*

PREMIERE RÉPONSE.

O U I.

» La meilleure réponse aux objections » des athées consiste dans des preuves *di-* » *rectes* de la vérité qu'ils combattent ; » le philosophe s'occupera principale- » ment du choix de ces preuves » (*Élém. de Phil., n°. 6, p. 70.*)

SECONDE RÉPONSE.

N O N.

» Proprement *démonstration à priori*, » est une démonstration *directe*, tirée de la » nature de la chose qu'on veut prou- » ver. Les philosophes & les théologiens » sont partagés sur ces sortes de preuves » directes, & quelques-uns même les re- » jettent : toutes ces démonstrations, di- » sent-ils, supposent l'idée de l'infini, » qui n'est pas fort claire. (*Encyc., art.* » DÉMONSTRATION.) Or, il suffit qu'une » opinion soit combattue pour qu'on ne » doive pas en faire la base d'un argu- » ment de l'existence de Dieu. C'est alors

» moins prouver un premier être que » l'outrager ». (*Elém. de Phil.* § *n.* 6, *p.* 71.) Donc le philoſophe ne doit point ſe ſervir des preuves directes.

Q. *La néceſſité de la création, cette grande preuve de l'exiſtence de Dieu, peut-elle être connue par les ſeules forces de la raiſon ?*

PREMIÈRE RÉPONSE.

OUI.

» La création, comme tous les théo- » logiens eux-mêmes le reconnoiſſent, » eſt une vérité que la ſeule raiſon nous » enſeigne. Cette notion eſt une de celles » que la révélation ſuppoſe, & ſur leſ- » quelles il n'étoit pas beſoin qu'elle s'ex- » pliquât d'une maniere expreſſe & par- » ticuliere ». (*De l'abus de la crit. n°.* 9.) Ainſi nos philoſophes Capucins peuvent ſe ſervir de cette preuve ſans recourir à la révélation.

SECONDE RÉPONSE.

NON.

» La création n'a été connue que par » la révélation. La raiſon humaine n'a

» pas eu assez de force pour faire cette » découverte ». (*Encyc.*, *art.* CRÉATION) (1).

Q. *L'organisation d'une insecte est-elle une preuve frappante qu'il existe un Dieu ?*

PREMIERE RÉPONSE.

OUI.

Car, ainsi que nous l'avons déjà dit, » aux yeux du vulgaire, du philosophe » même, un insecte seul prouve mieux » un Dieu que tous les raisonnements » métaphysiques. » (*Encyc*, *art.* DÉMONSTRATION *par M. d'Alembert.*)

---

(1) Nous avons vu cet article *Création*, simplement attribué à M. d'Alembert par les Auteurs de la Religion vengée (*t.* 10, *Let.* 19.) Dans l'Encyclopédie, il est déclaré en grande partie de M. Formey ; mais M. d'Alembert avoit les manuscrits de ce sçavant : il les aura sans doute rédigés lui-même ; (*Voyez le discours préliminaire de l'Encyclopédie.*) & c'est là ce qui lui fait attribuer par notre auteur ce sentiment sur la création, si différent de celui qui précéde. En ce cas, il faut dire que M. d'Alembert, en rédigeant les opinions de M. Formey, a oublié les siennes. (*Note de l'Editeur.*)

SECONDE RÉPONSE.

NON.

» Il faut bien se garder d'*assurer d'une* » *maniere positive*, que la corruption ne » puisse jamais engendrer des *corps ani-* » *més* (Encyc., art. CORRUPTION par M. d'Alembert); car cette production des *corps animés par la corruption paroît appuyée par des expériences journalieres* (id.).

N. B. Encore ici une petite remarque. Vous lirez dans l'Encyclopédie, article *Dieu*, » que ce sont les animaux qui por- » tent l'inscription la plus nette, & qui » nous apprennent qu'il y a un Dieu ». Mais de cet article on vous renverra adroitement à celui de *corruption*, où cette inscription se trouve effacée. Voulez-vous en savoir la raison ? Elle n'est pas bien difficile à deviner. Vous concevez sans peine que si la corruption suffit pour engendrer un *corps animé*, nos athées se croiront pleinement dispensés de recourir à Dieu pour expliquer la production d'un insecte, d'un animal, & de

l'homme lui-même : je ne ſerois pas étonné de leur entendre dire que ſi certains hommes n'ont jamais connu ni pere ni mere, s'ils ont été trouvés ſur un fumier, c'eſt qu'ils étoient tout ſimplement les enfants de la *corruption* ; & graces à M. d'Alembert, l'organiſation des inſectes, de tous les animaux ne ſera plus pour la Divinité qu'un argument ſans force. Je fais une nouvelle queſtion, mais attention, je vous prie.

Q. *La preuve phyſique tirée des phénomenes de la nature & des loix du mouvement démontre-t-elle bien l'exiſtence de Dieu?*

RÉPONSE PREMIERE ET SECONDE.

OUI, & NON, tout-à-la fois.

« Le philoſophe cherchera l'exiſtence » de Dieu dans les phénomenes de l'u- » nivers, dans les loix admirables de la » nature, non dans ces *loix métaphyſi-* » *ques* ſujettes aux exceptions, mais dans » ces loix *primitives fondées ſur les pro-* » *priétés invariables des corps, dans ces* » *loix ſi ſimples qu'elles ſemblent dériver* » *de l'exiſtence même de la matiere*, &

» n'en dévoilent que mieux l'intelligence » ſuprême ». (*Elém. de Phil. p.* 71.)

N. B. Sans doute, me diſoit M. T. en m'expliquant ce texte, ſans doute l'expreſſion eſt ici un peu capucine; mais à travers le maſque du Frere Jean, voyez le philoſophe qui ne combat jamais mieux le préjugé que lorſqu'il paroît le défendre avec plus de zele. C'eſt dans *les phenomenes, les loix de la nature qu'il faut chercher les preuves inconteſtables de la Divinité*; voilà pour nos ſages Capucins. Mais, outre le coup de pate donné en paſſant aux *métaphyſiciens*, remarquez ces paroles: « *Dans* » *ces loix primitives fondées ſur les pro-* » *priétés invariables des corps, loix qui* » *paroiſſent dériver de l'exiſtence même* » *de la matiere* »; voilà pour nos athées. C'eſt-là préciſément ce qu'ils vous diront tous, pour ſe diſpenſer de chercher la raiſon de ces loix dans la volonté d'un être ſupérieur. Croyez-vous bien que notre chef ait l'eſprit aſſez bouché pour ne pas ſentir que ſi *les loix de la nature dérivent de l'exiſtence de la matiere, & ſont fondées ſur ſes propriétés invariables*, au lieu de lui donner elles-mêmes ces propriétés, la matiere exiſtante ſuffit à

l'athée pour refuſer à la Divinité le gouvernement de l'univers? Il y a même plus; votre Dieu, fût-il un être bien réel, au lieu de gouverner l'univers, ne pourroit pas même y faire le moindre changement. Le monde eſt réglé par des loix; ces loix dérivent de l'exiſtence même du monde; elles ſont donc eſſentielles à la matiere. Vous ne prétendrez pas que votre Dieu puiſſe altérer l'eſſence des choſes; il ne pourra donc rien changer aux loix de l'univers, ni à leurs effets. Qu'ai-je donc beſoin de lui pour gouverner le monde? Voilà donc l'athée & nos capucins fort adroitement ſatisfaits par une même phraſe. Voyons à préſent ce que nous dira M. d'Alembert ſur cette autre preuve que nos Capucins tirent du conſentement univerſel des peuples, & qu'ils appellent la preuve *morale*. C'eſt encore ici une de ces tournures où l'adreſſe & la prudence du chef me ſemblent admirables.

Q. *Le philoſophe peut-il beaucoup compter ſur la preuve morale de l'exiſtence de Dieu ?*

RÉPONSE PREMIERE ET SECONDE.

OUI, & NON encore, tout-à-la fois.

» La preuve qui ſe tire du conſente-
» ment de tous les peuples, a paru d'une
» grande force à pluſieurs philoſophes
» de l'antiquité. La différence des opi-
» nions ſur la nature de ce Dieu étoit
» peu propre à les frapper ; mais la phi-
» loſophie éclairée par la révélation ayant
» acquis des idées plus ſaines de la Di-
» vinité, ne ſépare plus ces idées de ſon
» exiſtence. Croire Dieu ce qu'il n'eſt pas,
» eſt pour le ſage à-peu-près la même
» choſe que de ne pas croire qu'il exiſte ».
Auſſi la preuve de l'exiſtence de Dieu, tirée du conſentement des peuples, *ne pouvoit avoir toute ſa force, tant que l'univers a été privé des lumieres de l'Evangile.* (Elém. de Phil., p. 65 & 66.)

N. B. Aſſurément, vont dire nos compatriotes, tout cela ſent encore furieuſement

le vénérable Pere Jean. Pas tout-à fait autant que vous pouvez le croire. Je veux bien accorder qu'en disant avec M. d'Alembert que la preuve morale jouit de toute *sa force depuis l'Evangile*, vous satisferez en apparence à tous nos Capucins; mais dans le fond vous ôtez à cette preuve la moitié de sa force. Elle embrassoit d'abord tous les siecles & toutes les nations, & vous commencez par la rendre nulle pour les quatre mille ans au moins qui ont précédé la promulgation de l'Evangile. Vous faites quelque chose de plus, lorsque vous ajoutez que la philosophie ne sépare plus nos idées sur l'existence de Dieu, de nos opinions sur sa nature & ses attributs, & que *croire Dieu ce qu'il n'est pas est pour le sage à-peu-près la même chose que de ne pas croire qu'il existe*; car malgré la lumiere de l'Evangile, il existe au moins une foule d'Indiens, de Chinois, d'Américains, d'Africains, d'Européens, de philosophes même qui croient Dieu *ce qu'il n'est pas*, & se trompent fort lourdement sur ses attributs. Tous ces gens-là sont donc pour le sage *à peu-près comme s'ils croyoient que Dieu n'existe pas*. Que devient donc la preuve morale

morale *depuis les lumieres de l'Evangile*? Ce qu'elle étoit avant pour M. d'Alembert, parfaitement nulle, ou tout au moins ſi foible, qu'il ſeroit ridicule de vouloir l'employer.

J'arrive à cette eſpéce d'argument que pluſieurs philoſophes ont voulu tirer d'un certain ſentiment *inné* dans le cœur de tous les hommes ſur l'exiſtence d'un Dieu, & je fais la queſtion ſuivante.

Q. *Peut-on croire que l'idée de Dieu eſt dans notre ame, & dans ceux même qui ne la reconnoiſſent pas?*

PREMIERE RÉPONSE.

OUI.

« Les anciens philoſophes portoient » tous *au-dedans d'eux-mêmes* cette vé- » rité de l'exiſtence de Dieu; mais les » uns *ne l'y avoient point reconnue;* les » autres ne l'y voyoient qu'à travers des » images. » (*Elém. de Phil. p.* 64.)

SECONDE RÉPONSE.

NON.

« Les idées innées ſont une chimère. » (*ibid. p.* 63.) Que ſeroit-ce que des » idées que *l'ame poſſede ſans le ſçavoir*, » & des choſes qu'elle ſait ſans y avoir » penſé, quoiqu'elle ſoit obligée de les » apprendre enſuite comme ſi elle ne les » avoit jamais ſçues ? » (*De l'abus de la crit. n°.* 12, *même volume.*)

Qu'eſt-ce par conſéquent que cette idée de Dieu que les philoſophes portoient au-dedans d'eux-mêmes ſans l'y *reconnoître*, ou qu'ils n'y voyoient qu'à travers *des nuages* ?

Voilà ſi je ne me trompe un bon nombre de preuves tantôt admiſes, & tantôt rejettées par notre ſage. Je ſuis ſeulement fâché de ne pouvoir entrer dans des détails qui vous feroient juger de l'à propos. Au moins voyez-vous aſſez bien en général les *oui* que nous donnons aux Capucins, & les *non*, qui ne déplaiſent pas à nos athées. Mais il eſt une nouvelle preuve que nous rejettons tous ſans exception; c'eſt celle que vos bons croyants tirent de

la révélation : voyons ce qu'en dira M. d'Alembert.

Q. *La révélation a-t'elle été néceſſaire pour conſtater l'exiſtence de Dieu ?*

PREMIERE RÉPONSE.

OUI.

« L'antiquité ayant été partagée ſur » l'exiſtence de Dieu, il a fallu que Dieu » ſe manifeſtât directement aux hommes, » pour leur faire connoître cette vérité. » (*Élém. de Phil. p. 64.*)

SECONDE RÉPONSE.

NON.

« *L'exiſtence de* Dieu *ne peut pas être* » (même) *l'objet de la révélation, puiſ-* » *que la révélation la ſuppoſe.* » (Élem. de Phil., même page, mais dix lignes plus haut.)

Q. *La révélation a-t'elle réellemene diſſipé les ténébres ſur cette vérité de l'exiſtence de Dieu ?*

PREMIERE ET SECONDE RÉPONSE.

OUI & NON encore, tout-à-la fois.

« L'intelligence ſuprême a *déchiré* le » *voile*, & s'eſt montrée ſans *ajouter rien* » *aux lumieres de notre raiſon*, par rap- » port aux preuves de ſon exiſtence : elle » n'a fait que nous donner pleinement » l'uſage & l'exercice de ces lumieres. » (*même page.*) (1)

(1) Cette réponſe de M. d'Alembert n'empêche pas celle que nous pourrions tirer de ſon Diſcours préliminaire ſur l'Encyclopédie. « La » Théologie révélée, y dit-il poſitivement, tire » de l'Hiſtoire ſacrée, une connoiſſance beau- » coup plus étendue de cet être » (de Dieu). Qu'eſt-ce que *cette connoiſſance de Dieu, plus étendue*, que nous donne la révélation, *ou la Théologie révélée*, ſi elle n'ajoute rien à nos lumieres par rapport aux preuves de l'exiſtence de la Divinité ? Je ſais bien que cette connoiſſance plus étendue peut tomber ſur les propriétés & les attributs, plutôt que ſur l'exiſtence. Mais il me ſemble cependant que mieux je con-

Que penſez-vous, Madame, de cette intelligence qui *déchire le voile, ſans rien ajouter à nos lumieres*? Ne vous ſemble-t'il pas voir notre chef s'adreſſant d'un côté à vos bons croyans même, & leur diſant: Meſſieurs, il eſt ſi vrai que Dieu exiſte, que nous l'avons vû nous-mêmes; il a *déchiré le voile*, & *s'eſt montré* à nous; & ſe tournant enſuite vers nos athées pour leur dire: Il eſt vrai que le voile à été déchiré, que nous avons vû Dieu; mais notre raiſon n'en a pas une preuve de plus que ce Dieu exiſte.

Quelques jaloux, pour diminuer la gloire de M. d'Alembert, & l'idée que je vous donne ici de ſa prudence, ne manqueront pas de vous dire qu'il accorde au moins à la révélation l'honneur de nous avoir donné *pleinement l'uſage & l'exercice des lumieres de la raiſon*; mais tournons le feuillet, & nous ſçaurons que ces mêmes lumieres, pour les philoſophes de *bonne foi*, ſont *inſuffiſantes*. Le

---

noitrai les attributs de Dieu, plus je ſerai inſtruit ſur ſon exiſtence; ou du moins que vous me rendez un bien petit ſervice, ſi en développant ces attributs de la Divinité, vous me laiſſez des doutes ſur ſon exiſtence.

plein exercice d'une force insuffisante, rend-t il suffisante? Non sans doute; faut donc convenir que le plein exerci de sa prudence a donné à Monsie d'Alembert le moyen de *déchirer le voil*, & de nous laisser dans l'obscurité.

Quand votre Pere Gardien aura trouvé ces expédiens, je lui permettrai de trouver son confrere dans le vénérable Jean le Rond; mais en attendant, je m'applaudis de l'occasion qu'il m'a fournie, de vous faire connoître celui de nos Sages, qui servira toujours de modele dans l'art de conserver son autorité, en ménageant les partis les plus opposés, & de dire si bien *oui* & *non*, qu'athées & capucins, tous s'en aillent contens.

Observations d'un Provincial sur la Lettre précédente.

LA vérité est une ; elle est franche & constante. Biaisez-vous avec elle ? cherchez-vous ces détours & ces ménagements qui peuvent faire croire au mensonge que vous tenez encore à lui ? elle vous rejette absolument, & ne veut point de vous.

Il n'en est pas de même de l'erreur ; pour peu que vous lui accordiez, vous êtes son ami, elle vous respecte & vous recherche. Se persuade-t-elle que vos égards pour ses adversaires sont l'effet d'une certaine prudence ? elle vous juge digne d'être son appui, & ne voit plus en vous qu'un de ses chefs. Voilà le sort que me paroît avoir subi M. d'Alembert. Loin de ne voir en lui qu'un athée, je déclare que tout son embarras, son entortillage & toutes ses contradictions ne me semblent provenir que d'un simple défaut de métaphysique & de ces ménagements excessifs pour certains philosophes.

n Dieu, & l'annonce par-tout.
cultés des athées le font plier ;
ſent que leur force eſt celle du
ge. Il leur accorde trop ; mais ja-
ut, ou du moins jamais tout à
En un mot, c'eſt un de ces Avo-
, ſoit par égard pour leur partie
, ſoit faute de moyens, perdroient
ſe qu'ils ſentent très-bonne. Gar-
ous de l'imiter dans ſes ménage-
our l'erreur, & de ſacrifier la vérité
auſſe prudence ; diſſipons d'abord
e dont il veut nous faire croire
métaphyſique eſt preſque toujours
née.

s les incrédules n'ont ceſſé de dé-
contre cette ſcience, & ils ont
iſons ; mais j'en appellerai à l'En-
die elle-même. *Il n'y a*, nous dit-
l n'y a guères ceux qui n'ont
de pénétration qui diſent du mal
étaphyſique (ar- MÉTAPH.). J'ai
i, ou ceux qui la ſoupçonnent. Qu'on
nagine pas en effet que la méta-
ue ne conſiſte que dans de vai-
ubtilités. C'eſt la ſcience de l'eſprit
s raiſons, comme la phyſique eſt
de nos ſens & de ce qu'ils apper-
nt.

hyſicien s'eſt égaré ſans doute
s, en voulant donner à ſon
'étendue qu'il n'en avoit reçu,
des cauſes dont Dieu a voulu
les myſteres. En cherchant la
n'a fait trop ſouvent que s'en-
les tenebres ; mais au moins
ſes écarts eſt toute dans l'i-
oit de ſa grandeur ; s'il ſe perd
es, c'eſt au moins parce qu'il
ver ; au lieu que c'eſt toujours
nt que l'impie s'égare ; c'eſt
u-deſſous de lui-même qu'il
cauſe & ſes ſemblables.
phyſicien poſe au moins des
l'évidence eſt le point dont il
uel il veut tout ramener. Il ne
la chaîne de ſes raiſonnements.
le conduire dans un ſentier
ais il aimera mieux la ſuivre
curité même que la rompre.
t revenir au principe dont il
il reconnoît au moins ſon er-
pie part au haſard ; les points
variables ſont toujours ceux où
de ſe voir ramené. Le fil de
ui échappe à chaque inſtant, &
abſurdités où il aboutit en le

quittant, ne lui font pas reconnoître ſe écarts.

Le métaphyſicien peut au moins ſ conſoler d'une foule d'erreurs ou d'inc-er titudes par un grand nombre de véri-és conſtantes, évidentes & ſublimes, qu'il a découvertes. Il ſe voit clairement & in-dubitablement animé d'une ſubſtance in-telligente, libre, active, immortelle; il n'eſt point indécis entre l'eſprit & la ma-tiere, il diſtingue ſa fin & ſon principe. Dès lors tout ce qui l'intéreſſe grandement n'eſt plus une énigme pour lui. Ses actions ont des Loix, & ſon cœur un eſpoir aſ-ſuré; il s'applaudit d'une raiſon toujours claire & préciſe ſur ce qu'il lui importe véritablement de connoître. Ses erreurs humilient ſon eſprit; elles n'anéantiſſent que l'orgueil. Celles de l'impie anéan-tiſſent l'eſprit de l'homme, ſes devoirs, ſon bonheur, & ne fortifient que les paſ-ſions. La métaphyſique a fait Malebran-che, Deſcartes, Loke, Condillac; que ſes adverſaires nous montrent autre choſe que des vices, des écarts & un défaut perpétuel de raiſonnement dans tous leurs Lucreces. L'homme uniſſant par-tout la pénétration & la lumiere de l'eſprit à l'u-ſage des ſens pour découvrir les cauſes,

la nature, les principes, la liaiſon des choſes; voilà le métaphyſicien. De quel front oſera-t-on blamer l'étude qu'il a faite de ſa ſcience?

Si M. d'Alembert s'y étoit un peu plus livré, ou s'il eût apporté à cette étude d'autres diſpoſitions, il eût été plus ferme dans ſes principes, & ne ſe verroit point traduit par notre correſpondant, comme un homme toujours prêt à nier ou affirmer les mêmes propoſitions. Il n'auroit point d'abord accordé à l'athée qu'il n'eſt pas décidé ſi la corruption ne pourra jamais engendrer *de corps animé*. Au lieu de cette prétendue poſſibilité, il auroit obſervé une double abſurdité en examinant les effets de la corruption; il eût vû qu'elle détruit les corps, les diſſout, & diviſe leurs parties; que par des moyens lents, mais preſque auſſi efficaces que l'action du feu, elle parvient à les réduire au même état que cet élément. Les parties qui s'exhalent du corps qu'elle diſſout, peuvent bien être appellées à la nutrition d'un autre corps, & c'eſt ce qui arrive dans la végétation. Mais la végétation même ne ſera pas un effet de la ſimple corruption; il faut pour l'accroiſſement de la plante, qu'elle exiſte déjà

dans le germe. Celui-ci pourra ſe nourrir, s'accroître de ce qui échappe à un autre corps; mais la corruption ne le forma jamais.

Je veux que ces parties qui s'exhalent d'un corps par la corruption aient été réunies de maniere à former des yeux & des oreilles, des pieds, des inteſtins, enfin un corps ſemblable à celui d'un animal quelconque, c'eſt beaucoup accorder aſſurément; mais où ſera ici le principe de vie & le mouvement? Oſerez-vous me dire que la corruption peut donner des mouvements ſpontanées, ou la faculté de les produire; celle de marcher, de chercher, de diſtinguer ſa nourriture, de la ſentir, de la choiſir? Il faudra cependant ſoutenir cette abſurdité, ou ceſſer de dire que la corruption engendre un corps organiſé, & ſuſceptible comme l'animal d'un mouvement ſpontanée. Ainſi en lui accordant même la faculté de produire un corps pareil à celui de l'animal, ce corps ne ſeroit tout au plus qu'un cadavre.

Mais l'excès de l'abſurdité, n'eſt-ce pas d'eſpérer voir dans les effets de la corruption un *corps animé*? L'expreſſion n'eſt pas douteuſe chez vous qui admettez une âme dans les animaux. Faites-moi, je vous en prie, faites moi concevoir la corrup-

ion engendrant une ame. Vous êtes humilié de ma demande ; ſoyez-le encore plus de la foibleſſe que vous avez eue, d'accorder à l'impie la poſſibilité de ſes prétentions.

Mais les faits?..... ils ſont tous faux ou contraires à cette poſſibilité. Je le décide d'après tous vos coopérateurs, M. M. Formei & Diderot. Vos faits fuſſent-ils vrais, l'athée n'y gagneroit rien auprès de moi ; je lui dirois : la corruption ne donne ni l'ame, ni la vie. Si vous avez vu un corps *animé* produit ſans germe, vous avez vu Dieu renouvellant les prodiges de la création.

Si M. d'Alembert eût encore médité en métaphyſicien les loix du mouvement, il n'affecteroit point ici & ailleurs, de nous laiſſer douter ſi elles proviennent de l'exiſtence même de la matiere. Il auroit poſitivement aſſuré que la matiere n'étant anéantie, ni par le mouvement, ni par le repos ; qu'étant indifférente à l'un comme à l'autre, que n'étant point ſurtout ſuſceptible d'intelligence, rien ne ſemble moins provenir de ſa ſimple exiſtence que des loix auſſi parfaites que celles de l'univers. Ne concevez vous pas en effet que les corps exiſtent, ſans con-

cevoir qu'ils tendent tous les uns vers les autres, avec une force en raiſon inverſe du quarré des diſtances ? Ceſſeroient-ils donc d'exiſter, ſi, dans l'obliquité du choc, le produit des forces n'étoit pas augmenté par la décompoſition du mouvement ; ſi dans l'impulſion directe la force ne ſe partageoit en raiſon des maſſes, &c. &c. ? C'eſt préciſément parce que ces loix ne ſemblent nullement dériver de l'exiſtence de la matiere, & parce qu'elles n'en dérivent point du tout, que le ſage eſt forcé de recourir au Dieu qui ſeul a pu les établir. Tantpis pour vous, ſi l'athée ſe croit favoriſé par une aſſertion, dont je ſuis cependant très-certain que vous déſavouez les conſéquences.

La maniere dont M. d'Alembert s'explique ſur la preuve morale de l'exiſtence de Dieu, n'eſt point du tout plus ſatisfaiſante. Il biaiſe ; mais on voit très-clairement qu'il ne diſtingue point en quoi elle conſiſte, ni l'uſage qu'on en fait en métaphyſique. Comment auroit-il pu appliquer ici ce principe, que *croire Dieu ce qu'il n'eſt pas, c'eſt pour le ſage à peu-près la même choſe que de ne pas croire qu'il exiſte ?*

Faites voir une montre à des millions

d'hommes qui n'en avoient point vu juſqu'alors; les uns pourroient croire qu'elle eſt l'ouvrage d'un ſeul homme; d'autres pourront penſer que pluſieurs y ont travaillé; mais pour peu qu'ils réfléchiſſent, ils ſentiront tous qu'elle ne s'eſt pas faite d'elle-même, & ſuppoſe un ouvrier. Duſſent-ils l'attribuer à un ſinge; il ſera toujours vrai de dire qu'un ſentiment commun les porte tous à convenir qu'une intelligence différente de cette montre, a préſidé à ſa conſtruction. Vous ne les verrez point varier ſur cet article, quoiqu'ils varient ſans fin ſur les qualités, ou le nombre d'êtres intélligents dont elle eſt l'ouvrage. Il y a donc une très-grande différence entre leur opinion générale & conſtante ſur l'exiſtence d'un ouvrier, & leurs idées par-tout variées ſur les attributs de cet ouvrier. Il en faut un abſolument; voilà ce que tous diſent, & ont dit en tout temps. C'eſt ce cri univerſel ſur la néceſſité & l'*exiſtence* d'un Être ſuprême, que nous oppoſons à l'athée, & qui nous donne droit de lui dire: Tu es ſeul contre tous, ſeul contre la nature, ou la voix qui a dit à tous les hommes: il exiſte un Dieu. Quels ſont les attributs de ce Dieu? Ce n'eſt point là ce que le

métaphyſicien demande aux divers peuples : il connoît leurs erreurs ſur cet article ; & pour vous démontrer les attributs de la Divinité, il ne recourt jamais à leurs ſuffrages, ou à *la preuve morale.*

Ne donnez point vous-même ou par diſtraction, ou par ignorance, à cette preuve, un objet ſur lequel elle ne porte point ; & vous verrez que ſa force eſt toujours la même. Votre prétendu ſage confond les idées, lorſqu'il penſe que croire Dieu ce qu'il n'eſt pas, eſt à-peu-près la même choſe que de ne pas croire qu'il exiſte. Il y a des erreurs ſans nombre ſur le premier article ; aucun peuple n'a erré ſur le ſecond ; donc il y a une grande différence entre l'un & l'autre. Et pourquoi voulez-vous que j'attende les lumieres de l'Evangile pour faire triompher une preuve indépendante de la révélation, une preuve d'une toute autre eſpece, & dont la force provient toute du cri de la nature ?

Pour faire mieux ſentir en quoi conſiſte cette preuve morale : ſuppoſons que deux mille perſonnes me diſent avoir vû le philoſophe que je réfute : les uns en font un homme très-ſçavant, très-modeſte, religieux, débonnaire, très-clair & très-

profond métaphyſicien ; ſelon les autres, c'eſt un homme très-léger, pointilleux, entortillé, glorieux, ruſé, irréligieux & très-ſuperficiel : croirais-je pour cela qu'il n'exiſte point de d'Alembert ? & dirai-je que *croire cet académicien ce qu'il n'eſt pas, c'eſt à-peu-près la même choſe que de ne pas croire qu'il exiſte ?* Non, ſans doute ; quoique tous ces divers témoignages ne puiſſent m'autoriſer à prononcer ſur ces qualités perſonnelles, je ſerai au moins très-aſſuré de ſon exiſtence ; & voilà préciſément ſur quoi tombe la force de la preuve morale, ou le conſentement de l'univers ſur l'exiſtence de Dieu ; preuve que notre ſage eût traitée avec moins d'embarras, & d'une maniere moins équivoque, s'il eût mieux diſtingué en quoi elle conſiſte.

Un peu plus de réflexion ſur celle des idées innées lui auroit encore épargné ſes contradictions ſur cet article. Quelle que ſoit l'origine des idées, le métaphyſicien n'entendra point par une *idée innée*, une entité phyſique, ou quelques caracteres gravés dans le cerveau dès la naiſſance de l'homme. L'idée en elle-même, priſe ſubſtantiellement, c'eſt l'ame penſant à quelque choſe ; ainſi, à parler phyſiquement,

l'idée de Dieu n'eſt point en moi, qua
ne penſe pas à Dieu ; elle n'y étoit pa
de ma naiſſance ; mais je naquis ave
telle diſpoſition à l'acquérir, que le
dre uſage de ma raiſon devoit me la
ner. Il y a plus dans deux que dans un
& ne pas être, ne peuvent pas ſe d
la même choſe, pour le même te
un triangle n'eſt pas un cercle. Voi
principes que je ne connoiſſois pas e
ſant, mais qu'il ne ſera pas poſſible
raiſon d'ignorer, pour peu qu'elle
veloppe. La bonté de Dieu a mi
exiſtence au nombre de ces vérités c
peuvent me reſter inconnues, dès
fais le plus léger uſage de ma raiſon
m'importe que vous en faſſiez une
innée, ou ſeulement une ſuite néce
de l'uſage de ma raiſon ; c'eſt à l
qu'il faut laiſſer ces vaines diſput
mots ; il n'a point d'autre force.

Mais que veut nous dire M. d'
bert, lorſqu'après avoir dit que Die
montré, il ajoute que *l'exiſtence de
ne peut être l'objet de la révélation,
que la révélation la ſuppoſe.* Sans do
révélation ſuppoſe que Dieu exiſte ;
ſuppoſe-t-elle néceſſairement que j'e
inſtruit ? J'aimerois autant dire q

célebre académicien ne peut en se montrant, faire connoître son existence à un Provincial qui l'ignore, parce que se montrer suppose déjà cette existence.

Que veut-il dire encore, quand, après avoir dit que la révélation a *déchiré le voile*, il prétend *qu'elle n'a rien ajouté à nos lumieres, par rapport aux preuves de l'existence de Dieu ?* Au milieu de ce peuple qui voyoit la foudre rouler sur la montagne de Sinaï, qui entendoit cette voix redoutable : *je suis le Seigneur votre Dieu*, Monsieur d'Alembert se seroit donc levé pour répondre : L'existence de Dieu ne se révéle point, & tout ce que je vois n'en est point une nouvelle preuve. N'en déplaise à ce sage ; tous les prodiges qui ont accompagné la révélation, toutes les vérités supérieures à la nature humaine qui en ont été l'objet, sont pour moi autant de nouvelles preuves de cette existence. Chaque fois que je verrai, ou lirai des miracles constants & avérés, je dirai : La nature & l'homme n'ont pû opérer ce prodige ; il existe donc un Dieu qui l'a opéré. Chaque fois que je méditerai les vérités sublimes de l'Evangile, je dirai encore : Ce langage n'est point celui de l'homme ; il existe donc un Dieu qui

a parlé & dicté lui-même ſes oracles; ainſi chaque preuve de la révélation ſera toujours pour moi une démonſtration nouvelle de l'exiſtence même de la Divinité; je la remercierai de les avoir accumulées.

Que l'hyperboréen, dont le plus beau jour ne fut jamais qu'un foible crépuſcule, ou dont le Soleil n'éclaire la chaumiere que du fond d'un horiſon lointain, à travers l'épaiſſe vapeur des brouillards & des nuages, ſe plaigne des ténébres qui pourroient en quelque ſorte autoriſer ſes doutes ſur le roi des aſtres, & ſuſpendre ſon hommage; moi qui chaque jour ai vu briller le Soleil ſur ma tête, qui le ſuis dans ſa marche pompeuſe, qui diſperſe ou raſſemble ſes feux dans un même foyer, qui décompoſe, ou réunis les faiſceaux & l'éclat de ſes rayons, ſerai-je bien reçu à l'accuſer de n'avoir point multiplié pour moi les preuves de ſon exiſtence? ou ſerai-je réduit au même effort que le triſte mortel dont les yeux ne s'ouvrirent jamais à la lumiere, qui n'en peut juger que par la chaleur qu'il éprouve, ou par un témoignage étranger à ſes ſens & à lui-même?

Tel eſt certainement l'avantage de la

révélation. Malgré la différence qu'il y a entre nos queſtions ſur l'exiſtence de Dieu & la notion de ſes attributs ; il eſt évident qu'elle ne peut me faire connoître ceux-ci, ou me manifeſter ſes deſſeins, ſa miſéricorde, ſa juſtice, ſa puiſſance, ſes œuvres, & le culte qu'il exige de moi, ſans me donner autant de nouvelles preuves de ſon exiſtence, quelqu'aſſuré que je puiſſe en être déjà par des lumieres purement naturelles. Il eſt vrai de dire qu'un chrétien devenu athée, ſeroit beaucoup plus coupable qu'un homme qui ne fut jamais éclairé par la révélation ; il eſt donc vrai auſſi que le premier réſiſteroit à beaucoup plus de preuves ſur l'exiſtence de Dieu ; il eſt donc vrai encore qu'un athée après avoir détruit, s'il étoit poſſible, toutes les preuves naturelles de la Divinité, n'en auroit pas moins à combattre toutes celles de la révélation.

Que Monſieur d'Alembert nous pardonne le ſoin que nous prenons de relever ſes erreurs ; nous ſommes bien loin de les attribuer, comme notre correſpondant, au ſeul déſir de régner ſur un parti ennemi de la Religion ; nous rendons juſtice à la réputation qu'il s'eſt faite

comme mathématicien ; mais toutes les parties de la métaphyſique qui ont quelque rapport à la Religion, ont beſoin d'une étude particuliere, qui ne paroît pas avoir été la ſienne ; & il étoit eſſentiel de prévenir mes compatriotes contre l'impreſſion que ſon nom pourroit encore faire.

LETTRE XXXVIII.

De la Baronne au Chevalier.

QUE je ſuis fâchée, Chevalier, que l'envie de juſtifier le vénérable Jean vous ait dicté une lettre ſi longue ! Vous aviez bien d'autres choſes à faire en ce moment, & vous m'auriez tirée d'un grand embarras. Au lieu de cet art de déchirer le voile & de nous laiſſer dans les ténébres, vous m'auriez fait connoître l'art de faire des Dieux, ou du moins celui de diſtinguer les Dieux que font nos ſages. Faute de le connoître, cet art, voyez ce qui m'arrive.

Six Dieux à la fois ſont débarqués chez moi depuis huit jours, avec leurs prophêtes : j'ai peur que ce ne ſoit des Dieux de Province, & non pas les Dieux de nos grands hommes. Ils ſont ſi étonnants, ces Dieux ; l'hiſtoire de leur apôtre eſt ſi ſinguliere, que nous ſommes ici dans la plus grande perplexité. Les adorerons-nous ? leur rendrons nous hommage ? ou bien

en rirons-nous ? Et ne ſont-ils autre choſe que la production d'un cerveau bleſſé ? Voilà ce qu'il nous eſt impoſſible de décider. Cependant leur apôtre connoît tous nos grands hommes ; il vous connoît, vous-même, Chevalier, très-particulierement ; il prétend que vous lui avez ſouvent parlé de moi, & ſe dit ſurtout, diſciple, comme vous, des plus grands philoſophes de la Capitale. Malgré tous ces titres, vos adeptes ont conçu je ne ſçais quel ſoupçon ; peu s'en faut que nous n'ayons pour lui les yeux d'un ſuiſſe. Notre reſpect pour la philoſophie, & la crainte d'outrager nos grands maîtres dans un homme, qui pourroit bien au fond n'être que leur écho, ont ſeuls ſuſpendu notre jugement.

Décidez-nous vous même, Chevalier ; je vais vous répéter ſes leçons. Si vous y voyez celles de nos ſages, celles que vous aviez vous-même à nous donner : c'en eſt fait, je reconnois l'honneur que j'aurai eu d'acceuillir un philoſophe ; le reſpect & l'admiration réparent nos ſoupçons injurieux. Mais pour laiſſer à votre déciſion plus de liberté, nous ſommes convenus de vous taire pour un temps ſon nom, ſon hiſtoire, & ſurtout l'événement qui l'a conduit

conduit chez moi : vous ſerez inſtruit de tout cela en temps & lieu. L'eſſentiel aujourd'hui eſt que nous ſachions à quoi nous en tenir ſur les Dieux qu'il nous a déjà prêchés au nom de la philoſophie. Voyons d'abord ce que vous penſerez du Dieu *grande ame*, nous en viendrons enſuite au Dieu *grand homme*; puis au Dieu *grand tout*, & puis enfin au Dieu *petit atôme*. Peut-être vous dirai-je quelque choſe du Dieu *grande machine* & du Dieu à millions & millions d'ame.

Le Dieu Grande Ame.

C'EST au nom de Voltaire que notre philoſophe annonce le premier de ſes Dieux. « Les vrais ſages, nous dit-il, n'admettent qu'une nature ſuprême, intelligente & puiſſante, un grand Être fabricateur de tous les globes, conduiſant leur marche ſuivant des regles éternelles de mathématique. Si le *grand Être eſt leur ame, pourquoi ne ſeroit-il pas la nôtre?* .... Vains mortels! quel beſoin avez-vous d'une ame autre que celle du grand Être? Le Dieu qui nous a fait, ne nous ſuffit-il pas? Qu'eſt devenu ce grand principe; ne faiſons point par

» pluſieurs ce que nous pouvons faire
» un ſeul »? N'oublions donc jamais q
le grand Être eſt néceſſairement *l'u*
unique, la GRANDE AME, *l'ame univerſel*
que vous attribuer une autre ame
penſe dans vous, qui veille & qui agi
c'eſt inſulter au Dieu *ſeul ame*, c'eſt
dégrader, & *faire du ſouverain de la n*
ture, *le valet de l'eſpece humaine* (
Voltaire, action de Dieu, Prin. d'a
& de l'ame.)

Seroit-il bien vrai, Chevalier, que
ſont là les principes du ſage de Fer
ſur le Dieu *grande ame*, & *ame uniq*
& *ame univerſelle*? Pardon ſi je ne p
me le perſuader ſur la parole ſeule de
diſciple, Ce ſeroit donc mon ame qui
Dieu? Ce ſeroit encore mon ame
auroit fabriqué les globes céleſtes, & q
conduit leur marche, ſuivant *des reg*
éternelles de *mathématiques*. Je puis ve
proteſter que mon ame n'a jamais ſçu le
des mathématiques; & que plus je ch
che à me rappeller d'avoir fabriqué
globes céleſtes, le Soleil & la Lune, mo
je peux m'en ſouvenir.

Mais voici bien autre choſe: *le gra*
ame ſeroit l'ame de tous les ſages,
tous les hommes paſſés, préſents & à

mir? Mon ame ſeroit donc auſſi celle de M. Diderot; & comment ſe fait-il que chez moi elle entende ſi peu les chef-d'œuvres qu'elle compoſe chez lui? En vérité je ſerois bien flatée d'avoir, comme nos ſages, une ame-Dieu; mais d'un autre côté, ſçavez-vous bien que je n'aimerois pas à ſçavoir que mon ame eſt celle de tous nos gens à préjugés? Mon ame eſt philoſophe, & la leur regarde la philoſophie comme le centre de toutes les folies, de toutes les extravagances poſſibles. Auſſi quand notre nouveau maître nous aſſura que Voltaire & ſon Suiſſe, Rouſſeau & ſa ſervante, d'Alembert & nos ſœurs griſes, n'avoient tous qu'une ſeule & même ame; peu s'en fallut que tous vos adeptes ne manquaſſent de reſpect au Dieu *grande ame*. Ne croyez pas encore que ce ſoit là tout ce qui nous révolte contre lui. On veut que ce Dieu ſoit mon ame, & qu'il ne ſoit pas moi; que j'aie une ame-Dieu, & que je *ſois abſurde en me faiſant Dieu?* (ibid.) Il me ſemble pourtant que mon ame & moi, nous avons à peu-près le même droit. On va bien plus loin; on prétend que ce Dieu eſt *infini*, & que mon *eſprit eſt fini*: eſt-ce donc que ce Dieu ſeroit encore

mon ame ſans être mon eſprit ? (*Queſt. Encyclop. art. Infini.*)

Tout compté cependant, je conçois que ce Dieu grande ame pourroit bien avoir quelques rapports avec le Dieu du ſoir, & le Dieu du lever de Voltaire; peut-être n'eſt-il même que le réſultat de tous les deux. C'eſt le Dieu du matin: car *il eſt le plus libre de tous les Êtres.* (Princ. d'act. n°. 6.) Mais c'eſt auſſi le Dieu du ſoir : car il eſt ſoumis comme tous les êtres, à la *loi d'un deſtin inévitable* ; & *s'il pouvoit y changer quelque choſe, il ſeroit foible, inconſtant, capricieux ; il démentiroit ſa nature ; il ne ſeroit plus Dieu.* (ibid. n°. 13.) C'eſt encore le Dieu du matin ; car on peut *aſſurer, ſans crainte de ſe tromper, qu'il eſt infini.* (Queſt. Encycl., art. infini.) Mais c'eſt encore le Dieu du ſoir : car *il n'y a aucune raiſon de le croire infini.* (Princ. d'act., n°. 4.) Je dirai encore : c'eſt le Dieu du matin, car il eſt *tout-puiſſant*, & il n'y a que des impies qui *oſent limiter ſon pouvoir.* (Paſſim., & Let. ſur l'ame.) Mais je dis de nouveau que c'eſt le Dieu du ſoir, parce qu'il eſt borné dans *ſa puiſſance*, & que s'il *y a des pyramides de ſix cent pieds de haut, il ne s'enſuit pas*,

qu'il puiſſe y en avoir de ſix cent milliards de pieds. (Q. Ency., a.° infini.) Comme le premier, il eſt bien des fois *pur eſprit*; mais auſſi comme l'autre, il eſt quelquefois *étendu* & matiere. (*Nouv. Mel., p.* 228.) Enfin, il lui arrive aſſez ſouvent d'être partout, & même dans le vuide, ou la ſimple *étendue qui ne ſubſiſte que par lui.* (Lett. phil. ſur l'ame.) Mais très-ſouvent auſſi il ne ſauroit être *dans le vuide* dont Newton à démontré l'immenſité. (V. *Princ. d'act., n°.* 4)

Cette derniere circonſtance m'a ſingulierement divertie ce matin. J'ai couru à une machine pneumatique : quand je voulois avoir le Dieu grande ame ſous la cloche, je laiſſois entrer l'air ; il n'y avoit plus de vuide, & je me diſois : voilà le Dieu grande ame ſous la cloche. Quand il me plaiſoit de l'en faire ſortir, quelques coups de piſton me ſuffiſoient ; & je défiois le Dieu grande ame de venir s'y loger.

Mais encore une fois, Chevalier, pardon ſi j'ai manqué de réſpect au Dieu *grande-ame* ! j'en aurois agi bien différemment, ſi j'avois été bien aſſurée que ce fût là vraiment le Dieu du grand Voltaire, & ſi les circonſtances m'avoient permis d'avoir

un peu plus de confiance en ſon apôtre. Voyons à préſent ce que vous penſerez du Dieu numéro deux.

Le Dieu Grand Homme.

POUR celui-ci j'avoue qu'il eſt un peu trop ſublime pour moi ; auſſi me garderai-je bien de vous en parler purement de mémoire : quoique j'aie cette faculté aſſez bonne, j'ai prié mon nouveau philoſophe de me donner ſa leçon par écrit ; & la copier, c'eſt tout ce que je peux faire.

« La raiſon nous apprend que nous » devons avoir toutes choſes communes » avec l'Être ſuprême, relativement à la » compaction de notre individualité : car, » comme il n'y a rien de plus parfait à » nos ſens, & rien de plus complexe » pour nos idées, que la repréſentation » d'un individu de notre eſpece, avec » tous ſes attributs & ſa perfectibilité ; » nous ne pouvons glorifier davantage » l'Être ſuprême, que de le concevoir » comme un individu repréſentateur, » augmenté à l'infini ; qui poſſede en » grand nos mêmes attributs, notre même » perfectibilité ; & qui par conſéquent

» est notre supérieur en force & en étendue. Voilà, si je ne me trompe, l'idée » d'un Être *suprême* clairement & suffisamment établie pour notre repos. » (*Syst. de la raison, c.* 1.)

Qu'est-ce en effet, d'après ces principes, que l'Être suprême ou la Divinité? C'EST L'HOMME DÉPLOYÉ EN GRAND; (*ibid.*) c'est l'homme ayant d'abord de grands bras, de grandes jambes, une grande tête, & des pieds de quelques millions de lieues; enfin ayant des *os*, du sang & des *liqueurs*, tout comme nous, avec la seule différence du petit au grand; différence énorme cependant: car notre sang & nos liqueurs sont composés de très-petites globules; au lieu que les » globules qui composent le sang & les » liqueurs de cet Être suprême, sont des » amas d'étoiles & de planetes; les tissus » qui forment ses os, ses organes, sa » moëlle allongée, son genre nerveux, son » *sensorium*, sont l'assemblage expressif & » positif, mais retréci & compacte à nos » sens de toutes les forces combinées, » réunies & cimentées par les causes nutritives, conservatrices & propres. » (*ibid.*)

Qu'est-ce encore que le Dieu homme

déployé en grand ? Pour en donner une idée *ſenſée, conceptible & arrondie*, je veux que l'on conçoive en lui, *le genre ſuprême, la forme ſuprême*; je veux que *perfectible dans ſes progreſſions*, il ait tous les *attributs de l'homme*; c'eſt-à-dire qu'il puiſſe grandir & ſe perfectionner comme l'homme; acquérir chaque jour, comme l'homme, de nouvelles forces, de nouvelles vertus; je veux encore que le Dieu ſuprême ait *ſa forme*, ſa longueur & ſa largeur, ſa *couleur* même; qu'il ſoit blanc, ou vermeil, ou blondin comme l'homme; qu'il ſoit ainſi que l'homme, ſujet à *l'influence* des élémens. Je veux qu'il ſoit *mobile*, & qu'il s'électriſe en plus ou moins comme l'homme.

Car je le déclare hautement, ſi le Dieu des Chrétiens me déplaît, c'eſt « que le » propoſer à l'imagination, c'eſt propo» ſer un eſpace *ſans forme, ſans couleur*, » *indépendant*, au-dedans & au-dehors » de *l'électricité*, *du mouvement* & de *l'in*» *fluence* du corps. (*ibid.*) Je le ſçai, mes » idées tranſcendantes ſur l'Être ſuprême » ne s'accordent point avec celles des » *Théologomachiens*; mais en conſcience » celles qu'ils ont ſur le grand Être, ſont » de toute fauſſeté; & c'eſt vraiſembla-

» blement dans leurs hypothèſes que la » raiſon poſera un jour les bornes de la » démence humaine. » (*id. p.* 8.) Enfin, Chevalier, me voilà au bout de nos leçons ſur le *Dieu grand homme.* Je n'oſe pas vous dire combien de fois je me ſuis interrompue pour rire à mon aiſe, non pas de nos *théologomachiens*, ni de ce Dieu qui *s'électriſe*, ni de ſa *moëlle alongée*; mais de l'air avec lequel vos diſciples écoutoient ce nouveau philoſophe, lorſqu'il nous apprenoit à connoître ce prodige de Divinité. Il me ſemble les entendre encore, comme ils s'écrierent tous à la fin de la leçon : Ah que *les bornes* de la *démence humaine ſont venues* là bien à propos!

Voici pourtant un autre Dieu, qui ne leur ſemble guere moins éloigné de ces bornes; mais ſur lequel ils attendent avec reſpect vos déciſions. Notez que je n'y ſuis encore que pour copier la leçon de votre ancien condiſciple.

Le Dieu Grand tout.

Je te ſalue, ô Dieu *grand tout!* Dieu arbre, Dieu forêt, Dieu montagne, Dieu éléphant, Dieu Puceron! *Quand les*

mortels voudront avoir une véritable idée de toi ; qu'ils disent avec moi : LA NATURE, OU LE GRAND TOUT EST DIEU ; qu'ils sachent que jamais *l'univers n'eût d'autre auteur que toi ;* mais *que tu* n'es toi-même que l'univers ; & *que cet univers n'est autre chose que le grand tout.* (V. Syst. nat., t. 2., c. 4., & *passim.*) *Ramenons à tes autels les hommes égarés ;* & apprenons-leur à voir dans toi, *non l'être intelligent*, mais un Dieu pareil aux flacons de Champagne, *qui, sans avoir les qualités appellées esprit & courage, donne cependant l'esprit & le courage à ceux qui n'en ont pas ; O grand tout !* N'es-tu pas cette *machine sourde*, qui entend cependant nos prieres les plus longues & les plus ferventes ? (V. *id.*) N'es-tu pas un être *insensible*, qui nous *invite sans cesse au bonheur ?* N'es-tu pas la cause *de tout*, sans avoir jamais *produit un seul effet* ? Tu donnas *l'existence à la force centrale*, & *toujours tu dépendis toi-même de cette force.* Tu fus, & tu seras toujours le *maître de tout ; & les loix immuables de la nécessité, du destin, de la fatalité dominent & maîtrisent tout ton être.* Tu ne fus jamais *bon* ; mais *tu fus, & tu seras toujours l'auteur de tous les*

biens. Tu ne seras jamais ni *vertueux*, *ni vrai*, *ni raisonnable*; *mais*, *Dieu unique! n'as-tu pas trois filles adorables*, *la vertu*, *la vérité*, *la raison*, *Déités secourables*, qui méritent l'encens & l'hommage de la terre. (*Ext. du même ouvr.*)

Je ne puis me résoudre à copier toute la leçon de notre sage sur ce Dieu *grand tout*; elle est un peu trop longue. Observons seulement que nos provinciaux appellent ce Dieu *grand tout*, le Dieu par excellence des oui & des non. Un de vos adeptes à eu la patience d'en compter cinq à six douzaines dans ce que nous en a débité son apôtre. J'ai bien de la peine à croire que vous soyez plus content du Dieu *grande machine*.

Le Dieu grande machine.

Quel Dieu que celui-là! Pardonnez, Chevalier, pardonnez à vos compatriotes, s'ils ne l'appellent pas le Dieu de la lumiere. Voici comment notre sage s'y est pris pour l'annoncer : « la description » d'une machine, peut être entamée par » quelque partie que ce soit; plus la ma- » chine sera grande & compliquée, plus » il y aura de liaison entre ses parties »

» moins on connoîtra ſes liaiſons, plus on » aura de différents plans de deſcriptions. » *Que ſera-ce donc, ſi la machine eſt infi-* » *nie* en tout ſens ? S'il eſt queſtion de l'uni- » vers réel & de l'univers intelligible, ou » d'un ouvrage qui ſoit comme l'emprein- » te de tous les deux ? » (*Dict. & art, Encyclop.*) C'eſt alors que la *machine infinie en tous ſens* ſera un Dieu bien différent du Dieu atôme. Notre philoſophe en étoit à ces paroles, quand un de vos adeptes court lui tâter le pouls, & revient me dire à l'oreille qu'il faudra au plutôt ordonner la ſaignée & une priſe d'ellébore. Cependant la leçon continue ; & nous apprenons à diſtinguer à travers l'*uniforme immenſité d'objets* qui compoſent le Dieu *machine infinie*, « certaines » parties qui, comme des pointes de ro- » chers, percent la ſurface & la dominent ; » & qui doivent cette prérogative à des » conventions vagues, non à l'arrange- » ment phyſique des êtres, ou à l'inten- » tion de la nature. (*ibid.*) L'*univers ſoit réel, ſoit intelligible* alloit nous offrir dans la grande machine une infinité de *points de vue* fort curieux, quand mon docteur s'éleve de nouveau, & s'enfuit en criant : *que l'on double la doſe.*

Je conviens, Chevalier, que ce médecin n'eſt pas initié depuis long-temps dans nos myſteres; mais au moins entend-il aſſez bien ſon art; & comme vous voyez, ce ſont de furieux ſoupçons que ceux qu'il nous donne par ſes ordonnances. Notre malade à beau prétendre que ſon Dieu *machine infinie*, eſt de la création de M. Diderot, moi qui ai très-préſent le *Dieu grand animal*, dont M. Diderot admiroit la *ſublimité*. (V. *Lett. Helv.*, *t.* 1 *Lett.* 21.) J'ai de la peine à croire qu'il ait pu ſe réſoudre à quitter l'un pour l'autre. Paſſe encore pour ce que l'on nous dit au nom du même ſage, ou plutôt au nom d'Epicure, du Dieu petit atôme.

Le Dieu Atôme.

QU'IL eſt gentil! qu'il eſt joli ce petit Dieu! voyez comme notre ſage a ſçu nous le dépeindre puiſſant & magnifique. « L'atôme eſt la premiere cauſe par qui » tout eſt, & dont tout eſt: il eſt actif eſſentiellement par lui-même; il n'y a rien » d'inaltérable, d'éternel, d'immuable » que l'atome: les mondes paſſeront; » l'atôme reſtera tel qu'il eſt. (*Encyclop. art. Epicureis.*)

N'êtes vous pas fâché, en voyant tant de majesté dans un si petit Dieu, que nos sages aient laissé à Épicure l'honneur de l'invention ? Et ne pourriez-vous pas me dire si M. Diderot n'a pas au moins l'honneur d'avoir habillé à sa maniere le philosophe grec, pour donner plus d'éclat au Dieu atôme? Ne seroit-ce pas lui, qui, pour faire parler Épicure avec toute la variété de nos sages modernes, a sçu lui faire dire qu'il n'y avoit *rien d'éternel que l'atôme*, & que cependant *l'univers entier n'a point eu de commencement*, & ne finira point. N'est-ce point encore lui qui nous apprend, que l'être *inaltérable n'agit sur rien* ; & que cependant *l'atôme seul inaltérable, est essentiellement actif par lui-même* ; que les choses se sont *faites sans qu'il y eût d'autres causes que l'enchaînement des êtres* ; & que cependant *l'atome est cause premiere de tout.* (V. *ibid.*) J'ai entendu nos bons croyans accuser le moderne Épicure de mettre un bon nombre de ses idées sur le compte de l'ancien.

Le Dieu million d'Atômes.

NON, non je me trompois, ce n'est pas au Dieu atôme, c'est au Dieu mil-

lion d'atomes, ou millions de parcelles, ou même million d'ames, que ſacrifie M. Diderot. Oh! certes celui-ci l'emporte ſur tous les autres; & heureuſement mon docteur n'y étoit pas, quand j'ai appris à le connoître : auſſi en parlerai-je ſçavamment.

Pour concevoir ce Dieu, imaginez un *Être ſuprême*, *une ſubſtance ſpirituelle*, diviſible, & diviſée en autant de *parcelles*, ou d'atomes qu'il y a eu, & qu'il y aura d'hommes *juſqu'à la fin des ſiecles*. Vous ne nierez pas que ce ne ſoit quelque choſe de très-curieux qu'une *ſubſtance ſpirituelle* ainſi diviſée en million de parcelles; mais auriez-vous jamais imaginé ce que ſont ces parcelles du Dieu ſuprême? & pourquoi il veut bien ſe diviſer ainſi, ſe déchirer, ſe morceller lui-même? C'eſt qu'il n'eſt pas jaloux comme le Dieu *grande ame*, & *ame unique* de Voltaire; c'eſt qu'il veut bien que chaque homme ait ſon ame. Oui, votre ame & la mienne, & toutes les ames poſſibles, voila ce que c'eſt que les parcelles, les atômes detachés du Dieu eſprit; & de-là trois époques bien remarquables & bien diſtinctes dans l'hiſtoire de ce Dieu.

Au commencement, c'eſt-à-dire avant

la naiſſance des premiers hommes, il fut un Dieu entier & ſans fraction; C'eſt la premiere époque. La ſeconde commence avec le genre humain. Vainement chercherez-vous alors le Dieu entier : car *l'Être ſuprême en créant l'homme aura fait paſſer* dans lui une parcelle de ſa ſubſtance même, pour *ſe diviſer* enſuite *en autant de parties qu'il y auroit d'hommes exiſtans juſqu'à la fin des ſiecles.* (Nouv. Penſ. phil., p. 17.)

Voila donc notre Dieu ſuprême comptant aujourd'hui en France vingt ou vingt-deux millions de ces parcelles, & quinze ou ſeize millions en Eſpagne. Il en aura un peu moins dans les trois Royaumes de la Grande-Bretagne; mais auſſi en a-t-il trente millions en Allemagne, un peu plus en Ruſſie, cent millions à la Chine, ainſi de ſuite. Ces ames, ſoit atômes, ſoit *parcelles* du même Dieu, ne laiſſent pas que d'être ſinguliérement variées : car ici vous voyez la parcelle Dieu fort dévote, & là vous trouverez une parcelle Dieu fort impie; ailleurs, c'eſt la *parcelle* Dieu, ou l'ame généreuſe, douce, bienfaiſante; à côté, c'eſt la *parcelle* Dieu, l'atôme Dieu, ou l'ame capricieuſe, méchante, avare, bégueule,

Celle-ci prie fort humblement, & adore le Dieu dont elle fut détachée ; celle-là le renie, l'abjure & le blasphême. L'une écrit des Psaumes, l'autre la Pucelle ; & le Dieu aura bien de la peine à les morigéner toutes. Aussi viendra un temps, où il s'ennuiera de se voir ainsi déchiré, tourmenté par ses propres parcelles ; alors commencera la troisieme époque ; « *alors toutes ces parcelles viendront se* » *réunir à la substance divine comme elles* » *en étoient émanées originairement.* » (*ib.*) Le Dieu divisé en millions & millions d'atômes, de *parcelles*, ou *d'ames*, le Dieu de Diderot se trouvera de nouveau tout entier.

L'histoire de ce Dieu me paroissoit si bien conçue, que j'oubliois presque l'ordonnance & l'ellébore du Docteur, lorsque tout à coup, voilà que mon malade se met à réfuter des modifications qui valoient bien à peu-près ses *parcelles* ; & s'écrie fort sérieusement au nom de M. Diderot : « Quelle absurdité ! si tous les » hommes sont des *modifications* de Dieu, » Dieu sera tout à la fois bon & mauvais. » Il y a eu des Néron comme des Louis » IX, & il pourra arriver encore qu'un » Louis IX soit contemporain d'un Néron » (*id.*, *p.* 20.)

Je ſentis à ces mots que notre malade ſe battoit contre lui-même, & qu'un Dieu diviſé en *modifications*, valoit bien un Dieu diviſé en *parcelles*.

Le Médecin arrive en cet inſtant; il tâte de nouveau le pouls du philoſophe, & voilà tous mes doutes qui reviennent. Raſſurez-nous donc, Chevalier, je vous en conjure; hâtez-vous de me délivrer de cette incertitude cruelle. Sont-ce là vraiment les Dieux de nos ſages? Ah! ſi cela étoit, que je ſerois outrée de mes ſoupçons! comme j'adorerois le *Dieu grande ame* & ame unique, puis le Dieu millions d'ames, & puis le Dieu grand homme, & puis encore le Dieu petit atôme! Fallût-il rendre hommage au Dieu grande machine, il n'eſt rien que je ne fiſſe pour réparer mes ſoupçons injurieux, & pour donner aux ſages de la Capitale des preuves du reſpect avec lequel je reçois leurs leçons, & ſurtout de celui avec lequel je ſuis de tous leurs Dieux, la très-obéiſſante & très-humble ſervante.

*

LETTRE XXXIX.

Le Chevalier à la Baronne.

MADAME,

EH! ſur quoi peuvent donc tomber vos ſoupçons & votre incertitude? Quoi! dans le philoſophe créateur du Dieu grande machine, vous pouvez méconnoître celui qui avoit ſçû trouver ſublime le Dieu *grand animal!* Dans le même ſage analyſant le Dieu atôme, & inventant le Dieu million d'atômes, de *parcelles*, ou d'ames, vous ne connoiſſez point celui qui nous diſoit d'un ton plein de confiance: « Le Prêtre recommande au peuple l'amour & le reſpect pour Dieu; le philoſophe apprend aux Prêtres ce que c'eſt » que les Dieux. » (*Vie & morale de Sénéque.*) C'eſt lui-même, Madame, c'eſt au moins un de ſes diſciples favoris, qui vous aura donné ces idées ſi neuves de l'Être ſuprême, tantôt entier, & tantôt diviſé en millions de *parcelles*, ou en

millions d'ames. Tous vos autres Dieux ſont d'après nature celui du grand Voltaire, du Lucrece auteur *du ſyſtême de la nature*, & celui de l'autre Lucrece auteur du ſyſtême de la raiſon.

Banniſſez au plutôt cet homme de la faculté, qui s'aviſe de tâter le pouls à nos ſages; nous n'aimons point ces Meſſieurs là chez nous; & ce n'eſt pas la premiere fois que nous avons à nous plaindre de leurs ordonnances. C'eſt lui ſans doute qui vous a empêché de reconnoître celui de nos adeptes que la philoſophie elle-même vous aura envoyé pour vous inſtruire. J'ignore encore le nom de cet adepte fidele; mais ne ſeroit-ce pas M. de Tribaudet, Chevalier de Kaki-Soph? Parmi les diſciples de nos grands hommes, je n'en connus jamais de plus zélé pour l'honneur de ſes maîtres, de plus enthouſiaſmé de leur école, & qui ſe plût autant à propager la gloire de la philoſophie. Ah! ſi c'eſt lui, Madame, que vous êtes heureuſe! Que vous allez bientôt connoître nos grands ſages! ſeul il peut vous tenir lieu de tout. Avant que cette lettre ne vous ſoit rendue, il vous aura ſans doute annoncé bien d'autres Dieux; & la ſublimité de ſes leçons aura fait diſparoître vos incertitudes.

Dieu de Robinet.

SANS doute il vous aura déjà fait connoître le Dieu de Robinet. Que penſez-vous, Madame, de ce Dieu charmant? L'avez-vous déja comparé à celui de Voltaire? Avez-vous bien obſervé quel prodige de variété & de liberté l'un & l'autre vous montrent chez nous? Le premier vous a paru quelquefois tout eſprit, & quelquefois matiere; le ſecond ne fut jamais *ni eſprit, ni matiere.* Dans l'un vous avez vu *l'ame unique*, l'être *ſeul intelligent*, ſeul vraiment *penſant*; dans l'autre vous avez un être *non intelligent, non penſant.* Le Dieu de Voltaire eſt à la *fois libre & néceſſité.* Le Dieu de Robinet ne fut jamais ni *libre ni néceſſité.* Le Dieu de Voltaire eſt fort ſçavant dans la tête d'un Newton ou d'un Pétau, fort ignorant dans celle de votre ſuiſſe; le Dieu de Robinet *ne ſçait rien & n'ignore rien.* (*V.* de la Nat., t. 2. preſque tout entier.) Lequel des deux vous paroît plus digne d'un philoſophe?

Avez-vous obſervé encore avec quel art le profond M. Robinet établit toutes les propriétés du ſien ſur trois ou quatre

ſublime, nous aurions déjà le Dieu qui pourroit dire : Je ſuis le Dieu terre, le Dieu Lune, Soleil & Océan ; je ſuis la ſtatue qui fait trembler l'Egyptien & l'Egyptien qui tremble devant la ſt[illegible] je ſuis l'oignon & la ſouris qu'adore [illegible] bécille, & je ſuis l'imbécille qui [illegible] l'oignon & la ſouris ; je ſuis le Die[illegible] lebré par Deliſle, & je ſuis Deliſ[illegible]él[illegible] brant la divinité ; en un mot, [illegible]is [illegible] Dieu *grand tout*.

En tranſcrivant enſuite qu[illegible]ques paſſages du même auteur, nou[illegible] ajouterions ſans peine au Dieu *tout*, le [illegible]ieu ni *ſaint*, ni *bon*, ni *libre*, ni *intelli[illegible]nt*, le Dieu qu'il eſt ſurtout *impie* ou *[illegible]aſphématoire d'appeller infini.* (id.) Vou[illegible] apprendriez que ſi la bonté & l'intellige[illegible]ce ſont refuſées au Dieu de Robinet, p[illegible]rce qu'elles ſe trouvent dans les hommes, le grand Deliſle ſe garde bien d'en accorde[illegible] ſien la moindre partie, parce qu'il ne ſauroit lui trouver nos *organes* & notre cerveau. Peut-être ſeriez-vous étonnée de voir le diſciple s'éloigner de ſon oracle, pour nous dire que *le premier principe dicté par la nature, c'eſt qu'il exiſte une intelligence ſuprême* ; (id. t. 1, p. 151.) mais bientôt vous le verriez ſe rapprocher de

de ſon maître, & renoncer plûtôt au premier *principe de la nature*, que d'accorder à Dieu l'intelligence. J'aurois encore bien des choſes, tout auſſi curieuſes à vous raconter de ce Dieu à trois peres ; j'attendrai pour vous en parler plus au long, de ſçavoir ſi mes leçons n'ont pas été prévenues.

Le Dieu tranquille.

J'EN vois encore un autre ſur lequel vous ſerez infailliblement inſtruite en ce moment ; c'eſt notre Dieu tranquille, ce Dieu qui mollement aſſis ſur ſon trône, ne troublera point ſon repos pour abbaiſſer ſes regards ſur la terre. Ce Dieu que je pourrois appeller le *Dieu commun* ; tant il a trouvé de partiſans à notre école.

Teilliamed, par exemple, ſe ſeroit bien gardé de l'éveiller, pour lui offrir *un monde à gouverner*, dans la crainte ſeule de *l'aſſujettir à des attentions pénibles pour un bien petit deſſein.* Jean-Jacques auroit craint de le fatiguer *par ſes prieres*, en ſe proſternant devant lui. (*Emile*, *t.* 3, *p.* 78.) Gardez-vous bien auſſi de diriger jamais vos actions à la gloire de ce Dieu. « C'eſt un uſage im-

» pie que celui-là, vous crieroit Voltaire; » qu'avez-vous de commun, misérable » ver de terre, avec la gloire de l'infini? » Cessez de profaner son nom; vous ne » pouvez ni avilir l'Être suprême, ni » l'honorer. » (*Quest. Encyclop., art. Gloire.*)

Vous le voyez déjà, sans doute; c'est un Dieu bien commode que ce Dieu tranquille; son culte, son honneur & sa gloire n'ont rien d'embarrassant pour nous; mais il est quelque chose qui doit nous le rendre bien plus précieux encore. Vous savez que selon la remarque de M. Diderot, on *seroit assez bien dans ce monde, si l'on n'avoit rien à craindre dans l'autre.* (Pens. phil.) Or, le Dieu tranquille est précisément le Dieu qu'il nous falloit pour nous mettre à l'abri de tout souci sur l'autre vie. En effet ce qui nourrit nos craintes, nos remords, n'est-ce pas d'avoir à paroître devant un Dieu que nous croyons avoir offensé? Eh bien! écoutez le célebre Boulanger: « Comment, vous dira-t-il, comment un » Dieu qui jouit de la suprême félicité, » pourroit-il s'offenser des actions de ses » créatures? » (*Christ. dév., p.* 100.) Si je me sers, ajoutera Jean-Jacques, « si je » me sers du mot offenser Dieu, je suis

» très-éloigné de l'admettre dans ſon ſens » propre, & je le trouve très- mal appli- » qué. Comme ſi quelqu'être que ce ſoit, » un ange, un homme, un diable même » pouvoit offenſer Dieu. » (*Lett. 5. de la Mont.*)

Dans quel ſens tant ſoit peu inquiétant pourroit-on l'appliquer à l'Être ſuprême ? « Il eſt a croire que les évenements par- » ticuliers ne ſont rien aux yeux du Maî- » tre de l'univers ; que ſa providence eſt » ſeulement univerſelle ; qu'il ſe contente » de préſider au tout ſans, *s'inquieter de* » *la maniere dont chaque individu paſſe ſa* » *courte vie.* » (Let. de M. de Volt., t. 12. *in*-4°.) A quel propos les hommes s'in-quiéteroient-ils donc de lui plaire, ou de lui déplaire ?

Vous n'êtes pas encore raſſurée ? Vous n'oſeriez paroître devant ce Dieu, après l'avoir ſeulement inſulté par vos diſ-cours ? Eh ! vous dira Raynal, *pour cet Être ſuprême dont l'exiſtence eſt ſi loin de nous, qu'eſt-ce que les diſcours de ces triſtes humains dont la voix l'inſulte ſans être entendue.* (*V.* Hiſt. Polit. & Phil., t. 3., p. 124.)

Non, le Dieu tranquille & commode n'entend rien, ne voit rien de tout ce qui

gnerent du Dieu bon, en *allant de quatre à neuf ;* & comment nous revenons à lui, en rebrouſſant *de neuf à quatre.* N'êtes-vous pas déjà bien perſuadée que « toutes les révolutions de la nature amenoient néceſſairement les hommes à reconnoître l'exiſtence de nos deux principes, » ou de ce double Dieu ? (V. *des erreurs & de la vérité ſur les deux principes.*)

Ne penſez-vous pas au moins avec M. Raynal, que le double Dieu eſt ſi naturel, que les *veſtiges de ſon culte dureront à jamais, quels que ſoient les progrès de la raiſon.* (Hiſt. Pol. & Phil.) Ou bien avec Boulanger, qu'il eſt *plus raiſonnable* d'admettre un double Dieu, que de s'en tenir au Dieu ſimple & unique du Chriſtianiſme. (*Chriſt. dév., p.* 101.)

Si vous aviez encore beſoin de nos leçons, pour apprendre à comparer ce dernier à tous ceux que nous avons créés, de quel ſecours ne va point vous être le nouvel apôtre que la philoſophie vient de vous envoyer ! Quels progrès rapides n'allez-vous pas faire à ſon école ! pourvû toutes-fois que vous ayez ſoin d'en éloigner ces docteurs qui ſont toujours à nous tâter le pouls, qui voient l'aberration partout où la philoſophie ſe montre.

C'eſt à M. Tribaudet qu'appartient déſormais l'honneur d'éclairer ma patrie; je n'aurai que celui d'y avoir répandu les premiers rayons de la lumiere. Mais l'amour de la philoſophie doit l'emporter ſur le plaiſir que j'aurois de continuer moi-même à diſſiper les préjugés de nos Provinciaux. Ecoutez donc, Madame, écoutez le zélé Chevalier de Kaki-Soph, comme vous recevriez les leçons de M. d'Alembert, des Diderot ou des Helvétius eux-mêmes. Perſonne n'eſt plus digne de tenir auprès de vous la place de ces grands hommes. Puiſſe le témoignage que je lui rends, me faire participer en quelque ſorte à ſa gloire, à ſon mérite, & à vos progrès.

Observations d'un Provincial sur les deux Lettres précédentes.

JE n'insulterai point à mes compatriotes en m'arrêtant à réfuter toutes ces absurdes Divinités, comme si je craignois qu'ils n'en sentissent pas assez l'extravagance. L'idée qu'ils ont conçue de leur apôtre, & que Monsieur le Chevalier s'efforce envain de détruire, me répond qu'un bon sens naturel leur suffit pour les rappeller à des notions plus nobles & plus dignes d'un Dieu. Je ne chercherai pas même à humilier ce prétendu sage distingué entre tous, qui, se laissant tour-à-tour entraîner par les dogmes d'Epicure, de Beauman, ou de Spinosa, nous étale, tantôt avec complaisance, la majesté de l'atôme, & tantôt la sublimité du Dieu monde animal, pour se perdre ensuite avec sa suprême intelligence divisée en parcelles; & finir par l'énigme inexplicable de cette machine infinie en tout sens, qu'il conçoit lui-même si peu, puisqu'il devient si inintelligible, lorsqu'il veut en parler. Je

ne lui dirai point : ce ſont donc là les Dieux que tu nous prêches ? toi, qui nous diſois avec tant de confiance : *le prêtre recommande au peuple l'amour & le reſpect pour les Dieux. Le philoſophe apprend au prêtre ce que c'eſt que les Dieux.* (Diderot, Vie de Seneque, p. 323). Non, je n'eſſayerai pas d'ajouter à ſon humiliation; elle répond aſſez à tout ſon orgueil, ſi la réflexion a pu ſuccéder au délire.

S'il eſt dans ſes leçons, & dans toutes celles de ſes confreres, quelques difficultés, qui puiſſent faire ſur nous quelque impreſſion ; ce ſont uniquement celles que Manes, & les apôtres du Dieu tranquille ont également fondées ſur la grandeur même, ou ſur la bonté d'un Être ſuprême ; elle ſeront auſſi les ſeules que nous réfuterons.

Un Dieu, ont dit les uns, eſt trop grand pour s'occuper du ſort des mortels; & de là eſt venu leur Dieu tranquille, commode, indifférent. . . Un Dieu bon & tout-puiſſant, ont dit les autres, n'auroit jamais permis tous les maux qui régnent ſur la terre, ſi ſa puiſſance n'eût été balancée par celle d'un être ennemi de tout bien; de là le double Dieu, ou

le double principe des disciples des Manes.

Répondons aux uns & aux autres... ; Si la grandeur d'un Dieu n'est point un vain nom, elle sera sans doute le résultat, l'assemblage de toutes les perfections qui le constituent ; lui contester une seule de ses perfections, sous quelque prétexte que ce soit, ce sera véritablement l'avilir & le flétrir au lieu de l'exalter. Que nos faux sages jugent par ce principe du Dieu qu'ils nous montrent indifférent sur les vertus, le crime, & le sort des hommes ; au lieu d'un Dieu trop grand pour veiller sur moi, ils verront qu'ils n'ont fait qu'un Dieu foible, dépourvu de sagesse, de justice, & surtout de cette intelligence, de cette puissance infinie, qui voit tout d'un clin d'œil, qui produit tout par l'acte de sa volonté seule. Ils ont dit ce Dieu grand, & ils n'en font qu'un vil Monarque, enfant de la molesse, de l'oisiveté, retranché dans son sérail, de peur que ses sujets ne troublent les instants de son bonheur. Ils avoient osé reprocher au prophète d'avoir donné à l'homme une intelligence active & vivifiante, pour en faire au moins l'image imparfaite de la Divinité ; & ils ont fait de Dieu l'image

de l'homme qui cherche le repos & redoute l'occupation ! & il leur faut un Dieu que l'attention fatigue, que les détails excedent, qui ſuccombe ſous le poids du travail ! Ils l'appellent grand, & le monde eſt trop vaſte pour lui, les hommes ſont trop multipliés, pour qu'il veille ſur eux ; il ne peut conduire ſon propre ouvrage ; la machine en eſt trop compliquée, pour que ſon intelligence l'embraſſe d'un clin d'œil. Ils l'appellent grand ; & ils le font indifférent pour le crime qu'il laiſſe impunément triompher ; injuſte & impuiſſant pour la vertu qu'il abandonne ; inſenſible à la voix de l'innocent qu'il délaiſſe ; inconſéquent enfin, puiſqu'il a fait un ouvrage qu'il ne ſçauroit conduire par lui-même. Ils l'appellent grand, & ils ne voient pas qu'ils lui donnent les vices, la foibleſſe & les imperfections de l'homme. Le Dieu que j'adore, voit tout, pénetre tout, décide tout, produit, regle tout d'un clin d'œil. Qu'ils le comparent à celui qu'ils me prêchent ; & qu'ils diſent, quel eſt le plus grand, ou de celui qui pourvoit à tout, parce qu'il le peut ſans peine, ſans travail, ſans fatigue & par le ſeul acte de ſa volonté ; ou de celui qui eſt ſans providence, parce que

les ſoins de l'univers le laſſeroient? Q avouent plutôt que s'ils placent leur Dieu dans des régions inacceſſibles au crime, c'eſt pour lui ôter le droit de le punir, & de ſe venger d'eux. L'intention eſt trop manifeſte, & l'erreur trop groſſiere pour ſéduire celui qui réfléchit.

Lorſqu'à ce Dieu, qu'ils ne me diſent grand que pour le dépouiller de ſes perfections, nos faux ſages en feront ſucceder un nouveau, qu'ils ne diront bon que pour lui donner un rival, le gêner, le contredire & l'humilier par une puiſſance égale à la ſienne; ma raiſon n'en ſera pas moins révoltée. Vainement cherchent-ils à m'embarraſſer par leur ſophiſme antique, en me répétant: Ou votre Dieu n'a pû empêcher les maux de l'univers, & il eſt impuiſſant; ou il ne l'a point voulu, & il ceſſe d'être bon. S'il s'agit de ces maux que nous appellons phyſiques, tels que la douleur, l'indigence, les maladies; je dirai hardiment: mon Dieu a pû les empêcher; il ne l'a point voulu, & n'en eſt pas moins bon. Ces maux ſont au contraire pour moi la plus forte preuve de ſa bonté, parce qu'ils ſont la plus forte preuve de ma noble & ſublime deſtinée. S'il m'eût fait impaſſible, n'ayant

ni ſouffert, ni combattu dans ce monde, je mourrois ſans eſpoir, parce que j'arrivois au tombeau ſans aucun droit. Je n'aurois pas ſans doute demandé à vivre encore pour être récompenſé d'une vie ſans épreuve & ſans combat. Ai-je ſouffert au contraire pendant une pénible carriere de quelques années? Je ne crains plus le néant : le Dieu qui m'éprouve s'annéantit lui-même, ſi les preuves de ma fidélité ne ſont ſuivies de celles de ſa juſtice. Tout me conſole alors, tout m'annonce mes droits à une vie nouvelle ; à des récompenſes dignes d'un être libéral & magnifique ; & s'il eſt un méchant à mes yeux, c'eſt celui qui s'obſtine à voir un Dieu méchant dans le Dieu qui, pour quelques inſtans paſſés dans la douleur, me montre l'avenir le plus digne d'envie. Je permets à l'impie de s'affliger; mais ſi les maux qu'il ſouffre ne ſont que la peine de ſes crimes, comment pourra-t'il juſtifier ſes murmures? Si ſes malheurs mêmes peuvent lui éviter un châtiment plus rigoureux & plus durable, comment a-t'il ceſſé de voir un Dieu bon, dans celui qui lui donne encore le moyen d'expier ſes forfaits?

Mais, nos crimes eux-mêmes, com-

ment un Dieu bon & puiſſant a-t'il pu les permettre?

Nous répondrons ici au Manichéen, ce que nous avons déjà répondu à l'athée: s'étonner de voir ſur la terre des crimes & des vertus, c'eſt ne point concevoir qu'il y ait des êtres libres & capables de ſe déterminer également au bien & au mal; c'eſt faire à Dieu un crime de ſes dons, de cette liberté, qui ſeule éleve l'homme au-deſſus de tous les êtres eſclaves de mille loix diverſes, auxquelles ils ne peuvent réſiſter; c'eſt vouloir qu'un Dieu bien faiſant devienne lui-même méchant, par l'abus que je fais de ſes bienfaits. Je le ſçais, cette liberté même ſera pour nos prétendus ſages un ſujet de ſcandale; nous les verrons bientôt l'attaquer, & s'efforcer d'en détruire l'idée; mais prévenons également l'athée & le manichéen, que l'exiſtence de cette liberté & celle des crimes qui en montre l'abus, fuſſent-elles pour nous un myſtère impénétrable, nous n'en ſerions pas moins révoltés de leur doctrine. Conſultez la raiſon, dirions-nous à l'un & à l'autre; & la premiere choſe qu'elle vous apprendra dans l'art d'étudier la vérité & de la démontrer, c'eſt que tout argu-

ment dont je puis déduire une conſéquence évidemment abſurde, contient néceſſairement lui-même quelque principe faux, quoique je ne puiſſe pas toujours y démêler le monſonge. Il n'y a point de Dieu, nous a dit l'athée, à l'aſpect des maux qui régnent ſur la terre; nous avons démontré toute l'abſurdité de cette conſéquence; les crimes fuſſent-ils donc bien plus multipliés qu'ils ne le ſont réellement, nous ne ſerions pas maîtres de nous en tenir à cette doctrine; nous n'en verrions pas moins l'exiſtence du Dieu que la nature annonce.

De ces mêmes crimes & de tous ces maux, dont l'athée conclut qu'il n'y a point de Dieu, le manichéen conclut au contraire qu'il en exiſte deux, dont l'un toujours méchant par ſon eſſence, balance le pouvoir du Dieu eſſentiellement bon.

Mais deux tout-puiſſants, deux infinis, & un infini néceſſairement méchant, ne ſont-ce pas les contradictions les plus palpables & plus évidentes? Pour s'épargner la honte de ces abſurdités, en ſuppoſant même que la raiſon ne nous dictât rien de ſatisfaiſant ſur le mélange des biens & des maux; n'eſt-il pas plus ſimple de

ſe dire à ſoi-même : l'exiſtence d'un Dieu ou d'un être parfait m'eſt démontrée ; l'exiſtence des crimes & des maux n'en eſt pas moins ſenſible ; il faut bien que ces deux vérités ne ſoient pas détruites l'une par l'autre ? Je n'en vois point l'accord, ni le nom qui les lie ; mais je les vois ſéparément ; je n'en ſçaurois douter ; je les admettrai donc l'une & l'autre, ſans chercher à les expliquer. Je dirai : il eſt un Dieu bon & parfait ; il eſt des êtres malheureux & coupables. Ce myſtère pourra humilier ma raiſon, mais trop d'objets dans la nature l'ont accoutumée à connoître ſes limites. Je lui laiſſe au moins tout ſon empire, en admettant & le Dieu parfait qu'elle me démontre, & l'exiſtence des maux que je vois. Vous la faites revenir ſur ſes pas, & renoncer à ſes propres lumieres. En lui parlant ou d'un monde ſans Dieu, ou d'une puiſſance égale à celle de ſon Dieu, vous l'anéantiſſez dans ſon empire même ; pourroit-elle ne pas s'indigner & ſe révolter contre vous ?

LETTRE XL.

La Baronne au Chevalier.

LOUANGE, honneur, & gloire, Chevalier, au Dieu atôme, au Dieu grande machine, au double Dieu; & complette réparation d'honneur ſoit faite à leur apôtre. O ciel! c'eſt donc vraiment un philoſophe que j'ai reçu chez moi! j'en ſuis toute glorieuſe; & j'eſpere que vous voudrez bien me pardonner le petit coup qui a pû s'élever parmi nous à ſon arrivée. Non, vous ne m'en ferez point un crime, quand vous ſçaurez toutes les circonſtances qui ſembloient le juſtifier. Je peux vous les dire à préſent, ces circonſtances; vous allez voir combien il faut que le nom ſeul de philoſophe m'ait été précieux, pour ne pas ſuccomber à la tentation, qui ſembloit m'annoncer toute autre choſe dans mon nouvel hôte.

D'abord, il faut vous dire que vous devinez on ne peut pas plus juſte; c'eſt tout juſte M. de Tribaudet, c'eſt le vrai

Chevalier de Kaki-Soph que j'ai reçu chez moi; c'eſt ce même ſage que vous reconnoiſſez pour votre condiſciple, pour un des plus zélés & des plus inſtruits de nos adeptes. Vous ne l'auriez pas nommé, qu'il ne m'auroit plus été poſſible d'en douter, tant il y a de rapport entre ſes leçons & les vôtres; tant vous vous accordez ſur le Dieu de M. Robinet, ſur le Dieu commode, & ſur tous les autres. Mais vous qui avez ſi bien reconnu leur apôtre, auriez-vous jamais imaginé d'où il m'arrive, & quelle eſt ſon hiſtoire? *Non*, on ne croiroit pas, que le préjugé perſécute, aviliſſe & flétriſſe à ce point un philoſophe. Je rougirois moi-même de le dire; mais toute la honte en retombe ſur le préjugé ſeul.

Vous n'avez pas oublié notre ſuiſſe, & le prototype qu'il croyoit avoir retrouvé dans d'Horſon; eh bien, c'eſt M. Tribaudet qui eſt le vrai prototype; c'eſt lui qui, malgré l'argus du petit Berne, a trouvé le moyen de s'évader, & de ſe délivrer de ſa loge.

De retour de Paris, vous penſez bien qu'il fut pour ſa patrie un homme tout nouveau.... tous les préjugés dans ſa tête avoient fait place à la doctrine de

nos ſages. Avec moins de zele, il auroit moins cherché à répandre nos dogmes parmi ſes compatriotes ; & ſes leçons leur euſſent paru moins étrangères. Il parla hautement ; la révolution qui s'étoit faite dans ſon cerveau, loin d'être reconnue pour l'ouvrage de la philoſophie, fut priſe pour la ſuite de quelqu'une de ces maladies qui ne laiſſent pas toujours à la raiſon ſa liberté. Hélas ! j'ai pu moi-même en ſoupçonner quelque choſe ! mais j'ai ſçu douter au moins, malgré les déciſions de nos Hypocrates ; & l'on ne doute point chez M. Tribaudet. Sur le ſimple avis de quelque Galien, on le fatigue d'abord de tout l'ellébore de la province : c'eſt énvain qu'il triomphe de ce poiſon maudit de la philoſophie ; il n'en eſt jugé que plus incurable, & on le fait partir, bien lié, bien garoté, pour le petit Berne. C'eſt là qu'il gémiſſoit dans ſa loge, des préjugés de ſa patrie, lorſqu'il trouva enfin le moyen de s'échapper. Après avoir erré aſſez long-temps dans nos montagnes, il s'eſt reſſouvenu de cette Baronne dont vous lui aviez parlé bien des fois. Je ſerai ſon azyle, il n'en doute point ; & dans cet eſpoir, il s'annonce à moi ſous le nom de philoſophe. A ce mot ſeul, jugez comment

il eſt reçu ; jugez ſi je m'empreſſe de l'accueillir, & tout ce que je fais pour le mettre à l'abri de la perſécution. J'ai vu, j'en conviens, ou plutôt j'ai cru voir, comme ſes compatriotes, certains ſymptômes du Bed-lam ; & puis, tous ſes Dieux étoient ſi neufs pour moi, qu'il n'eſt pas étonnant que j'aie ſoupçonné autre choſe que de la philoſophie ; mais enfin me voilà revenue de mes ſoupçons. Vous allez voir ſi je ſçais réparer l'outrage de nos Dieux, & de leurs apôtres. Dès demain je raſſemble nos adeptes ; je veux que la lecture publique de votre lettre, ſuivie de nos hommages, faſſe oublier nos doutes injurieux, & rende au philoſophe la gloire qui lui eſt due. Notre Docteur même, je veux le voir fléchir le genou devant le Dieu machine ; nous lui apprendrons à tâter le pouls aux dignes diſciples de nos grands Diderots.

Je veux ; .... mais j'aime mieux vous moins prévenir ſur ce que je prépare. Ma premiere lettre ne vous ſera que plus agréable, en vous apprenant ce que j'aurai déja fait.

LETTRE XLI.

La Baronne au Chevalier.

OU en ſuis-je de nouveau, Chevalier? Ah! dans quel embarras je me retrouve! Voilà tous mes ſoupçons qui renaiſſent plus juſtes & plus forts que jamais. Nos adeptes étoient déjà tous accourus; l'aſſemblée étoit prête. Je veux en faire l'ouverture par un grand compliment que j'adreſſe à M. Tribaudet; je commence par l'éloge de ſon eſprit, de cette force, de cette grandeur d'ame qui l'a fait triompher de la perſécution. Tout-à-coup il ſe leve; & du ton & de l'air de nos Socrates: Arrêtez, Madame, crie-t-il; apprenez qu'un philoſophe n'eſt point un homme d'eſprit. — Et qu'eſt-il donc, Monſieur? — Matiere. — Comment, tous nos grands hommes! — Nos grands hommes laiſſent l'eſprit au peuple; les ames au préjugé. Le ſage a des organes, un corps, de la matiere; & cela lui ſuffit. Parler au philoſophe de ſon ame, c'eſt le ſuppoſer encore ſoumis aux opi-

nions du vulgaire; lui donner de l'*esprit*, c'eſt abuſer des termes : nous avons réformé les idées; il eſt temps de réformer les langues, & que nos expreſſions ſoient conformes à nos leçons.

Repréſentez vous, Chevalier, une aſſemblée nombreuſe de diſciples, d'adeptes, d'aſpirants, que vos lettres avoient pénétrés de la plus haute eſtime pour l'eſprit de nos ſages; & qui tout-à-coup s'entendent dire qu'il n'y a ni ame, ni eſprit pour un philoſophe. Moi ſurtout, qui n'avois eu d'autre intention que celle de réparer l'outrage que nos doutes faiſoient à l'eſprit de M. Tribaudet : imaginez ſi j'ai été confuſe de le voir s'égarer préciſément en cet inſtant, & inſulter ainſi à nos grands hommes. Une voix unanime s'éleve pour venger l'honneur de la philoſophie; on veut que je renvoie mon hôte au petit Berne; le ſymptôme eſt trop fort, l'aberration trop manifeſte. Pour ajouter encore à ma confuſion, je vois le docteur qui triomphe, & qui s'approche encore de ſon malade pour lui tâter le pouls; je l'arrête, & le repouſſe; je fais mes excuſes à l'aſſemblée, en diſant que mon hôte eſt ſans doute incommodé en ce moment. . . . Il inſiſte lui-

même ; il prétend ne s'être jamais mieux porté ; il demande à nous répéter les leçons que la matiere de nos ſages a données contre l'eſprit. Vous diriez à l'entendre, qu'il n'y a jamais eu d'antipathie plus forte que celle des philoſophes & de l'eſprit ; il cite vingt paſſages de nos plus célebres auteurs ; & je m'apperçois que déjà quelques-uns de vos compatriotes s'imaginent qu'il pourroit bien avoir raiſon, que nos grands hommes & l'eſprit ne vont point enſemble. Il produit une foule de textes qu'il prétend avoir extraits de ces mêmes ouvrages, que vous m'avez cités tant de fois. Je ne ſçais plus moi-même qu'en penſer. De peur que le ſcandale n'augmente, & ne ſe fortifie, je congédie enfin l'aſſemblée ; mais penſez dans quelle perplexité je me trouve. Seroit-il bien poſſible que nos ſages euſſent juré la perte de l'eſprit ? des êtres uniquement pétris de la vile matiere, des hommes ſans ame, ſans eſprit, voilà ce que ſeroient nos philoſophes ! Ah ! Chevalier, c'en eſt fait de leur réputation parmi nos compatriotes, ſi cette idée s'accrédite chez nous.

Mais d'un autre côté, que ferai-je du Chevalier de Kaki-Soph ? Le renverrons-

nous à ſa loge? Le livrerai-je à mon docteur, après l'avoir déja déclaré philoſophe ſur la foi de votre lettre? Je ne puis me cacher ſans doute qu'il y a dans lui de la philoſophie; ſes leçons ſur nos Dieux me le prouvent trop bien; mais très-certainement, il y a quelqu'autre choſe. On n'a point ſans cela tant d'antipathie contre l'eſprit; on ne ſe met point dans la tête que l'eſprit de nos grands hommes, de M. Diderot, de M. Robinet n'eſt qu'une chimère.

Délivrez-moi donc au plutôt de cet embarras; réparez ſurtout auprès de nos adeptes, l'idée que leur donnent tous ces prétendus textes, que notre malade s'imagine avoir tirés de nos plus célebres auteurs; & jugez avec qu'elle impatience, j'attends votre réponſe.

LETTRE

LETTRE XLII.

Le Chevalier à la Baronne.

JE voudrois bien, Madame, qu'avant de recevoir cette lettre, vous euſſiez bien relu celle qui commençoit par les deux vieilles de M. Robinet. Vous ſavez quel ſoin j'avois eu de vous prévenir par cette hiſtoire de nos deux mégeres, que la philoſophie nous dicteroit des dogmes bien étranges aux yeux du vieux bon ſens. Je ne vous diſois pas, il eſt vrai, que ces dogmes vous ſembleroient partis des petites maiſons; mais j'en diſois aſſez pour vous faire entendre combien cette antique raiſon eſt dangereuſe à notre école. C'eſt elle, en ce moment, qui vous a ſi cruellement abuſée ſur M. Tribaudet. Elle vous avoit dit, cette antique raiſon, que le commun des hommes dût-il ſe paſſer d'un eſprit ou d'une ame, il en faudroit au moins au philoſophe. Ce préjugé même ſembloit s'accorder avec la haute eſtime que vous aviez conçue de

nos grands hommes ; mais voyez à quel point il vous avoit trompée.

N'eſt-il pas vrai, Madame, qu'un philoſophe dictant à l'univers les préceptes de la ſageſſe, diſſipant les erreurs, frondant les préjugés ſans le ſecours d'une ame ou d'un eſprit, ſeroit quelque choſe de bien plus admirable, que celui dont la gloire & les leçons ne ſeroient que l'effet de ſon eſprit ! Un homme qui verroit dans les ténébres ſans le ſecours d'un flambeau, ne ſeroit-il pas bien plus étonnant que celui dont les yeux ont beſoin d'être aidés par la lumiere ? Voilà le grand prodige que vous a offert M. de Tribaudet, prodige que nous ſeuls pouvions imaginer, & qui, j'en ſuis certain, diſſipe en ce moment tous vos ſoupçons ; prodige, que peut-être vous voudriez à préſent retrouver dans chaque philoſophe. Mais prenez-y garde, Madame, quelque étonnant qu'il ſoit, il ne faut rien chez nous de trop univerſel : l'uniformité en diminueroit le mérite, & peut-être M. de Tribaudet vous en a-t-il montré un nouveau à l'heure qu'il eſt. Il n'avoit, le jour que votre lettre eſt partie, ni ame, ni eſprit ; le lendemain peut-être s'eſt-il trouvé une ame & un eſprit,

ou bien une ame, & point d'eſprit ; car vous verrez que l'un pourroit aller ſans l'autre. Quoi qu'il en ſoit, je veux, pour venir à l'appui de notre digne apôtre, vous montrer le prodige dans toute ſon étendue. Comme vous avez vu des philoſophes pour Dieu & d'autres contre Dieu, je veux vous montrer des philoſophes ſans ame, & des philoſophes animés. Je vous montrerai même à notre école, des ſages qui ne veulent, & qui n'ont en effet que la moitié d'un eſprit. Je vous en montrerai ; ... mais il faut vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe. Commençons par rendre bien ſenſibles les deux partis le plus oppoſés. Rangeons, d'un côté, nos ſages ſans eſprit, & de l'autre nos ſages ſpirituels ; pour mieux ſentir le prix de la variété, ayez ſoin de lire d'abord un texte à droite, & puis le texte correſpondant à gauche.

Philoſophes ſans Eſprit.

1°. ON a regardé comme des temé-raires & des *inſenſés*, (vous remarquerez ſans doute cette expreſſion : comme des *inſenſés*,) tous ceux qui oſent croire, que l'ame pouvoit être *matérielle* ; ce n'eſt cependant qu'à force de raiſonner *d'après de faux principes*, que cette ame, ou le principe moteur de l'homme, eſt devenue *une pure chimere*, un ESPRIT, un *être de raiſon :* car le dogme de la ſpiritualité ne nous offre qu'une idée vague, ou plutôt une abſence d'idées. (*Syſt. Nat.* paſſim. *Voyez ſurtout, t.* 1, *c.* 7 & 8.)

2°. Pourquoi voulez-vous que j'imagine l'ame d'une nature abſolument diſtincte du corps tandis que je vois clairement que c'eſt l'organiſation même de la moëlle, au premier commencement du cortex, qui exerce ſi librement dans l'état ſain, toutes ſes propriétés ? Si je confonds l'ame avec ſes organes, c'eſt que tous les phénomenes m'y déterminent. (*Œuvres de Lamétrie.*)

Philoſophes Spirituels.

1°. Il eſt certain que nous avons l'idée de deux ſubſtances diſtinctes : ſavoir l'*eſprit*, & la matiere ; ce qui penſe & ce qui eſt étendu & ces deux ſubſtances ſe conçoivent très-bien l'une ſans l'autre. . . . Je ne vois dans le philoſophe matérialiſte, qu'un ſophiſte de mauvaiſe foi, qui aime mieux donner le ſentiment aux pierres, que d'accorder à l'homme une ame ſpirituelle. (*Emile, t. 3., & Lettre à l'Archevêque.*)

2°. L'expérience journaliere nous *démontre* que cet aſſemblage d'êtres quels qu'ils ſoient, que nous appellons matiere, eſt par lui-même incapable d'actions, de vouloir, de ſentiment & de penſée. C'en eſt aſſez pour conclure que cet aſſemblage d'êtres, ne forme point en nous le principe penſant : (qu'il faut par conſéquent admettre un principe ſpirituel), c'eſt une vérité inconteſtable. (*D'Alemb. Elém. de Philoſoph.*)

Philoſophes ſans Eſprit.

3°. Tout ce que les philoſophes ont imaginé ſur la diſtinction de l'homme en deux ſubſtances, (c'eſt-à-dire en *eſprit*, & en matiere) *n'a aucun fondement.* Je démontre dans ma lettre à ma chere Leucippe, que ce qu'on appelle eſprit, n'a *pas plus de réalité que les fantômes, les chimeres*, les *ſphinx*. (Freret, lettre de Traſibule.)

4°. Je ne puis juger de l'exiſtence d'une choſe que par les ſens. Je vois la matiere; je dois donc croire qu'elle exiſte... Ce que je trouve de plus facile à croire, c'eſt que l'homme eſt une parcelle de cette même matiere, dans la maſſe de laquelle il rentrera pour redevenir une partie de cette même maſſe. *Ainſi pourroit raiſonner un homme qui naîtroit avec toute la force de ſa raiſon;* parce qu'il ne jugeroit des choſes que d'après ſes ſens; parce qu'il n'auroit reçu aucune éducation; parce qu'il ſeroit ſans crainte &

Philoſophes Spirituels.

3°. Je demande aux matérialiſtes comment ils ont pu s'aveugler au point de ne voir dans l'homme que de la matiere !... De même que je ne puis concevoir la forme d'un corps, ſans le principe inné qui l'a produite; de même je ne puis concevoir l'activité du corps ſans une cauſe phyſique, mais *immatérielle*, active & intelligente à la fois; c'eſt-à-dire purement *ſpirituelle.* (Des Erreurs & de la vérité, p. 48 & 128.)

4°. L'exiſtence de notre ame nous eſt démontrée; cette vérité eſt intime, & plus qu'intuitive; elle eſt indépendante de nos ſens, de notre mémoire de notre imagination, & de toutes nos facultés relatives.... Notre ame n'a qu'une forme très-ſimple, très-générale, très-conſtante. Cette forme eſt la penſée; il nous eſt impoſſible de l'appercevoir autrement que par la penſée. Cette forme n'a rien de diviſible, rien d'étendu, rien d'impénétrable, rien de *matériel.* Qu'on détruiſe ſucceſſivement dans l'homme, les moyens de ſenſation, l'ame n'en exiſtera pas

Philoſophes ſans Eſprit.

ſans eſpérance, &c. (*Diderot, Nouvelles Penſées phil., p.* 23 *&* 24).

5°. Le ſauvage, ainſi que tous les ignorants attribuent à des eſprits tous les effets dont leur inexpérience les empêche de démêler les vraies cauſes.... Demandez-leur ce que c'eſt que leur ame, vous les verrez balbutier: c'eſt une ſubſtance inconnue; c'eſt une force ſecrette, différente de leur corps; c'eſt un eſprit dont ils n'ont nulle idée. Demandez leur comment cet eſprit qu'ils ſuppoſent, comme leur Dieu, totalement privé d'étendue, a pu ſe combiner avec leurs corps étendus & matériels; ils vous diront qu'ils n'en ſavent rien; que cette combinaiſon eſt l'effet de la toute-puiſſance de Dieu: voilà les idées nettes que les hommes ſe forment de la ſubſtance cachée, ou plutôt imaginaire, dont ils font le mobile de toutes leurs actions.

Je vous dis, moi, que je ne vois point

Philoſophes Spirituels.

moins.... Ses qualités ſont abſolument oppoſées à celles de la matiere; elle ne peuvent par conſéquent convenir qu'à un être *immatériel.* (Buffon, Hiſt. nat., t. 4, *in*-12. De la Nat. de l'homme).

5°. Il s'en faut bien que nous ſoyons réduits au ſilence : répondez vous-même à nos raiſons, « ſi l'ame étoit immaté-» rielle, elle pourroit donc être confon-» due avec le corps; mais il s'enſuivroit » de ce principe, d'étranges conſéquen-» ces : on jugeroit de la force de l'intelli-» gence, par le diametre de la machine; » & il ſe trouveroit que le corps ſvelte » & effilé de Virgile auroit bien moins » d'ame que l'épaiſſe circonférence de » Vitellius. Ceux qui font de l'ame » une matiere extrêmement ſubtile ne » ſont gueres moins abſurdes. Qu'eſt-ce » que des atômes intelligens? Où ſeroit » le centre de leur réunion? Comment » un petit cube de matiere enchaîne-t-il » le paſſé & l'avenir? Décompoſe-t-il » l'entendement humain? Fait-il la Hen-» riade? »

Philoſophes ſans Eſprit.

mon ame ; que je ne connois & ne ſens que mon corps ; que c'eſt ce corps qui ſent, qui penſe, qui juge, qui ſouffre, qui jouit ; que toutes ces facultés ſont des réſultats néceſſaires de ſon méchaniſme propre, ou de ſon organiſation. Que me répondez-vous à cela ? (*Le bon Sens*, *n°.* 20, *n°.* 100, & paſſim) (V. *auſſi Lettres à Eugénie, ou le préſervatif*, *Lettre* 5).

VOUS le voyez, Madame, le zèle eſt égal de part & d'autre ; l'ame eſprit trouve des partiſans chez nous ; mais très-certainement il ne tient pas au moins à bien des philoſophes, aux Freret, aux Lamétrie, aux Diderot, & à leurs productions qu'il ne ſoit plus queſtion d'eſprit dans le monde ; & vous conviendrez qu'envoyer tous ceux-ci aux petites maiſons, ce ſeroit un peu trop dépeupler notre école.

Mais, allez vous me dire ; il eſt donc

Philoſophes Spirituels.

Si l'ame étoit matérielle, une idée occuperoit toute l'étendue penſante; & alors d'autres idées ne pouroient s'y loger : ou bien cette perception n'en occuperoit qu'une partie; & alors le ſujet de cette perception ſeroit à la fois penſant & non penſant : vous n'avez jamais répondu à ce dilemme..... L'inertie eſt le partage de la matiere; l'ame active eſt donc un être ſimple & *ſpirituel.* (Philoſophie de la Nature, t. 2, pag. 242, Deliſle.

---

impoſſible avec nos grands hommes de ſçavoir à quoi s'en tenir; & je me trouverai philoſophe ſans ſçavoir ſeulement ſi j'ai une ame ſpirituelle ou matérielle; & un triſte *peut-être* ſera mon unique reſſource. Détrompez-vous, Madame, ce *peut-être* n'eſt pas auſſi triſte que vous le penſez. Voici quelques-uns de nos ſages qui ont bien ſçu s'en contenter.

Philoſophes peut-être eſprit & corps; peut-être tout matiere.

« De tout côté je ne vois qu'incerti-
» tude, & ſouvent des erreurs groſſieres....
» Le doute ne ſeroit-il pas le parti qu'un
» homme ſenſé doit choiſir ? Les ré-
» flexions ſuivantes pourront peut-être ré-
» pandre quelque lumiere ſur ce ſujet....
» Que l'on a pointillé ſur la notion
» de l'ame ! Que n'a-t-on pas dit ſur ſa
» ſpiritualité & ſon immortalité ? ....
» Varron diſoit de l'ame, que c'étoit un
» air qui entroit par la bouche, qui
» ſe raffraichiſſoit dans les poulmons,
» qui ſe tempéroit dans le cœur. Hippias
» en faiſoit de l'eau. Beda diſoit que
» l'ame eſt dans le cœur. Nos philoſo-
» phes modernes ont-ils répandu beau-
» coup de lumiere ſur une queſtion ſi
» ſouvent débattue? » (*Pirrhoniſme du ſage*, n°. 1 & 76.) Ne voilà-t-il pas de bien fortes raiſons de douter ?

« Je ne ſçais quelle eſt la nature,
» quelle eſt l'eſſence de ce principe (l'ame).
» Je me borne à connoître ſes opérations,
» qu'il ſoit ſimple ou étendu; (c'eſt-à-
» dire, qu'il ſoit eſprit ou matiere) que la

» penſée ſoit le réſultat de mon organiſation intérieure, comme la fleur eſt » le réſultat de la circulation de la ſeve » dans une plante, ou qu'elle ſoit le réſultat d'un être inétendu, indiviſible; » je ne prononce pas ſur ces queſtions, » parce que je n'ai point de lumieres ſur » elles, parce que je n'aurai jamais de » *moyen certain* pour connoître l'eſſence » de mon ame. » (V. *de la Vérité, par M. de Warville. Médit.* 2, *ſſ.* 3.)

« Locke avoit dit dans ſon eſſai ſur » l'entendement humain, qu'il ne voyoit » aucune impoſſibilité à ce que la matiere penſât; (& par conſéquent à ce » que l'ame fût matiere.) des hommes » puſillanimes s'effrayerent de cette aſſertion. Eh! qu'importe que la matiere » penſe ou non! Qu'eſt-ce que cela fait » à la juſtice ou à l'injuſtice, à l'immortalité, & à toutes les vérités du ſyſtême, ſoit politique, ſoit religieux? » (*Encycl.*, *art.* LOCKE, *par M. Diderot*).

Voilà, Madame, des philoſophes aſſez tranquilles dans leur doute; le premier ajoutera même qu'on ne *peut nous inſtruire ſans témérité dans un ſujet auſſi peu connu* des philoſophes, que l'eſt encore l'eſprit. (*Pirrh. n.* 75.) Cependant, vous

lez-vous un parti plus commode? Celui de vous croire tantôt esprit, tantôt matiere, & tantôt de ne rien assurer, ni sur l'un, ni sur l'autre? Eh bien, Madame, lisez, & vous verrez que nous avons encore des modeles à vous offrir en ce genre.

VOLTAIRE, Esprit.

« QUI le premier imagina dans nous » un second être, qui s'y tient caché, & » fait toutes nous opérations, sans que » nous puissions nous en apperçevoir? Qui » fut assez hardi, *assez supérieur au vul-* » *gaire*, pour inventer ce système *sublime*, par lequel nous nous élevons au- » dessus de nos sens, au-dessus de notre » être?.... Dieu me garde de faire un » système; mais certainement il est dans » nous quelque chose qui pense & qui » veut: ce quelque chose est imperceptible; l'opinion à laquelle il faut s'attacher, est que ce quelque chose, cette » ame est IMMATÉRIELLE, (c'est-à-dire » un pur esprit). De cruels ennemis de » la raison, ont porté *l'impudence & la* » *mauvaise foi*, jusqu'à nous imputer » d'avoir assuré que *l'ame est matiere*,

» Vous ſçavez bien, perſécuteurs de l'in-
» nocence, que nous avons dit tout le
» contraire : vous êtes donc évidemment
» des calomniateurs. (*Pieces détach, t. 3, p. 381. Queſt. Ency., art.* AME, &c.)

VOLTAIRE tout matiere.

L'HOMME par ſa raiſon non encore *corrompue* par la métaphyſique, a-t-il jamais pu s'imaginer qu'il étoit double ? qu'il étoit compoſé de deux êtres, l'un viſible, palpable, & mortel ; l'autre inviſible, impalpable, immortel ? Et n'a-t-il pas fallu des ſiecles de diſputes, pour en venir à cet EXCÈS, de joindre enſemble deux natures ſi diſſemblables ; la tangible & l'intangible, la ſimple & la compoſée, l'éternelle & la paſſagere ?.... Les hommes n'ont ſuppoſé une ame que par la MÊME ERREUR qui leur fit ſuppoſer un être nommé mémoire, lequel ils diviniſerent enſuite.... Je ne dois pas attribuer à pluſieurs cauſes ce que je puis attribuer à une cauſe connue ; or, je puis attribuer à mon corps la faculté de ſentir & de penſer, donc je ne dois pas chercher cette faculté de penſer & de ſentir dans un autre *appellée ame*,

ou eſprit, dont je ne puis avoir la moindre idée.... « On a crié par-tout l'*ame*, » *l'ame*, ſans avoir la plus légere notion » de ce qu'on prononçoit.... C'étoit une » harmonie, une entéléchie, une omé» morie; enfin on en a fait un petit être » qui n'eſt point matiere.... On n'a pas » ſenti que ce petit être ſeroit un petit » Dieu ſubalterne, qui auroit inutile» ment exiſté pendant une éternité paſ» ſée, pour épier l'inſtant où il viendroit » ſe loger dans quelque corps.... C'eſt le » *comble de la contradiction & de l'extra» vagance*, qu'une ame qui ſent & qui » penſe ainſi logée; *c'eſt ce qu'on a ima» giné de plus ſot & de plus fou.* (Pieces » détach., même vol. De plus, voyez le » principe d'action, n°. 10 & 11.)

VOLTAIRE peut-être eſprit, peut-être tout matiere.

ON prétend que des peres de l'Egliſe aſſurent que l'ame eſt ſans aucune étendue, (c'eſt-à-dire ſpirituelle) & qu'en cela ils ſont de l'avis de Platon, ce qui eſt très-douteux. Pour moi, je *n'oſe être d'aucun avis*; je ne vois qu'incompréhenſibilité dans l'un & dans l'autre ſyſtême;

& après y avoir rêvé toute ma vie, je ſuis auſſi avancé que le premier jour. Ce n'étoit donc pas la peine d'y penſer? Il eſt vrai; mais, que voulez-vous? Il n'a pas dépendu de moi, ni de recevoir, ni de rejetter de ma cervelle toutes les idées qui ont pris mes cellules médulaires pour leur champ de bataille. Quand elles ſe ſont bien battues, je n'ai receuilli de leurs dépouilles que l'*incertitude*. (Queſt. Ency., art. IDÉE.)

Réflechiſſez, je vous prie, ſur ce champ de bataille; admirez au moins les ſuccès variés du combat; & voyons ce qui ſe paſſe dans quelques autres cellules médullaires.

*Jugement proviſoire d'*HELVÉTIUS.

« ON diſpute tous les jours ſur ce » qu'on appelle eſprit; chacun dit ſon » mot, & tout le monde parle ſans s'entendre: je dirai ſeulement à ce ſujet » que, ſi l'Égliſe n'eût point décidé notre » croyance ſur ce point, on ne pourroit » s'empêcher de convenir, que nulle opi» nion en ce genre n'eſt ſuſceptible de » démonſtration; qu'on doit peſer les » lumieres pour & contre, & *ne porter*

» *que des Jugements proviſoires.* (Helv. de l'Eſprit, p. 5.)

*Jugement définitif d'*HELVÉTIUS.

« L'AME n'eſt que la faculté de ſentir » ou de penſer, faire de cette faculté » *un être ſpirituel, rien n'eſt plus abſurde...* » Il eſt conſtant que l'ame n'eſt pas un » être diſtinct du corps, qui, par une ſui- » te de la nature de l'arrangement, & » de l'énergie qui la compoſe, forme des » idées, réflechit, éprouve du plaiſir & » de la douleur. (*Id., de l'Eſp. Extrait de l'Homme & de ſon éducation.* Voyez *n°.* 4, *c.* 3.)

*La raiſon du Marquis d'*ARGENS, *indéciſe ſur l'Eſprit.*

Nous ne ſçaurons jamais connoître comment cet être que nous appellons ame, peut avoir la faculté de penſer... Nous ne ſçaurons jamais par la raiſon s'il eſt matériel ou ſpirituel, la foi ſeule peut nous décider. (*Philoſ. du bon Sens, t.* 2. *Reſl.* 4., *n°.* 10.)

X

La Raiſon du Marquis d'ARGENS, décidée pour l'eſprit.

LES philoſophes verront d'abord qu'ils n'ont commencé d'exiſter que depuis un certain nombre d'années. Quand je *dis eux*, je n'entends point parler de la matiere dont leur corps eſt compoſé; je veux parler de ce *principe penſant & intellectuel qui eſt en eux*, & que je regarde véritablemen tcomme eux-mêmes.... On eſt obligé d'avouer, lorſqu'on ne veut pas s'aveugler entierement, qu'il eſt *impoſſible que d'un être matériel*, non *penſant émane la penſée*. Nous avons la conviction dans nous mêmes, que de rien, Dieu a créé *un être penſant intellectuel*, bien plus parfait que la ſimple matiere. (*Id. même vol., mais n°. 9.*)

L'ame de M. ROBINET diſtincte de ſon corps.

Les facultés de ſentir, de penſer, de vouloir ſont dans l'eſprit, indépendamment du corps.... Je diſtingue mon eſprit de mon corps, ſans m'inquiéter de ce que les autres ſont au même égard.

(*De la Nat.*, *t.* 1., *quatrieme partie*, *c.* 4 & 6.)

L'ame de M. ROBINET *confondue avec ſon corps.*

IL eſt évident qu'on a tort de diſtinguer le corps de l'ame ; parce que l'on expliqueroit mieux leurs fonctions, ſi on pouvoit les confondre..... Ceux qui nous parlent d'intelligence pure, s'entendent-ils bien ?... Ils n'ont point l'expérience, ni conſéquemment la notion d'une penſée pure ; mais ils conçoivent bien la penſée de leur ame, qui n'eſt rien moins que purement ſpirituelle, (*Id. t.* 1 & *t.* 2, *c.* 44, *p.* 164.)

L'ame de M. ROBINET *moitié corps, moitié eſprit.*

Toutes les facultés de mon ame m'apprennent quelles ſont les facultés d'un être mixte, qui n'eſt ni tout corps, ni tout eſprit ; mais *mie-parti de l'un & de l'autre.* (Id. t. 2, p. 181).

Voilà certainement, Madame, un de ces prodiges auxquels vous ne vous ſeriez gueres attendue. Avec cette ame

demi-corps, demi-esprit, il vous faudroit deux philosophes pour faire une ame toute esprit. Je veux à présent vous montrer deux esprits entiers dans chaque philosophe ; & au lieu d'un seul vous en trouverez quatre dans deux hommes ; mais il faut pour cela vous donner le résultat d'une conversation dont j'ai été témoin. Elle fut un peu longue ; j'espere qu'elle vous paroîtra au moins assez curieuse.

Philosophes à deux Esprits.

Le premier qui parla étoit un militaire : Messieurs, nous dit-il, j'*ai arrangé, currente calamo, tout ce que ma tête ma dicté, tout ce que ma mémoire m'a présenté. En vrai grenadier philosophe*, je dirai franchement ma façon de penser. Bien de nos Docteurs ont refusé à l'homme tout esprit ; moi qui ai vu les mortels tantôt bons, tantôt méchants, je leurs fais présent à *chacun de deux esprits ; ou de deux ames, l'une bonne, & l'autre méchante.* Ce système seul me paroît expliquer les phénomenes qui rendent l'homme incompréhensible. (*Alambic*

moral, ou le Grenadier philoſophe., 213, & 46.)

N'eſt-il pas vrai, Meſſieurs, ajou notre ſage, qu'il vous arrive aſſez ſ vent d'avoir en un ſeul jour, deux o nions fort oppoſées? Ces deux opini ne partent pas certainement du mê eſprit; il faut donc au moins que vous ayez deux : *je pourrois quelque fois v* en ſuppoſer vingt, & cela n'eſt pas t pour un philoſophe; mais je m'en ti à deux. Vous voyez aujourd'hui homme bienfaiſant, doux, modeſte: main vous le verrez dur, inquiet, perbe. Je raiſonne en ce moment, d un inſtant je vais déraiſonner : avec r deux eſprits, tout cela va à merveille.

Car, dirons-nous alors : l'inſtant je raiſonne, c'eſt l'ame raiſonnable domine; celui où je m'égare, c'eſt l'a irraiſonnable qui reprend le deſſus : même, vous avez une femme tantôt d ce comme mouton, & tantôt mécha comme un petit lutin : c'eſt que l'a mouton, & l'ame un peu lutine ont c cune leur tour; cela me paroît ſimple ne vois pas, Meſſieurs, ce que l'on po roit oppoſer à la clarté de mon ſyſtê Ainſi avoit parlé notre philoſophe g

nadier, quand un de nos ſages crut devoir lui répondre, & dit :

Ainſi que vous, M. le grenadier, je conſens volontiers qu'on accorde à chaque homme deux ames & deux eſprits; mais qu'un brigand ſe trouve bien & duement convaincu de meurtre, de larcin, d'homicide; ne ſerons nous pas un peu embarraſſés, lorſqu'il viendra nous dire : puniſſez-moi, Meſſieurs, j'y conſens, ſi cela peut ſe faire ſans que la vengeance tombe en même temps ſur l'innocent & le coupable. J'ai une ame méchante, j'en conviens; mais ſi je ſuis pendu, ſongez que j'ai auſſi une ame eſſentiellement bonne, & qui mérite votre eſtime & vos récompenſes.

Je ne vois pas trop ce que vous trouveriez à lui répondre. D'ailleurs le ſcélérat pourroit, dans vos principes, ſe flatter d'avoir au moins une ame dans le ciel, & ſe conſoleroit par là de celle qu'il pourroit avoir en enfer. Le même homme en enfer & en paradis! Vous conviendrez que cette idée prêteroit un peu à rire aux dépens de la philoſophie.

Pour prévenir cette dériſion, je dirai avec vous que tout homme a deux ames; mais ce n'eſt point pour que l'une ſoit bonne

& l'autre mauvaiſe, que je les admettrai; c'eſt pour que l'une *penſe*, tandis que la ſeconde ne pourra que *ſentir. On voit en effet ſi peu d'analogie entre la faculté de ſentir & celle de combiner des idées, qu'on a dû naturellement ſoupçonner en nous deux principes. Ce nouveau genre de manichéiſme eſt un des plus ingénieux paradoxes que l'eſprit humain ait inventé, ſi cependant c'eſt un paradoxe.* (Deliſle, Philoſ. de la Nat., t. 2, p. 245.)

Qu'on ne me diſe point que je fais ici l'ame compoſée : car j'ai démontré formellement qu'elle *eſt ſimple*; que le moi ne *peut ſe partager; que l'ame eſt toute entiere, ou nulle.* (Id., p. 311). Mais que l'on apprenne qu'*il n'eſt pas auſſi aiſé de démontrer ſon unité que ſa ſimplicité.*

Cette philoſophie me ſembloit un peu neuve, & je cherchois à diſtinguer dans moi cette ame qui ne penſe pas & celle qui ne ſent pas; je trouvois aſſez ſingulier que le même être fût à la fois *double & ſimple*, & tout entier ou nul; lorſqu'un nouveau ſage m'apprit à concilier toutes ces ames, la bonne & la mauvaiſe, celle qui penſe & celle qui ſent; à n'en faire même qu'une ſeule de quatre.

Philoſophes

Philoſophes au double moi, *mais à un ſeul eſprit.*

NOTRE erreur, ſuivant ce nouveau ſage, n'eſt pas de reconnoître deux principes dans l'homme ; mais d'en faire deux ames, deux eſprits, & un ſeul *moi*, une ſeule perſonne. Il y a au contraire dans chaque mortel, *deux perſonnes, deux moi*, & une ſeule ame. Car, prenez d'un côté, nous dit-il, ce que M. le grenadier appelle la *méchante ame*, & ce que vous avez entendu appeller l'ame qui ſent : tout cela n'eſt point l'ame ; mais ſeulement le premier *principe* de l'homme, ſa premiere *perſonne*, c'eſt-à-dire *ce moi tumultueux, toujours plein de déſirs, de beſoins, de paſſions.* D'un autre côté, *prenez la bonne ame*, & celle qui *penſe* ; vous aurez le ſecond *moi*, la ſeconde perſonne de l'homme ; c'eſt-à-dire cette *lumiere pure, toujours accompagnée du calme & de la ſérénité, ſource ſalutaire, dont émane la ſcience, la raiſon.* Ainſi au lieu de vos quatre ames, vous aurez deux perſonnes ; l'une pure matiere, qui *ſent*, & qui a *des paſſions, qui déſire*, mais qui ne penſe pas ; la *ſeconde qui ſeule conſti-*

tue l'ame, l'entendement, & la mém
qui a des *connoiſſances, des idées.*
moi, ce principe, qui a des connoiſſa
des idées, n'eſt point du tout le moi,
du ſentiment & des affections. Vous
donc, Meſſieurs, *deux perſonnes* cha
ou deux *moi*; mais vous n'avez q
ame ou un eſprit.

Me voilà encore à chercher dans
ces deux perſonnes, ce moi qui n'eſ
l'ame, & cette ame qui n'eſt pas l'a
moi. Notre philoſophe s'apperçut
doute de mon embarras; car en ſe t
nant de mon côté: « Rentrez, me di
» rentrez dans vous-même; ne vous
» vous jamais trouvé dans ces inſt
» d'ennui, d'indolence, de dégoût,
» nous ne pouvons nous détermine
» rien? C'eſt alors que vous diſtingu
» dans vous les deux perſonnes. E
» ſont alors toutes les deux en gr
» mouvement, mais en mouvement é
» & qui fait équilibre. C'eſt là le p
» d'ennui le plus profond, de ce
» horrible, de dégoût de ſoi-même
» ne nous laiſſe d'autre déſir que celu
» ceſſer d'être, & ne nous permet qu'
» tant d'action qu'il en faut pour n
» détruire, en tournant contre nous

» armes de fureur. (V. *Hiſt. Nat.*, *t.* 4, *de l'Homme double.*)

A ce diſcours, Madame, vous reconnoiſſez infailliblement l'éloquent hiſtorien de la planete, & comme vous avez admiré le phyſicien, vous admirerez ſans doute le métaphyſicien. J'aurois bien d'autres choſes à vous faire admirer dans ſes leçons ; mais l'heure du courier m'avertit qu'il eſt temps de fermer ma lettre. Si je n'ai pas tout dit, en voilà du moins bien aſſez, pour vous prouver combien on eſt maître chez nous d'avoir un eſprit, ou de n'en point avoir ; d'en avoir deux, ou de n'en avoir qu'un. Si tout cela ne ſuffiſoit pas pour juſtifier les leçons de votre nouvel hôte, & mettre fin à tous vos doutes, attendez au moins, je vous prie, attendez encore quelques jours, & vous verrez, Madame, toute l'étendue de notre liberté, tout l'uſage que nous ſçavons en faire.

LETTRE XLIII.

LE Chevalier à la Baronne.

JE me hâte, Madame, de reprendre la converſation de nos ſages, & j'eſpere que leurs leçons ne vous laiſſeront plus aucun doute ſur votre prétendu malade. C'eſt déjà beaucoup que d'avoir appris du célebre Deliſle à ne voir dans chaque homme qu'un moi & deux eſprits; de M. de Buffon, qu'un eſprit & deux moi; de M. Robinet, qu'un moi, une ſeule ame, & la moitié d'un eſprit. Cependant cette moitié d'eſprit vous inquiete peut-être, & vous dites: au moins faut-il toujours la moitié d'un eſprit pour faire un philoſophe; mais veuillez ſeulement écouter le Marquis d'Argens. Ce fut lui qui prit la parole après le chantre de la comete; & vous verrez dans ſes leçons quelque choſe de bien plus étonnant.

Philoſophe à deux ames ſans eſprit.

MESSIEURS, nous dit ce ſage, ſi vous aviez une ſeule preuve évidente ſur la ſpiritualité de votre ame, je vous permettrois volontiers de vous en occuper; *mais il n'en eſt aucune; rien n'eſt moins prouvé, moins évident que l'exiſtence de ces purs eſprits.* Tout philoſophe qui penſe en avoir un, *rencontre à chaque pas une nouvelle difficulté.* J'imaginerai donc un ſyſtême plus ſimple, en vous donnant deux ames, ſans vous donner un ſeul eſprit. Je veux que la premiere ſoit l'ame *raiſonnable*; je la fais conſiſter *dans un petit atôme*, qui réſidera, ſi vous le voulez, dans *la glande pinéale*, ou dans quelqu'autre partie du corps; mais *qui étant au moins plus ſenſible aux ſens qu'une ſubſtance incorporelle*, ne ſera point eſprit. La ſeconde que je veux appeller *l'ame ſenſible*, au lieu d'un ſeul atôme, en aura des millions *répandus dans toutes les parties du corps, & principalement dans le ſang avec lequel ils circulent perpétuellement.* Avec mon ame atôme, & mon ame million d'atômes, vous allez voir combien aiſément tout

s'explique dans l'homme, ſans recourir à ce pur eſprit que vous imaginez. Dans ces millions d'atômes qui compoſent mon ame ſenſitive, en eſt-il un qui ſente la douleur au bout du pied ? Il vole vers l'atôme raiſonnable dans la glande pinéale, lui donne une impulſion ; l'ame raiſonnable fait néceſſairement un demi tour à gauche ; & voilà la penſée de la douleur. L'atome ſenſible fait-il au contraire pirouetter à droite l'atôme raiſonnable? c'eſt du plaiſir qu'il lui porte l'idée. Eſt-ce directement, ou obliquement que ſe fait l'impulſion ? Vous aurez dans l'idée la clef de géré ſol, ou bien du bleu, du rouge. Une autre pirouette ſera, ſi vous le voulez, le ſiege de Gibraltar, Pharamond, Charlemagne. Autant il y aura de variations dans le choc des atômes ſenſibles, autant varieront les idées de l'atôme raiſonnable. Il voudra, ſi l'impulſion le tourne vers le nord ; il doutera s'il eſt pouſſé vers le midi. Je ne vois point ce que l'on pourroit oppoſer à ce ſyſtême ; car enfin l'atôme « raiſonnable » eſt au moins quelque choſe de plus ſenſible aux ſens que votre eſprit, ſubſtance incorporelle. Quelque petit qu'il » ſoit, les atômes ſenſibles peuvent pour-

» tant agir ſur lui ; & vous voyez com-
» ment l'ame raiſonnable peut prendre
» part, & être liée avec tout ce que reſ-
» ſent l'ame ſenſitive, puiſqu'elle en peut
» recevoir les impulſions ; au lieu qu'il
» eſt impoſſible de concevoir qu'une ſub-
» ſtance non étendue, un pur eſprit
» agiſſe ſur la matiere, & la matiere ſur
» une choſe qui n'eſt point matérielle. »
Laiſſez donc là, Meſſieurs, toutes vos ames purs eſprits. Deux ames bien matiere, l'une ſenſible, & l'autre raiſonnable ; la premiere fort grande, & l'autre fort petite, me ſemblent bien plus dignes d'un philoſophe. (V. *Philoſop. du bon Sens, t. 2, réflex. 4, n. 16.*)

J'ai bien peur, Madame, que cette explication ne vous paroiſſe pas auſſi admirable qu'à notre Marquis philoſophe ; je crois vous entendre me demander : Qu'eſt-ce donc que ces atômes qui ſouffrent, qui vont en porter la nouvelle à la glande pinéale, & qui cependant n'en ſavent rien eux-mêmes ; puiſqu'ils n'ont point d'idées ? Qu'eſt-ce encore que cet atôme privilégié, dont la raiſon conſiſte à pirouetter ſans ceſſe dans la glande ? & qui penſant en même temps à la chaleur que j'ai aux mains, au froid que j'ai aux

pieds, au blanc & au noir que je vois à la fois, pirouette, & ſe meut en même temps de droite à gauche, & de gauche à droite; monte & deſcend de même, s'avance vers le nord, dans le même inſtant qu'il court vers le midi? Quel rapport toutes ces choſes, tous ces mouvements ont-ils avec l'idée, la mémoire, le doute? Eſt-ce que le jugement de nos ſages & une pirouette ſeroient la même choſe? Vous m'en demandez un peu trop, Madame; je ne finirois pas s'il falloit répondre à toutes ces queſtions; & je ſuis trop preſſé de faire parler un nouveau ſage.

Philoſophe à un ſeul eſprit, à une ſeule ame, à un ſeul moi, le tout très-diſtinct, mais le tout très-matiere.

LE Marquis avoit parlé; c'étoit au profond Freret à opiner; il ſe leva, & dit: Je n'aime point, Meſſieurs, à multiplier les êtres ſans néceſſité. Je vous entends les uns me donner deux ames matieres; les autres deux eſprits, & les autres encore deux moi. Au lieu de ces ſix êtres, il me ſemble que trois me ſuffiroient. Le tout conſiſte à les bien diſtinguer. J'ai

beſoin d'un *moi ;* mais un ſeul me ſuffit, & c'eſt *celui qui ſent.* J'ai encore beſoin d'un *eſprit*, un ſeul ſuffit encore ; c'eſt celui *qui apperçoit*, qui *réflechit deſſus*, *qui compare.* Enfin il me faut une ame, *c'eſt celle qui nous anime, & nous rend vivans ;* mais je ne veux point que l'on confonde mon eſprit avec mon ame ; comme vous avez pû le voir par mon épître à la dévote Leucipe, où je dis formellement : le *moi eſt diſtingué de mon eſprit, & mon eſprit lui-même eſt différent de mon ame.* Je veux en même tems que le moi, & l'ame, & l'eſprit lui-même ſoient *matiere :* car je me charge de démontrer un jour que tout ce qui n'eſt point matiere, n'eſt *qu'un ſphinx véritable, une chimere.* (*V.* Lettre de Traſibule.)

Le docte Freret alloit continuer, lorſqu'un de nos ſages que j'avois vu ſourire & hauſſer les épaules bien des fois, au ſeul mot de matiere, crut que ſon tour étoit enfin venu.

Philoſophe tout Eſprit.

En vérité, nous dit celui-ci, j'admire, Meſſieurs, la confiance avec laquelle vous me parlez de corps & de matiere. Vous

diſputez beaucoup contre l'eſprit; & perſonne de vous ne s'eſt encore aviſé de douter ſeulement s'il exiſte de la matiere, ſi nous avons réellement un corps, s'il eſt même poſſible que nous en ayons un. Je prétendrois, moi, ſi je le voulois, que tout eſt pur eſprit. *Ne ſommes nous pas en effet plus certains de notre propre exiſtence que de celle de nos corps? Celle-ci & celle de toute la matiere n'eſt donc qu'une pure probabilité, qui n'aura jamais aſſez de poids pour entraîner un philoſophe.* (*V.* De l'Eſprit, Diſcours 1).

Vous ſeriez bien étonnée, Madame, ſi je vous diſois que ce philoſophe, qui oſe ſi peu croire à la matiere, eſt préciſément celui qui trouvoit d'abord tant *d'abſurdité à diſtinguer l'ame du corps.* Un philoſophe anglois l'avoit entraîné ce jour là dans ſon opinion; & bien de nos Meſſieurs trouverent qu'il n'avoit pas abſolument tort: « que ſçavons nous, dit » l'un, ſi par la conſtruction de notre cer» veau, nous ne trouvons pas plutôt dans » les objets ce qui nous convient, que ce » qui exiſte réellement! Bien loin que » toutes les choſes qui paroiſſent ſoient » exiſtantes, *rien au contraire de ce qui pa*» *roît n'exiſte.* » Nous voyons nos bras,

nous voyons nos jambes; & nous croyons avoir des bras & des jambes; *tandis que rien de tout cela n'existe.* (Parité de la vie & de la mort, part. 2., p. 11 & 13.)

J'étois un peu tenté de rire de ce sage qui, *par la construction de son cerveau*, voyoit que *rien n'existe*; pas même son cerveau; mais que répondre à un autre sage? à celui qui, après avoir tant parlé de ce moi matiere, dont le grand mouvement fait équilibre avec le moi esprit, se leve tout à coup, pour nous dire: « il est réel-» lement impossible de démontrer l'exis-» tence de notre corps & des objets exté-» rieurs. Cette existence est douteuse, » pour quiconque raisonne sans préjugé, » au lieu que celle de notre esprit est dé-» montrée. (*V. Hist. Nat., t. 4. De la Nat. de l'Homme*).

Pour rassurer nos sages sur l'existence de leurs pieds, de leurs mains, & de tout leur corps; il auroit fallu entrer dans une certaine discussion, & leur faire ce long raisonnement: Vous confondez, Messieurs, les divers degrés de certitude avec les divers genres de démonstrations dont les objets sont susceptibles. Je sçais très-bien que je ne puis avoir en preuves directes, qu'une démonstration physique

de l'exiſtence de mon corps, tandis que la preuve de ma penſée ou de mon ame peut être du genre métaphyſique; mais de ce que les preuves diffèrent dans leur eſpece, il ne s'enſuit point qu'elles ne puiſſent me donner la même certitude, & au même dégré. J'ai cette certitude au même dégré, quand je ne ſuis pas plus maître de douter réellement d'un objet que de l'autre; or, je ne ſuis pas plus maître de douter d'un objet démontré phyſiquement, comme de l'exiſtence de mon corps & celle du Soleil; ni même d'un objet démontré pour moi moralement, comme l'exiſtence de Louis XIV, ou celle de l'Amérique, que je ne ſuis maître de douter de mon ame. Vous me prendriez pour un vrai fou, ſi je vous diſois que je doute de l'exiſtence de l'Aſie, de celle de Mahomet, de celle de ma main qui écrit. J'ai donc ſur ces objets la même certitude, quoique je n'en aie pas des démonſtrations de la même eſpece. En remontant plus haut, j'aurois pu me dire très métaphyſiquement aſſuré qu'un Dieu ſage ne peut me tenir dans une illuſion continuelle ſur mon corps, ni donner une vraie certitude morale à des objets faux;

j'aurois fait voir que j'ai, au moins indirectement, une preuve métaphyſique de l'exiſtence même de mon corps que je ſens, de celle de l'Aſie & de l'Amerique, que je n'ai point vues. Mais vous ſentez, Madame, que ce ſont là des raiſons trop ſérieuſes pour en entretenir nos philoſophes; & d'ailleurs un de nos ſages reprenant la parole, ſe chargea heureuſement d'accorder nos Meſſieurs pour qui tout eſt matiere, & nos ſages pour qui tout eſt eſprit.

Philoſophes à tout matiere & tout eſprit.

C'ÉTOIT un des fideles diſciples de M. Robinet que ce nouveau ſage: Vous allez voir, Madame, comment il s'y prit pour tout concilier. Vous penſez, dit-il aux uns, que tout eſt eſprit; avec vous, Meſſieurs, dit-il aux autres, il faut que tout ſoit matiere. De vos deux ſentimens n'en faiſons qu'un ſeul; & tout ſe trouvera à la fois eſprit & matiere. Il ne faut pour cela que nous rappeller les leçons du célebre M. Robinet: « J'ai vu, nous diſoit » ce grand philoſophe, j'ai vu toute la » matiere organiſée, vivifiée, *animée*, » depuis le Noſtoch, juſqu'au Cedre;

» j'ai vu dans nos campagnes, nos fo-
» rêts, nos jardins, les plantes & les
» arbres partager *nos ſentiments & nos*
» *connoiſſances.* Leur ſenſibilité eſt un
» point décidé : par quelle indiſcrétion
» ſinguliere leur refuſerions-nous le don
» de la penſée, & les connoiſſances ana-
» logues à leurs ſenſations? Pourquoi le
» minéral ne ſeroit-il pour nous qu'une
» matiere brute, inactive, & inſenſible?
» L'aimant ne ſait-il pas diſtinguer les
» particules de fer qu'il attire, en vertu
» de l'affection qu'il leur porte? Le cail-
» lou ne ſait-il pas ce que vous exigez de
» lui? & l'éclat dont il brille ne prouve-
» t'il pas ſa condeſcendance? Avons-
» nous des objets de notre reſſort, plus
» de connoiſſance que la pierre de touche
» n'en a des ſubſtances métalliques? Pour-
» quoi, malgré ces ſignes éloquents rou-
» girons nous de dire l'ame ou l'eſprit
» des roſes, de l'œillet, du plomb, de
» l'étain, de toutes les plantes & de tous
» les métaux? L'eſprit dans un caillou
» auroit-il quelque choſe de plus éton-
» nant que dans un philoſophe? Ne
» voyons-nous pas au contraire dans le
» caillou une vraie ſupériorité d'enten-
» dement? Il donne la lumiere, & vous

» ne pouvez que la recevoir. *Or, la fa-*
» *culté d'être lumineux, eſt certainement*
» *quelque choſe de plus parfait que celle*
» *de voir la lumiere.* Malgré nous chaque
» jour nous reconnoiſſons cette vérité,
» lorſqu'en faiſant l'éloge de deux beaux
» yeux, nous les comparons *à deux aſtres*
» *radieux.* » (Ext. de la Nat., part. 7, l. 6, c. 1, & ſuite.)

Quels nouveaux titres de ſupériorité ne pourrois-je pas vous montrer dans ces êtres divers, s'il m'étoit permis de vous répeter ici des leçons que j'abbrege malgré moi ! je vous ferois connoître non-ſeulement l'eſprit des plantes, des pierres, des métaux ; mais leurs *affections & leurs jouiſſances.* Vous apprendriez alors que ſi le mercure, le fer, l'or & l'argent & tous les *minéraux* vous font tant *de bien par leur vertu*, ce n'eſt point ſans connoître les ſervices qu'ils vous rendent, ſans *jouir de la douce ſatisfaction, qui eſt le premier & le plus grand prix de la bienfaiſance, à quelque dégré & de quelque dégré & de quelque eſpece qu'elle ſoit.* (id.) Je vous parlerois des *ſenſations délicieuſes* dont jouiſſent vos plantes potageres ; je vous entretiendrois du *plaiſir* & *des douleurs* de vos choux & de vos

laitues, des *déſirs* & *des affections* du perſil & de la chicorée ; je prouverois enfin d'après le ſage Robinet qu'*on ne peut leur refuſer ces ſages qualités ſans renoncer à la plus ſimple notion du ſentiment* (ibid.) ; & vous ſeriez forcés de convenir, comme je l'ai moi-même démontré, que *le philoſophe qui met ſes roſes au nombre des êtres ſenſibles, mérite bien la peine d'être réfuté.* (Philoſ. de la Nat., t. 2, p. 556.)

Mais ces leçons ſublimes, je les ai déjà toutes conſignées dans mes propres ouvrages. C'eſt là que je demande *quel eſt le caractere de l'animal qui ne convienne à la plante ?* Je ſais que l'on pourroit me demander à moi-même ſi mes œillets courent après le Jardinier, comme le chien après ſon maître ; ſi mes jaſmins méditent ſur mon ame, comme je médite ſur leur eſprit ; bravons toutes ces petites difficultés ; & ſi l'on oſe encore nous en faire de pareilles ; ſi l'on nous conteſte par exemple que les métaux, n'aient ainſi que l'homme, la faculté d'engendrer, répondons ſimplement que nous ne *doutons pas qu'on ne découvre dans la ſuite des cailloux mâles, de l'or femelle, des diamants hermaphro-*

dites. Et nous en conclurons ſans peine que tous les êtres ſont ſenſibles.

J'ai eu ſoin de prouver, que *les ſenſations ne peuvent appartenir au corps ; que l'eſprit eſſentiellement diſtingué de la matiere, jouit ſeul de cette prérogative ;* (id. t. 3. p. 217 & 257). Partout où nous aurons de la matiere, nous aurons donc auſſi un véritable eſprit. Nos ſtatues auront une ame comme le ſculpteur qui les a faites ; nos tableaux, nos montres auront leur eſprit, comme le peintre, l'horloger.

Cette terre que nous foulons aux pieds, ces aſtres qui brillent dans le firmament, auront auſſi leur ame ; & certes, « ſi tous » les êtres répandus ſur ce globe ſont ſen» ſibles, pourquoi le globe lui-même ne » le ſeroit-il pas ? Par quelle bizarerie, » tout ce qui reſpire recevroit-il l'exiſ» tence d'un cadavre ? Quoi ! la Nature » qui a tout fait pour des inſectes, ſe ſe» roit oubliée dans la conſtruction des » ſphéres céleſtes ? Un atôme vivroit, & » le Soleil ſeroit un être mort. » (*id.*, *p.* 515.) Non, non, le philoſophe n'héſitera point à rendre hommage à l'eſprit du Soleil & de la lune.

Peut-être, nous diſoit le célebre

Robinet, *faudroit-il que les autres euſſent mes yeux*, pour voir ces phénomenes. (*De la Nat.* V. *Récapitul.*) Mais ce n'eſt point vous, Mrs., qui aurez le regard moins perçant; vous verrez l'eſprit du Soleil, celui de la Lune, & celui de la terre. Vous direz avec le maître & le diſciple: tout eſt matiere dans la nature; & tout y eſt eſprit.

Ce diſcours de notre philoſophe vous paroîtra peut-être un peu long; mais j'ai penſé, Madame, que vous n'auriez pas moins de plaiſir que moi, à entendre nos ſages vous parler de l'eſprit de la Lune, de la Terre, de vos fleurs, & de vos pantoufles mêmes: car elles ont auſſi un eſprit, puiſqu'elles ſont matiere. Cela vous prouvera que la philoſophie ſçait tout compenſer; que ſi elle va quelquefois juſqu'à refuſer de l'eſprit à nos ſages, elle ſçait en donner auſſi à tous ces êtres dans leſquels nos bon Helviens n'en auroient jamais ſoupçonné.

Reprenons à préſent toutes ces diverſes opinions; & oppoſons nos richeſſes, notre fécondité à la ſtérile conſtance du préjugé. Comptons, & admirons.

I. L'ame eſt un pur eſprit.

II. Il n'y a dans l'homme qu'une ame, moitié corps, moitié eſprit.

III. L'ame de l'homme n'eſt point du tout eſprit.

IV. L'homme a deux ames, pur eſprit l'une & l'autre.

V L'homme a deux ames parfaitement matiere, l'une & l'autre.

VI. Il n'y a qu'une ame & deux moi, ou deux perſonnes.

VII. Il n'y a dans tout homme qu'un moi, & deux ames pur eſprit.

VIII. Il n'y a dans l'homme qu'un moi, qu'une ame, & qu'un eſprit, le tout très-diſtinct, mais le tout matériel.

IX. Dans l'homme & dans toute la nature, il n'y a point de matiere, & tout y eſt eſprit.

X Dans l'homme & dans toute la nature, il n'y a rien de réel que la matiere.

XI. Il n'y a que le Dieu grande ame, qui ait un eſprit.

XII. Tout dans la nature eſt eſprit & matiere.

Ajoutez à celà les *oui*, les *non*, les peut-être, les jugements proviſoires; vous verrez à quel point tout philoſophe

eſt maître d'avoir un eſprit ou de n'en avoir point, & combien nous ſçavons uſer du privilege. Cette réflexion nous ramene naturellement à M. de Tribaudet. Vous l'avez jugé digne du petit Berne, parce qu'il ne voyoit dans nos ſages ni ame, ni eſprit; convenez que s'il en eût voulu à lui ſeul deux ou trois, ou bien la moitié d'un, ou bien encore que, ſi au lieu de ſes bras & de ſes jambes, il n'eût vu dans ſon corps qu'un pur eſprit, vous ne l'auriez pas jugé plus favorablement. Combien de nos grands hommes n'auriez vous donc pas envoyés aux petites maiſons? Je ſens tous les reproches que vous allez vous faire à vous-même; je ne chercherai point à ajouter à votre affliction. Il me ſuffit d'avoir amplement juſtifié votre nouveau maître. J'oſe eſpérer que dans la ſuite vous aurez en ſes leçons un peu plus confiance.

Observations d'un Provincial sur la Lettre précédente.

IL est dans moi quelque chose qui pense, qui sent, qui réflechit sur ses pensées & ses sensations. Ce quelque chose que je m'accoutumai à désigner sous le nom de mon ame, est-il mon corps, & se confond-il avec mes organes? Est-il d'une essence tellement différente de ce corps, qu'il me soit défendu de le confondre avec tout ce qu'on peut désigner sous le nom de matiere? Voilà sans doute la question la plus importante que l'homme ait pu se faire à lui-même sur sa propre nature. C'est d'elle que dépend la connoissance de mes grands intérêts, de toute ma conduite. Si je suis tout matiere, mon ame se dissout avec mon corps; il n'est rien pour moi au-delà du tombeau; le plus sage est celui qui s'inquiette le moins de l'avenir. Si cette ame est d'une autre substance que mes organes, elle peut leur survivre: je puis être éternel; le plus mal avisé est alors celui qui, tout

occupé du préſent, néglige l'éternel in
rêt de l'avenir.

Mais cette queſtion ſera-t-elle a
difficile à réſoudre qu'elle eſt importan
Un Dieu bon & juſte a-t-il pu me la
ſer dans l'impoſſibilité d'y ſatisfaire m
même? A-t-il pu ſurtout me renvoye
l'école de ces vains ſages toujours fl
tants & incertains qui ne font qu'aj
ter à mes doutes, à mon incertitude?
je puis ignorer ce que je ſuis, j'ign
également ce que je lui dois; il n'a
ni mon deſtin, ni mes obligations; i
pris plaiſir à me tourmenter par une
quiétude, que nul de ſes bienfaits
peut compenſer. Loin de moi ces ſo
çons injurieux au Dieu que j'adore. U
vérité dont la connoiſſance décide m
bonheur, & mes devoirs, eſt une vé
que ſa juſtice à dû me rendre intin
Que m'importe dès-lors tout ce que
prétendus philoſophes en ont enſeign
Ils ont pu ſe mentir à eux-mêmes,
me mentir: leurs contradictions per
tuelles me prouvent aſſez, qu'ils f
ſans ceſſe l'un & l'autre; ce n'eſt po
à leur école, c'eſt dans moi ſeul que
veux chercher une vérité trop étroi
meur unie à mon deſtin, pour que je
puiſſe l'attendre que d'un autre.

Si mon intelligence eſt ce corps, que je ſens faire partie de moi, ce corps doit le ſavoir lui-même, & me répondre, lorſque je lui dirai : c'eſt par toi qu'il me fut donné de ſentir, de voir & de toucher. C'eſt dans toi que je penſe, & que je vis. Mais eſt-ce toi auſſi, qui ſens, qui penſes, & qui raiſonnes? Eſt-ce toi qui dans ce moment cherches le principe de de ma vie, de mes penſées, & de ton exiſtence? Cette exiſtence même, la ſens-tu ? Et peux-tu la connoître ?

A cette queſtion ſi intéreſſante pour moi, d'où vient que tout mon corps ſe tait ? J'ai beau inſiſter & renouveller ma demande ; un ſilence profond & ſemblable à celui de la roche ſtupide, muette, ſourde, & immobile, eſt la ſeule réponſe que j'en reçois. D'où me vient au contraire cette voix puiſſante & diſtincte d'un être que mes doutes indignent & révoltent? je l'entends me crier : Ceſſe de t'avillir, ceſſe de te flétrir, en eſpérant te trouver tout entier dans cet aſſemblage muet de parties, d'atômes, de corpuſcules, & de boue & de fange. C'eſt dans moi que réſide ta grandeur & ton intelligence ; ſi j'ai pu être uni à la vile matiere, ce fut pour lui donner la vie, non pour la

recevoir. Ton corps eſt devenu ma chaîne; mais il me fut donné de la mouvoir, & de la diriger. Ne me demande point à tes yeux; ils ne me verront pas; ne me demande point à ta droite; elle n'eſt point faite pour me ſaiſir. Mon eſſence eſt comme ma voix; tu l'entends, & elle n'a point frappé ton oreille. Je ſuis comme le Dieu que tu adores; tu éprouves ſa puiſſance, & tu ne le vois pas. Je ſuis toi; mais l'inſtant où tu ne ne ſeras plus que moi, ſera celui de toute ta grandeur.

Ou le philoſophe n'a point entendu cette voix, & nous n'avons plus la même nature; nous ne ſommes pas faits pour nous comprendre; ou il penſe en avoir triomphé, & ſes combats ſeuls me prouvent ſa défaite. Oui, par cela ſeul que quelque choſe a dit en lui: Je ne ſuis point matiere; par cela ſeul, il eſt autre que la matiere; & par cela ſeul que mon corps reſte muet ſur mon intelligence, mon corps n'eſt point intelligent. L'être penſant n'ignorera pas ſa penſée; l'être ſenſible n'ignore pas qu'il ſent; mes organes ignorent l'un & l'autre; ce n'eſt donc pas eux qui ſentent, & qui penſent dans moi.

Muni de cette preuve intime & invin-

cible,

cible, que je trouve dans moi, je pourrois négliger tout autre tribunal que celui de ma conſcience. Elle m'a dit que l'être qui ſent & penſe dans moi, n'eſt point mon corps; ma raiſon ne s'élevera pas pour la combattre. La nature n'a point placé dans moi deux interprêtes oppoſés entr'eux, & l'art de démontrer la vérité ne démentira pas le don de la ſentir. Ne dédaignons pas cependant de la conſulter cette raiſon; oppoſons plutôt aux matérialiſtes toutes les lumieres qu'elle nous fournit contre lui.

Deux êtres dont les attributs connus & conſtants ſont dans la plus parfaite oppoſition, ne ſauroient avoir la même eſſence. Tel eſt l'oracle de la raiſon, le plus évident & le plus lumineux. Je ſuivrai la marche qu'il m'indique; je rapprocherai les attributs certains & inconteſtables de la matiere, des attributs certains & démontrés de l'intelligence; je les comparerai entr'eux. Si le matérialiſte ne ſe refuſe pas à cet examen, il verra avec nous les oppoſitions qui en réſultent; il reconnoîtra toute la dignité de ſon ame.

Premiere Oppoſition entre la Matiere & l'Ame.

LA matiere livrée à elle-même eſt eſſentiellement morte ſans action, ſans force, uniquement paſſive; & toujours eſclave des loix du mouvement, l'inertie la plus abſolue eſt ſon partage. L'ame de l'homme eſt eſſentiellement active; ſa force eſt d'elle-même, & ſes opérations ont toutes leur principe dans la vie qui lui eſt propre; elle commande & la matiere ne peut qu'obeir.

J'appelle un être mort celui qui une fois livré à ſon repos, reſtera éternellement ſans action & ſans mouvement. J'appelle être paſſif celui dont l'action montre toujours l'eſclave des cauſes étrangeres, qui ne peut ajouter à cette cauſe, ni lui réſiſter, ni en varier les effets. Je ſçais que nos vains ſages ont prétendu que l'être matériel tiroit ſon action de lui-même; mais toute la phyſique s'eſt récriée contr'eux. C'eſt là premiere loi de la nature, que tout corps une fois en repos y ſera éternellement, ſi une cauſe étrangere ne le force à ſe mouvoir, & c'eſt la loi la plus néceſſaire dans tous les

phénomenes de l'Univers, que les mêmes causes en physique produisent sur le même corps les mêmes effets. Donnez à la matiere le pouvoir de violer son repos, l'ordre de l'univers est renversé. Ce rocher immobile entrera tout-à-coup en action, & se promenera librement dans nos plaines, puisqu'il en a la force. Ce rempart qui défend nos palais, se lassera de la place qu'il occupe depuis tant de siecles. Ce trésor qu'une main avare enfouit, quittera sa prison; ce baton qui m'échappe, se redressera de lui-même, pour venir dans ma main. Donnez à la matiere le pouvoir de varier les effets, tandis que les mêmes causes subsistent; ce fleuve n'obéira plus à la pente du lit que vous avez creusé; la pierre qui tombe retardera sa chute; l'astre qui parcourt ses révolutions, suivra l'ordre des signes à son gré, ou s'en écartera; & l'Astronome incertain sur sa course vagabonde, fixera vainement sa période.

Cette force que vous ne pouvez donner à la matiere brute, essayez de l'attribuer à ce corps qui végéte; le palmier s'élevera sur le germe du chêne; le feuillage du peuplier couvrira le fruit de l'oranger, & toutes nos moissons trom-

peront le Laboureur à l'aſpect d'un fruit dont il n'avoit point jetté la ſemence. Donner à la matiere, ou la force de quitter ſon repos par elle-même, ou celle de ſe refuſer à la loi qui la captive, c'eſt donc renverſer l'ordre de la nature entiere; cette matiere eſt donc eſſentiellement morte dans ſon repos, eſſentiellement paſſive, inerte, eſclave dans l'action.

Le matérialiſte qui nous prêche toute la nature ſous la loi du Deſtin le plus rigoureux, ne voit-il pas d'ailleurs que l'être qui ne peut qu'obéir à la néceſſité, eſt eſſentiellement paſſif? L'activité qu'il veut donner à la matiere, ne fait donc qu'ajouter à toutes ſes autres contradictions.

Rapprochons à préſent la vie, l'activité de l'ame, & ſon indépendance des loix du mouvement avec cette inertie de la matiere. J'appelle un être actif, celui qui peut dire: mon action eſt à moi, & nul autre que moi ne l'a produite. Et quel être pourra ôter à mon ame le droit de ſe dire: ma penſée eſt à moi; elle n'exiſtoit pas, c'eſt moi qui l'ai créée; l'objet qui m'occupe, ne me l'a point donnée ſans doute, puiſqu'il l'igno-

re. Dieu lui-même, le ſeul qui peut la connoître, n'eſt pas non plus ſans doute l'être qui penſe en moi; ce n'eſt pas lui qui s'adore, s'humilie dans moi, qui ſe repent d'avoir violé ſes propres loix; qui ſe promet dans moi de ſe ſervir. C'eſt donc moi-même qui tire du néant ma penſée, ma volonté, & tous les actes de mon intelligence. Comme je les produis, je les rappellerai du néant; je donnerai à mes penſées une ſuite dans mes actions, ou je les laiſſerai ſans effet. Que le matérialiſte, qui ne voit dans ces effets qu'une ſuite de ces mêmes loix du mouvement dont la matiere eſt eſclave, me diſe donc comment ces loix vont l'agiter lui-même, & le tranſporter au ſeul mot que je prononce, en lui apprenant le danger de ſon ami, ou le ſien propre? Un ſon léger a frappé ſon oreille; il étoit immobile; il il n'a point eſſuyé d'autre choc que celui de l'air que lui porte ma voix. D'où lui vient l'impétuoſité avec laquelle il fuit? Ces directions qu'il change à chaque obſtacle, & qu'il varie par ſa volonté, quelle loi du mouvement a pu les lui donner? N'eſt-il pas forcé de reconnoître ici que ſon intelligence ſeule le conduit; que loin d'être ſujette aux loix du mou-

vement, c'eſt ſon ame même qui cré
mouvement.

Qu'il nous diſe encore les loix
mouvement, qui, dans cette enceint
la juſtice, aux accens du même hom
excitent à la fois dans la foule atten
les paſſions les plus oppoſées ! L'opp
feur frémit & ſe déſeſpere ; l'eſpér
& la joie renaiſſent dans le cœur de
nocent ; un noble ſang-froid regne ſ
front des Magiſtrats, & le peuple
vient par ſes tranſports la ſentence
Juges. C'eſt ici la même voix, ce ſo
mêmes geſtes, c'eſt le même orateur
tous ; c'eſt la même impulſion ; pour
toutes ces ames, eſclaves des loi
même mouvement, éprouvent-elles
des effets ſi oppoſés ?

J'ai prononcé le nom de Dieu ;
mot ſeul, l'homme religieux s'eſt inc
l'impie s'eſt révolté, & a blaſphémé
étranger dont ma voix a frappé l'o
ſans en être compriſe, eſt reſté da
plus parfaite indifférence. Où ſont e
ici les loix du mouvement qui capt
l'intelligence ?

Mais quoi ! tout mon corps eſt da
repos ; je veux, & ma droite s'agit
mes pieds me tranſportent au milie

la courſe la plus rapide, je veux encore, & un repos ſubit ſuccede à toute la rapidité de mes mouvements; & je ne verrai pas le plus inſenſé, le plus ignorant des phyſiciens, dans celui qui s'obſtine à ne voir dans ces effets divers, que l'ame eſclave des loix de la matiere?

Lorſque je lui dirai que ces effets ſont dus à ma volonté, à la force & à l'activité de mon ame; il portera la ſtupidité juſqu'à me répondre, que *ſi mon intelligence eſt aſſez active pour remuer ma droite ou un atôme, elle aura auſſi la puiſſance d'ébranler, de tranſporter tout l'Univers.* (*V.* Syſt. Nat., t. 1, c. 9). Ce raiſonnement imbécille, ſera ſa derniere reſſource; & je ne ſerai pas indigné de le voir s'honorer du titre de philoſophe? Qu'il ſe confonde tout entier, s'il le veut, avec la matiere; la raiſon n'a pas ſur lui aſſez d'empire pour que je découvre dans ces diſcours la puiſſance de l'ame; mais ſi l'intelligence eſt morte chez lui, tout m'annonce qu'elle vit dans mes ſemblables; que ſeule elle produit mes penſées, mes volontés, qu'elle-même excite, renouvelle, ſuſpend ou redouble dans moi mes idées, mes mouvements, mes volontés. Mon ame regne donc par ſa force &

ſon activité, où toute la matiere eſt eſclave & paſſive.

Seconde Oppoſition entre la Matiere & l'Ame.

LE paſſé, l'avenir, le diſtant, & le moral ſont nuls pour la matiere; mon ame s'exerce ſur le paſſé, l'avenir, & le diſtant, comme ſur le préſent; ſur le moral comme ſur le phyſique.

Enoncer cette propoſition, c'eſt l'avoir démontrée; tant la réflexion la plus ſimple ſuffit pour la rendre évidente: mais il n'eſt rien d'évident pour le matérialiſte, pas même ſes contradictions les plus palpables. Ainſi, après avoir dit que l'étendue & l'impulſion agiſſent ſeules ſur la matiere, il voudra qu'une ame matérielle agiſſe ſur le paſſé, le diſtant, & le moral. Demandons lui donc quelle eſt l'étendue, l'impulſion, le choc de l'être moral, de la vérité & du menſonge, de l'ingratitude ou de la reconnoiſſance, de la perfidie ou de la fidelité: ces êtres moraux ſuivront-ils encore les loix du mouvement, & les feront-ils ſuivre à la matiere? Demandons lui encore; où eſt l'étendue & le choc qui

vient me rappeller les victoires des Céſars, les triomphes d'Alexandre ; me faire contempler dans l'avenir le ſort des Monarchies ; prévenir par mes réflexions préſentes ma deſtinée du lendemain ? Mon ame cependant agit ſur ces objets, & tout me dit qu'il n'eſt pour mon intelligence, ni diſtance, ni ſiecle, ni paſſé, ni futur. Au milieu de la nuit la plus profonde, je contemple, ſi je veux, par la penſée, toute la ſplendeur du Soleil. Dans ma ſolitude mille fleurs exhalent leurs parfums, les prés étalent leur verdure, les oiſeaux font retentir l'air de leur ramage ; tous ces objets agiſſent ſur mes ſens ; nul n'agit ſur ma penſée. C'eſt vous, ſages d'Iſraël, que je vois & que j'entends ; vous n'êtes ici pour aucun de mes ſens, & vos leçons pénétrent mon intelligence ; je les écoute & les admire ; le faux ſage comme vous eſt éloigné de moi ; j'entends ſes dogmes flétriſſants, je les compare avec les vôtres. Si mon ame n'eſt ſenſible qu'au préſent & au phyſique, qu'il me diſe, pourquoi nul des objets que mes yeux voient, qui frappent mon oreille, n'eſt préſent à ma penſée ? Tandis que loin de moi un cercle de diſciples ignorants applaudiſſent à

l'impie, pourquoi le vois-je ici humilié, confondu, & rougiſſant de honte auprès de vous? A ces queſtions ſeules, s'il ne ſent toute la différence qu'il y a entre mon ame & la matiere, que ſon intelligence eſt donc bornée!

Troiſieme Oppoſition entre l'Ame & la matiere.

LA matiere eſt eſſentiellement un être compoſé de parties différentes entr'elles, étendues, impénétrables & diviſibles; mon ame eſt eſſentiellement un être ſimple, inétendu, indiviſible. Ce que j'annonce ici de la matiere, ſeroit-il ſérieuſement contredit par le matérialiſte? Lui qui ne s'obſtine à voir une chimere dans l'eſprit, que parce qu'on lui dit que l'eſprit eſt indiviſible & inétendu; voudroit-il à préſent que la matiere fût indiviſible, inétendue? Oui, par une ſuite de cet arrêt des cieux, qui condamne nos prétendus philoſophes à ſe contredire ſans ceſſe, nos matérialiſtes ſe révoltent contre l'eſprit, parce qu'ils ne peuvent concevoir l'indiviſible, & ils nous annoncent des atômes *indiviſibles, ſimples & inétendus*. Mais s'il eſt un être chimérique,

n'eſt-ce pas ces mêmes atômes, dans leſquels le centre ſeroit confondu avec la circonférence qui n'auroient ni parties inférieures, ni parties ſupérieures, ni latérales, qui n'auroient enfin rien d'étendu, & dont l'enſemble formeroit cependant la matiere & l'étendue ? Si l'atôme n'eſt point étendu, il n'occupe point l'eſpace; s'il ne l'occupe pas, il eſt pénétrable, & une infinité d'atômes ſubſiſteront dans le même lieu, ſans l'occuper, ſans former un véritable corps. Si l'atôme n'eſt point étendu, l'enſemble des atômes ne le ſera point; puiſque jamais les attributs & les propriétés du tout ne ſeront que les attributs & les propriétés des parties. Un million d'êtres dont aucun ne jouit de la lumiere, formera-t'il donc une armée clairvoyante? L'enſemble d'autant d'êtres inſenſibles éprouvera-t'il le ſentiment ? & ſuffira-t'il de réunir des ſourds & des muets, pour leur rendre l'ouïe & la parole ? Par quel privilege, l'étendue réſulteroit-elle donc de l'inétendue ? Loin de nous ces étranges abſurdités ; toute la matiere eſt évidemment compoſée, diviſible, étendue; donc toutes ſes parties, ſes atômes, ſes éléments ſont étendus comme elle.

Mais cette propriété que tout annonce dans la matiere, tout me défend de l'attribuer à l'ame. L'être qui penſe en moi, eſt un; il eſt indiviſible, il eſt inétendu, ſi je ne puis le ſuppoſer matériel, étendu, diviſible, ni quant à ſa ſubſtance, ni dans ſes facultés, ni dans ſes opérations, ni dans ſes affections, ſans tomber dans les abſurdités les plus étranges; or, que le faux ſage nous ſuive, & il les verra ces abſurdités découler évidemment, inconteſtablement de ces principes.

Si la ſubſtance intelligente eſt matiere, la partie de mon ame qui voit le faîte de ce chêne, n'eſt plus celle qui voit ſes rameaux; & celle-ci n'eſt point celle qui voit le tronc qui les ſupporte. Autant je diſtingue de feuilles ſur cet arbre, autant il eſt en moi d'êtres penſants: il en eſt des millions puiſque la partie qui penſe à droite, n'eſt point celle qui penſe à gauche; puiſque celle qu'affecte la vue & la penſée des feuilles ſupérieures, n'eſt point celle qu'affecte la vue & la penſée des feuilles inférieures; puiſque la vue & la penſée de chaque point d'une même feuille, affecte autant de points divers dont chacun eſt penſant; premiere abſurdité.

Chacun des ces êtres, chacune de ſes parties penſantes ne voit qu'une partie infiniment petite de ce chêne ; chacun de ces êtres penſants ignore la penſée de celui qui le touche, ou qui le ſuit ; chacun de ces êtres croit cependant le voir de ſon faîte juſqu'à ſes racines, & penſer à toute ſa hauteur, quoiqu'il ne penſe qu'à une très-petite partie ; ſeconde abſurdité.

Aucun de ces êtres penſants ne voit à la fois ce chêne & l'arbriſſeau qui rampe auprès de lui, aucun ne peut penſer à la fois à tous les deux, & cependant tous à la fois comparent le chêne à l'arbriſſeau ; tous jugent à la fois les différences de l'un & de l'autre ; troiſieme abſurdité.

Le faux ſage nous répond-il que la penſée de l'arbriſſeau, & celle du chêne, ſubſiſte de même dans chaque partie de l'être penſant matériel ? La même penſée ſera alors dans moi, autant de fois que l'intelligence matiere contient de parties ; j'aurai dix fois, cent fois en même temps la même penſée, & croirai ne l'avoir qu'une ſeule fois ; quatrieme abſurdité.

Veut-il que ma penſée, ou les parties de ma penſée varient, ſuivant les différentes parties de l'intelligence matérielle ?

Ma penſée ne ſera point au centre, ce qu'elle eſt à la circonférence, à droite ce qu'elle eſt à gauche, en deſſus, ce qu'elle eſt deſſous ; cinquieme abſurdité.

Si mon intelligence eſt matiere, & l'intelligence & la penſée qui lui eſt adhérente, ſeront ſoumiſes aux loix de la matiere ; l'un & l'autre peſeront & graviteront en raiſon directe des maſſes, inverſe des diſtances, ſuivront la ligne droite dans l'impulſion directe, & la diagonale quand l'impulſion ſera oblique ; ſixieme abſurdité.

J'épargne à mes Lecteurs une foule d'autres conſéquences également abſurdes, qui ſuivent immédiatement du ſyſtême des matérialiſtes. En voilà du moins aſſez pour concevoir combien peu ils ont réflechi, lorſqu'ils ont voulu nous donner l'intelligence comme un être matériel, diviſible, étendu, quant à ſa ſubſtance. Obſervons à préſent ce même être dans ſes facultés, nous les verrons toujours ſe rapporter au même moi, & leur indiviſibilité nous annoncera évidemment l'immatérialité, l'indiviſibilité de l'être dans lequel elles ſe réuniſſent.

Je penſe, je ſens, je réflechis ; mais

il n'eſt point dans moi trois êtres différens, dont l'un ait en partage la faculté de penſer, le ſecond celle de ſentir, le troiſieme celle de réfléchir. Toutes ces facultés, ainſi que la mémoire, la volonté, le doute, le jugement, ſont nulles, dès que je les ſépare de la penſée. Le ſentiment lui-même eſt nul, ſans la perception, la perception eſt nulle ſans la penſée; le bien ou le mal que je ne puis m'attribuer, n'eſt point mon bien ou mon mal, je ne puis me l'attribuer que par la penſée; donc le bien & le mal, & le ſentiment de l'un & de l'autre ſont nuls ſans la penſée; donc la penſée & le ſentiment, & par conſéquent la faculté de ſentir & celle de penſer ſubſiſtent individuellement dans la même unité.

La mémoire n'eſt qu'une penſée renouvellée; la volonté n'eſt qu'une penſée qui me porte vers l'objet déſiré, le jugement n'eſt que la déciſion des rapports connus par la penſée; donc l'être qui veut, qui ſe ſouvient, qui juge dans moi, eſt eſſentiellement un avec l'être penſant & ſenſible; donc toutes les facultés de l'intelligence m'annoncent l'unité, l'indiviſibilité de l'être qui les poſſede.

Conſidérerons nous à préſent ce même être dans ſes opérations? Donnez de l'étendue à la penſeé, rendez-la diviſible & matérielle; comme vous avez le quart, la moitié, le tiers d'un globe, vous aurez la moitié, le quart, le tiers d'une penſée & les abſurdités ſe montreront encore en foule.

Si la penſée eſt étendue & diviſible, une penſée ſur l'atôme aura du moins les mêmes dimenſions que l'atôme. Je multiplierai mes penſées ſur cet atôme; je penſerai en même temps à ſa figure, à ſa couleur, à ſa peſanteur, à ſon mouvement; toutes ſes penſées étant très-diſtinctes entr'elles, & chacune ayant au moins la grandeur de l'atôme, ou du plus petit être matériel poſſible, vous ſerez forcé d'admettre que mes quatre penſées ſur l'atôme occupent quatre fois l'eſpace de l'atôme lui même. Si vous ne ſentez pas toute l'abſurdité de cette conſéquence, je multiplierai les atômes eux-mêmes. J'en diſtingue à la fois un million ſur ce tableau, dont l'enſemble n'eſt formé que par ce million d'atômes rapproché. Puiſque mes penſées ſont auſſi multipliées, & auſſi diſtinctes que ces atômes, puiſqu'elles ont au moins chacune la même

étendue qu'un seul de ces atômes, leur ensemble aura donc aussi les mêmes dimensions que l'ensemble de ces atômes, & ma pensée générale sur ce tableau en aura la longueur, la largeur, & la hauteur.

Suivez-moi encore, & répondez-moi. Lorsque je pense au mouvement, ma pensée matérielle est-elle en repos, ou se meut-elle ? Si elle est en repos, le mouvement auquel je pense n'est point matériellement dans elle ; j'ai donc une pensée du mouvement purement spirituelle. Me dites-vous que ma pensée se meut, lorsque je pense au mouvement ? Autant je verrai d'oiseaux voler, d'hommes courir, de globes rouler ; autant il y aura dans mon cerveau de parties pensantes qui voleront, courront, & rouleront.

Je vous demande encore, lorsque je pense à la couleur, à la figure, à la grandeur d'un objet quelconque, tout cela est-il matériellement dans ma pensée ? Y est-il en raccourci, en miniature, ou en nature, & tel que je le vois, ou point du tout ? Si rien de tout cela ne s'y trouve matériellement, encore une fois ma pensée sur tous ces objets est purement spirituelle. Si ces objets y sont matériellement,

mais en raccourci ; ils ne ſont point ma penſée, puiſque je penſe à ces objets en grand, puiſque la penſée de l'objet en miniature, n'eſt point celle de l'objet en nature. Enfin, ces objets y ſont-ils matériellement tels que je les vois? Au milieu d'une profonde nuit, je penſerai à l'azur des cieux, au rubis de l'aurore, à l'éclat varié de l'iris, à la ſplendeur du jour ; donc la partie penſante au milieu des ténèbres les plus épaiſſes brillera de toutes ces couleurs. La forme & la figure des objets dont je m'occupe ſont encore matériellement dans votre intelligence ; vous avez donc dans votre cerveau un million de parties, dont les unes ſeront le portrait d'Alexandre triomphant, les autres celles d'un héros humilié ; celles-ci un vaiſſeau briſé par la tempête, celles-là un chevreuil bondiſſant. Je ne parlerai point de la grandeur réelle des objets de la penſée ; vous ne voulez pas ſans doute qu'il me faille un pied cube, une toiſe penſante, pour avoir l'idée d'un pied cube, ou d'une toiſe, & toute l'étendue de l'univers, pour avoir l'idée de ſa grandeur. Telles ſont cependant les abſurdités auxquelles nous conduit évidemment le ſyſtême des penſées matérielles.

Mais s'il eſt impoſſible au philoſophe d'attribuer l'étendue à la penſée, ſans s'expoſer à toutes ces conſéquences, quelle ſera, de toutes les opérations de l'ame, celle qu'il me ſera permis de concevoir comme étendue & matérielle? Mes jugemens, mes volontés, mes doutes ne ſont qu'un réſultat de mes penſées. L'étendu matériel ne réſultera point évidemment de l'inétendu & de l'immatériel; mes volontés, mes doutes ou mes affirmations n'exiſtent point d'ailleurs hors de ma penſée; toutes les opérations de mon ame ſont donc inétendues, indiviſibles comme ma penſée elle-même; donc toutes démontrent dans mon ame l'être un, l'être ſimple, l'être indiviſible, & le plus oppoſé à la matiere.

Si je conſidere à préſent cette même ame dans ſes affections, n'eſt-ce pas encore la même unité, la même ſimplicité que tout me manifeſte? Comme il n'eſt point en moi deux êtres différens, dont l'un ſoit deſtiné à penſer, le ſecond à ſentir, il n'en eſt point deux non plus, dont l'un ne ſente que mon bien, tandis que le ſecond ne pourra ſentir que mon mal. L'être qui hait dans moi tous les vices, eſt eſſentiellement le même que

les vertus enchantent. Celui qui cherchoit hier votre amitié, eſt le même qui ſent aujourd'hui tout le prix de vos bienfaits, ou qui déteſte votre perfidie; celui qui s'attriſte de vos pertes eſt le même que le bonheur d'un frere réjouit. C'eſt encore le même moi qui ſent mes pieds glacés, & qui diſtingue la chaleur de ma main. C'eſt lui qu'affectent à la fois mille objets, quand je porte ma vue ſur cette plaine; en même temps il voit ce palais qui s'éleve à ma droite, & cette humble chaumiere qui s'éloigne vers ma gauche, & ces côteaux lointains qui dominent ſur la plaine.

Ce n'eſt point ici une ſimple aſſertion, c'eſt l'évidence même du ſentiment qui me force à rapporter au même moi toutes ces affections, ſoit morales, ſoit phyſiques : mes penchans, mes dégoûts, mes craintes & mes eſpérances, mes plaiſirs & mes douleurs; tout ce qui entre en moi par mes yeux ou par mes oreilles, par tous & par chacun de mes organes, en même temps ou ſucceſſivement; tout cela eſt ſenti par la même partie de moi; toutes les affections de mon ame annoncent donc dans elle l'unité, l'indiviſibilité.

Vainement me direz vous que c'eſt ici une erreur de ma conſcience. Cet être qui dans moi conſtitue ma conſcience, celui-là ſeul qui peut ſe rapporter mes ſenſations, eſt auſſi le ſeul qui les connoît & les éprouve : il les éprouve indiviſiblement, elles l'affectent toutes de maniere à lui perſuader qu'il eſt un. Mon ame eſt donc une par la nature même de ſes affections, comme elle en eſt une par l'eſſence de ſes operations & de ſes facultés. La confondre avec la matiere, c'eſt donc s'obſtiner à confondre l'être eſſentiellement un & ſimple avec le compoſé, l'indiviſible avec le diviſible, l'inétendu avec l'étendu, l'impalpable avec le palpable.

Je laiſſe à mes lecteurs le ſoin de revenir eux-mêmes ſur toutes les autres oppoſitions que j'ai manifeſtées entre la matiere & l'intelligence. Ils ſe rappelleront ce principe dont nous ſommes partis, que deux êtres dont les attributs connus & conſtans ſont contradictoires & inconciliables, ne ſauroient avoir la même eſſence, & ils en concluront ſans peine que l'ame & la matiére ſont les deux ſubſtances les plus oppoſées.

Je leur laiſſe également le ſoin de

réfuter toutes ces vaines opinions de nos philoſophes, & ſur la double ame matérielle, & ſur le double eſprit de l'homme, & ſur le double moi. L'unité & la ſpiritualité de l'ame démontrées ſuffiſent pour détruire les erreurs ſans nombre qu'ils ont imaginées.

Si nous voulons répondre aux frivoles objections de nos matérialiſtes, que verrons-nous dans eux? Sophiſtes minutieux, ils diſputeront encore ſur des mots, & ne verront dans l'ame eſprit qu'un être *négatif*. Ils nous forcent de leur dire ce que l'eſprit *n'eſt pas* : nous leur répondrons qu'il n'eſt pas matériel, qu'il n'eſt pas diviſible; & ils partent de-là pour nous dire que le néant de même n'eſt ni diviſible ni matériel. Nous répondons que notre doctrine ſur l'eſprit ne ſe réduit pas à dire ce qu'il n'eſt pas, mais auſſi à dire ce qu'il eſt poſitivement, c'eſt-à-dire, un être *ſenſible*, *penſant* & *raiſonnable*. Nous avons beau ajouter que le néant n'eſt ni ſenſible ni penſant; pleins de mauvaiſe foi, ils reviennent ſans ceſſe à leur comparaiſon chérie du néant immatériel & de l'eſprit immatériel.

Vainement ont-ils cru nous offrir une difficulté plus réelle, en diſant : la pe-

anteur, le mouvement, & d'autres modifications de la matiere ne ſont ni étendues ni diviſibles; donc la penſée, fûtelle indiviſible, inétendue, il ne s'enſuivoit point que l'être intelligent dût être immatériel. Les lecteurs réfléchis ont pu s'appercevoir que nous avons d'abord prouvé l'indiviſibilité de l'être intelligent, indépendamment des preuves qui ſe tirent de l'indiviſibilité de la penſée. Ils pourront d'ailleurs répondre au matérialiſte, que toute modification participant eſſentiellement à la nature de l'être modifié, celles de la matiere ſeront toutes diviſibles comme elles. La peſanteur ſans doute eſt diviſible, puiſqu'elle augmente ou diminue, ſuivant les diſtances. Le mouvement, dans la matiere, ſe meſure doublement, &, par la quantité des parties en mouvement, & par l'eſpace parcouru; il eſt donc diviſible, & comme la matiere, & comme l'eſpace. Que les matérialiſtes aſſignent à la penſée de pareilles meſures, & nous conſentirons à la voir comparée au mouvement.

Mais comment s'arrêter à détailler leurs vaines objections? Tantôt, en vrais enfans, s'ils ne veulent pas d'une ame ſpirituelle, c'eſt nous, diſent-ils, qu'ils

n'en ont jamais vu ; comme s'ils avoient vu la penſée, & ſur-tout la matiere penſante. Il faudroit leur donner une *image* de l'eſprit, ornée de toutes les couleurs de la matiere, ou le leur faire toucher, pour les perſuader ; & ils ſe prétendent quelque choſe de plus que le vulgaire !

Tantôt inconſéquens, ils ſe laſſent d'attribuer l'intelligence à toute la matiere, pour ne la chercher plus que dans la matiere organiſée, comme ſi des atomes réunis par l'organiſation, changeoient de nature ; comme ſi ces atomes, devenus des corps mous, durs, fluides ou flexibles par l'organiſation, la juxtapoſition, devenoient par-là même intelligens, de non-intelligens qu'ils furent ; comme ſi concevoir des corpuſcules rapprochés ſous quelque forme que ce ſoit, c'étoit les concevoir penſans.

Preſque toujours abſurdes, ils feront conſiſter l'intelligence dans la mobilité des atomes, comme ſi un mouvement à droite ou à gauche, en deſſus ou en deſſous, étoit une penſée, une volonté. Hardis & ſans pudeur, ils nous parleront des ames qu'ils ont vu grandir, des ames qu'ils ont vu ſe raccourcir, s'élargir ou ſe retrécir, ſe fortifier, s'affoiblir.

foiblir dans les différens âges de la vie. Au lieu de répondre à ces abſurdités, au lieu de confondre avec eux le développement des facultés de l'ame avec cet accroiſſement & ces altérations que le corps ſeul éprouve; ce développement ſucceſſif ne ſera pour nous qu'une preuve de la ſageſſe & de la bonté du Dieu auteur de l'ame & du corps.

La raiſon, dans toute ſa force, ne ſeroit-elle pas en effet pour l'enfant le préſent le plus funeſte ? A quoi ſerviroit-elle dans ces premiers jours, ſi ce n'eſt à lui faire connoître toute ſa foibleſſe, à la lui rendre inſupportable ? Au lieu de ſourire tendrement ſur le ſein de ſa mere, triſte, ſombre & jaloux, il aſpireroit avec impatience à toute la vigueur de ſon pere. Reſſerré dans ſes langes, il auroit déja tous les deſirs, tous les ſoucis, toutes les paſſions de l'homme, & nul moyen de les ſatisfaire. Il connoîtroit la liberté, & ce berceau où il dort ſi tranquille, ne ſeroit pour lui qu'une priſon dont il chercheroit vainement à s'élancer. Plus fort, plus vigoureux, dans l'adoleſcence, ſi ſa raiſon avoit prévenu l'expérience, il n'en ſeroit que plus vicieux. Les anciens du peuple n'ayant plus aucun titre de ſupé-

riorité, la plus respectable partie du genre humain ne seroit que la plus foible; l'ordre de la nature seroit renversé; les chefs de famille ou de l'état n'avanceroient en âge que pour nous devenir moins précieux. Cette gradation des facultés de l'ame, loin de nous annoncer l'identité de l'ame & du corps, ne fait donc que nous prouver la sagesse de leur auteur.

Mais, dans cette gradation même, combien la différence du corps & de l'esprit se manifeste! Sont-ce donc nos Hercules qui furent en tout temps nos héros & nos génies? Et si quelquefois la foiblesse ou l'infirmité des organes entraîne le délire de l'ame, en marquant l'union intime du corps & de l'esprit; si notre ame alors n'est que cet ouvrier dont un faux instrument dérange les opérations, ne se montre-t-elle pas assez souvent indépendante & supérieure à toutes les révolutions de la matiere?

Tout étoit-il donc languissant & mourant dans les héros de Fontenoy? La raison des Nestors ne vaut-elle jamais le bras des Diomedes? Le courage du sage est-il toujours éteint par les douleurs ou l'appareil de la mort? Et si Corneille finit par Surena, Racine n'a-t'il pas terminé

ſa carriere par Athalie ? Cette union de l'ame & du corps dans l'homme, n'eſt donc point telle que le matérialiſte affecte de la concevoir. Le myſtère même qu'il m'offre ne peut que confirmer la différence de leur nature. Le même être n'eſt point alternativement inférieur & ſupérieur à lui-même. Mon intelligence ſe montre alternativement dépendante & indépendante des révolutions de mon corps ; elle n'eſt donc pas un avec lui ; elle n'a donc pas la même eſſence.

Vainement le faux ſage exigera de moi que je lui développe cette union myſtérieuſe ; il fut donné à l'homme de ſentir & de montrer ſon exiſtence, & non d'en concevoir tous les rapports, ou d'en développer tous les liens. Le nœud exiſte ; il m'eſt ſenſible ; je ne porterai point la folie, juſqu'à nier ſon exiſtence, parce que je ne puis le réſoudre. La vérité que je n'explique point ne me fera pas rejetter celle que je ſens, que je vois, que je démontre. Je ne ſupléerai pas au myſtère par les contradictions les plus multipliées, & les plus évidentes. Une ſeule eut ſuffi pour m'éloigner du matérialiſte ; & combien n'en faut-il pas dévorer à ſon école ?

Pour ne voir avec lui qu'une même

nature dans l'ame & la matiere, c'eſt à l'être eſſentiellement eſclave, qu'il faut tranſporter la liberté, l'empire de ma volonté; c'eſt l'être inſenſible au préſent même, qu'il faut voir appeller devant lui l'avenir & le paſſé, ce qui n'exiſte point, comme ce qui exiſte; c'eſt tout le moral des vertus & des vices qu'il faut réduire au phyſique du mouvement & de l'action; c'eſt dans le compoſé, le multiple, & l'étendu qu'il faut voir l'être eſſentiellement un, eſſentiellement indiviſible & ſimple; c'eſt dans l'inertie même, qu'il faut trouver & la force & l'action; c'eſt dans la mort enfin qu'il faut s'obſtiner à chercher toutes les ſources de la vie. Dépend-il donc de moi de confondre des objets ſi différens? Non, non, je le répete; une ſeule oppoſition entre la matiere & l'être intelligent, eût ſuffi pour m'apprendre à diſtinguer leur nature; quand je vois tout ce qui m'eſt connu de celle-là, dans l'oppoſition la plus conſtante avec tout ce qui m'eſt connu de celle-ci, il m'eſt impoſſible de leur aſſigner la même eſſence, & d'en faire un même être.

Vainement le ſophiſte viendra-t-il nous dire; il n'eſt pas démontré que le

Tout-puiſſant ne puiſſe accorder à la matiere la faculté de penſer; & dès-lors il n'eſt plus démontré que l'être penſant ſoit eſprit. Ce n'eſt pas dans la bouche du matérialiſte, que cet argument nous ſéduira; nous ſçavons l'induction qu'il voudroit en tirer. S'il n'eſt pas démontré que la matiere ſoit incapable de penſer, il n'eſt pas démontré pu l'univers ne penſe pas, & n'eſt point ſuſceptible d'intelligence; qu'il n'a pu s'arranger, ſe conſtruire lui-même, & dès-lors il n'eſt pas démontré que Dieu exiſte. C'eſt donc à la toute-puiſſance de Dieu lui-même, que le matérialiſte recourt ici pour nous faire douter de l'exiſtence même de ce Dieu; le ſophiſme eſt trop groſſier, & la contradiction trop palpable. Mais l'argument dont il ſe ſert eſt puiſé, nous dira-t-il, dans les ouvrages même du philoſophe anglois qui mérite le plus nos égards. Je le ſçais, & je n'en répondrai pas moins: ou effacez, dans Locke, ces lignes trop propices au matérialiſme, ou déchirez d'un bout à l'autre les œuvres de ce ſage: S'il ne s'eſt pas trompé, en voulant nous faire douter ſi la matiere eſt ſuſceptible de ſentiment & d'intelligence, je ne le croirai plus lorſqu'il m'aſſurera que la

ame, ni eſprit; toute mon erreur étoit de vous combattre, comme ſi la raiſon avoit eu chez vous quelque empire ſur la matiere..... Mais quoi! vain ſophiſte, ton orgueil ſe révolte, & s'indigne! ton humiliation eſt donc dans ta doctrine? Tes diſciples ne peuvent que t'offenſer en s'en tenant à tes leçons? Tes dogmes les plus chers deviennent ton outrage, ſi tu viens à bout de m'en convaincre; ſois donc du moins d'accord avec toi-même: ou ne m'annonce plus que l'eſprit de l'homme n'eſt qu'une chimere & un fantôme; ou laiſſe moi te mépriſer, & te regarder du même œil que la vile matiere.

LETTRE XLIV.

De la Baronne au Chevalier.

C'EST donc bien dit, Chevalier, on eſt maître chez nous d'avoir une ame, un eſprit, ou de n'en point avoir. On peut en avoir deux; on peut n'en avoir que la moitié d'un. Voilà ce que j'appelle de la philoſophie; mais ſçavez-vous bien ce que vous me prouvez en me démontrant de plus en plus à quel point s'étend la liberté dont on jouit chez nous? Bien loin de juſtifier votre ancien condiſciple, vous me faites voir qu'il étoit temps enfin de prendre le parti que j'ai pris en le livrant au Médecin.

Il n'y avoit pas moyen d'y tenir; au lieu de cette liberté qui fait notre appanage, & dont tous nos ſages uſent ſi amplement, je ne ſçais quel fantôme étoit venu troubler ſon cerveau. Sans ceſſe il croyoit ſentir *le pouvoir tyrannique de je ne ſçais quel deſtin, les entraves de la néceſſité, les loix irrévocables de la fatalité*,

& le poids immenſe de la grande chaîne des évenements. S'il remuoit le pied ou le bout du doigt; s'il prononçoit une ſeule parole, s'il avoit une idée, rien de tout cela ne dépendoit de lui; ſes penſées n'étoient pas moins enchaînées que ſes actions. Enfin la liberté pour lui n'étoit pas moins une chimere que l'eſprit. S'il n'eût été queſtion que de lui dans ſes leçons, peut être aurai-je pû lui pardonner toutes ces déclamations contre la liberté; je ſçais qu'il peut être un certain état où l'homme n'eſt plus libre de raiſonner, ou de déraiſonner. Mais qu'auriez-vous penſé d'un homme, qui, dans nos philoſophes même, ne voyoit que des eſclaves enchaînés comme lui, ſous les loix de la néceſſité? Qui alloit annonçant à tous vos diſciples que nos d'Alembert, nos Voltaire, nos Diderot, ne ſont que des *machines*, des *automates*, de *vraies marionnettes*, des *girouettes*, que les vents font tourner malgré elles de côté & d'autre? Avouez, Chevalier, que ce n'eſt guère là ce que nous devions attendre d'un homme auſſi zélé pour notre gloire, auſſi conſommé dans la connoiſſance de nos myſteres, que vous me l'écrivez de M. Tribander.

Je vous l'ai dit, je le répete encore : je lui aurois pardonné ces chaînes, ces entraves, dont il se croit sans cesse garotté ; mais publier partout que notre école même, cette école où tout change, tout varie d'un instant à l'autre, où l'on a aujourd'hui un esprit, demain deux, & après demain la moitié d'un ; où chacun embrasse, rejette, reprend ses opinions avec toute la liberté possible, est précisément celle, où tout mortel n'apprend qu'à être esclave ; vouloir nous faire croire que « jamais les philosophes n'ont eu » besoin de personne, pour se persuader » que tout se fait par les loix immuables » du destin, que tout est arrangé, que » tout est nécessaire ; que la doctrine con- » traire ne seroit qu'une doctrine *absurde.* » (Volt. Dict. Philoso., art. DESTIN.) » Qu'un philosophe est *fou*, s'il *ne se croit* » *esclave.* (Lamet., p. 157.) Qu'un philo- » sophe est un être *dénaturé*, s'il jouit de » la liberté ! » (*Syst. Nat.*, *c.* 11, *t.* 1.)

Voilà certainement ce qui ne sortira jamais que d'un cerveau malade, & bien malade : car enfin, choisissez, Chevalier, ou bien c'est vous-même, qui êtes *absurde*, *fou*, & *dénaturé*, puisque selon vous, toute la gloire de nos grands

hommes consiste dans la liberté & la variété de leurs leçons ; ou bien notre vrai fou est celui qui croit voir tous nos philosophes esclaves. Vous pensez bien que dans un pareil choix, il n'a pas été fort difficile de décider à qui la pomme.

Ne croyez pas que ce soit simplement sur une ou deux phrases échapées à notre malade que j'ai consenti à l'abandonner à la Faculté. Non j'ai obvié à tous les reproches que vous auriez pû me faire de m'être décidée trop légérement. Peu contente de ces déclamations continuelles contre la liberté, comme s'il avoit peur que nous n'en fussions pas assez révoltés, il avoit consigné toutes ses leçons dans un long discours qu'il m'adresse à moi-même ; la piece est authentique ; c'est de sa propre main qu'il l'a écrite. Ah ! Chevalier, dans quel état devoit être alors son cerveau !

C'est là que vous verriez *cette ligne tracée par la nature*, ligne que tout philosophe doit suivre, *sans pouvoir s'en écarter un seul instant, ni par ses actions, ni par ses pensées.* C'est là que vous liriez que, si je tiens ma main dans un brasier,

comme le fameux Matius, je ne ſuis pas plus libre de l'en retirer, quoique perſonne ne me force à l'y tenir, *que ſi des hommes vigoureux y retenoient mon bras.* Là vous verriez encore, que ſi je donne un conſeil à ma fille, c'eſt que je ſuis moi-même très-fort perſuadée, qu'elle ſuivra très-*néceſſairement* mes avis, comme je les lui donne très-*néceſſairement*; que *l'éducation* que je lui ai donnée, moi qui déteſtai toujours l'eſclavage & la néceſſité, n'eſt cependant, *que la néceſſité* montrée à un enfant; que ſi le Roi de Pruſſe a fait trembler l'Europe, c'eſt qu'il avoit plu à la Chine, ou qu'il y avoit eu un orage chez les Hottentots; qu'en ce moment même, « dans *les plaines arides de la Libye* s'amaſſent peut-» être les premiers éléments d'un orage, » qui porté par les vents, viendra vers » nous, appeſantira notre atmoſphere, » influera ſur le tempérament & ſur les » paſſions de l'homme, que ces circonſ-» tances mettent à portée d'influer ſur » beaucoup d'autres, & qui décidera » d'après ſes volontés, du ſort de pluſieurs » nations. (V. *Syſt. Nat.*, *t.* 1, *c.* 3, 11 & 12.) Enfin que dans toutes les plus fa-

meuſes révolutions, comme dans toute la vie d'un philoſophe, *il n'y a pas une ſeule action, une ſeule penſée, une ſeule volonté, qui ne ſoit néceſſaire;* qu'il n'y a pas même un mot dans ma lettre, qui ne dépende de la pluie, ou du beau temps.

Ce que vous trouveriez de bien plus fou encore dans ce long & très-long diſcours de M. Tribaudet, ceſont les raiſons par leſquelles il prétend démontrer notre eſclavage.

« Lorſque, tourmenté d'une ſoif ar-» dente, j'apperçois une fontaine dont » les eaux pourroient me déſalterer, ſuis-» je maître, dit-il, de ſatisfaire ou non » un beſoin ſi vif ? » (*Id.*, *c.* 11.) Je n'en bois donc pas moins néceſſairement, ſoit que j'aie bien ſoif, ſoit que je n'aie pas fort grande envie de boire.

Vous croyez que le choix que font nos philoſophes, d'un eſprit ou de deux, ou de la moitié d'un, prouve leur liberté: notre malade vous apprendra, que ſi l'homme étoit libre, c'eſt alors préciſément, *qu'il n'y auroit plus de choix à faire pour lui.* Vous penſez encore que la nature offrant au philoſophe bien des choſes à choiſir, ne fait que lui fournir

mille occaſions d'exercer ſa liberté : point du tout ; il *faudroit, pour que le philoſophe fût libre, qu'il fût lui ſeul plus fort que la nature entiere, ou plutôt qu'il fût hors de cette nature.* (Id.)

Très-certainement vous ne voyez pas la connexion qu'il y a entre la liberté de tuer la mouche qui vous pique, ou de la laiſſer vivre, & le pouvoir de régler le deſtin de l'univers : eh bien, notre malade vous l'apprendra ici. « Tu ne ſçais » donc pas, vous dira-t-il au nom de » Voltaire, tu ne ſçais donc pas que ſi » tu pouvois déranger la deſtinée d'une » mouche, il n'y auroit nulle raiſon qui » pût t'empêcher de faire le deſtin de » toutes les mouches (même de celle qui » va ſe repoſer ſur le turban du grand Seigneur, à cinq cents lieues de toi.) Tu ferois le deſtin *de tous les animaux* ; (même de l'éléphant du grand Mogol). *de toute la nature. Tu te trouverois au bout du compte plus puiſſant que Dieu même.* » (Volt.)

Vous croyez qu'appeller un philoſophe *vraie machine*, ce ſeroit lui dire une injure groſſiere ? Et notre malade s'extaſie de n'être lui-même qu'*une machine, dont les reſſorts ſont adaptés de maniere*

à faire leurs fonctions d'une façon qui doit plaire ; & ſon cœur en treſſaille de joie. (*Syſt. Nat.*)

Jugez après cela ſi les droits de la faculté ſur ſon cerveau pouvoient encore me paroître douteux ; vos diſciples étonnés, & preſque révoltés de ma premiere reſiſtance, commençoient déjà à me demander ſi je croyois auſſi qu'un philoſophe ne fût qu'un *automate ?* Il a donc fallu, Chevalier ; hélas ! pour l'honneur de la philoſophie même, il a donc fallu livrer au médecin ce même homme que vous croyez envoyé par elle pour ſuppléer à vos leçons, & à celles de tous nos grands hommes. Ah qu'il m'en a coûté de prononcer le mot qui l'a mis entre les mains de la Faculté ! que cet aveu des droits qu'elle peut acquérir ſur le cerveau d'un philoſophe m'a été ſenſible, & que je ſouffre encore, chaque fois que je vois le pauvre Tribaudet ! Quatre ſaignées, & l'une ſurtout très-copieuſe, à une veine que notre docteur croit avoir une grande influence ſur le cerveau, ont déjà mis notre malade dans un piteux état. Je ne vous dirai pas comment on s'y eſt pris, pour lui faire croire qu'il étoit menacé d'une fievre chaude. A préſent, il avale

tous les jours quelques priſes d'ellébore, qu'on lui donne pour des raffraichiſſants. J'aurai ſoin de vous inſtruire des progrès de cette cure. Celles que le docteur a déjà faites dans ce genre, me font eſpérer qu'il me rendra enfin M. Tribaudet tel qu'il étoit ſorti de l'école de nos grands maîtres; mais en attendant, c'eſt à vous, Chevalier, à ſuppléer à ſes leçons; c'eſt à vous à faire de nous de vrais philoſophes, tandis que nous travaillons à en guérir un des plus malades. Nos ſoins pour ce ſage, votre ancien ami & condiſciple, ſont la ſeule preuve de reconnoiſſance que nous puiſſions vous offrir; ſoyez perſuadé que perſonne ne les épargnera moins que,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XLV.

La Baronne au Chevalier.

QUEL homme, Chevalier, que notre docteur! Les fantômes ont disparu, il n'est plus ni chaînes ni entraves dans le cerveau de mon hôte. Voltaire, M. Diderot, & d'Alembert ont pris le dessus. Enfin les leçons de ces grands hommes ne sont plus obscurcies dans sa mémoire par je ne sçais quelles vapeurs épaisses qui troubloient son esprit. Dans cet instant même je viens de l'entendre s'écrier : *O liberté*, ô doux *présent des cieux! tout mortel a droit de te posséder, dès qu'il jouit de sa raison*; liberté parfaite, *liberté d'agir & de penser, seule tu es capable de produire de grandes choses!* (*V.* Ency., art. AUTORITÉ, & Disc. prélim.) « Arracher à » l'homme la liberté de penser, juste ciel! » Tyrans fanatiques! Commencez donc » par nous couper les mains qui peuvent » écrire; arrachez-nous la langue qui » parle contre vous : arrachez-nous l'*ame*

» qui n'a contre vous que des ſentiments » d'horreur. » (*Volt., Mél. Phil.*)

Ah, Chevalier! Comme j'ai embraſſé mon malade, en entendant ces leçons, dignes de tous nos ſages, ſortir de ſa bouche! Comme j'ai remercié le docteur qui a opéré une révolution pareille, dans ſi peu de temps! Je ne me poſſede pas de joie, Chevalier, d'avoir enfin retrouvé le philoſophe. Avez-vous remarqué comme ſon *ame* même eſt revenue avec la *liberté*? L'une & l'autre ne ſont donc plus une chimere? Oui, la cure eſt parfaite. Si vous avez dans la Capitale quelqu'un de nos ſages attaqué de la même maladie, écrivez, commandez; notre docteur partira ſur le champ. Avec lui, c'eſt l'affaire de quelques ſaignées, de quelques pilules, & vous voilà guéri. Je vous quitte pour aller trouver mon philoſophe: car, en vérité, à préſent qu'il a une ame, & la liberté de nos ſages, j'ai beaucoup de plaiſir à le voir. Adieu, je ne m'attendois pas, il n'y a que huit jours, à vous envoyer un bulletin ſi favorable. La ſemaine prochaine, la ſuite de la convaleſcence. Je voudrois que le courier pût vous en porter tous les jours des nouvelles.

LETTRE XLVI.

La Baronne au Chevalier.

NE vous effrayez pas, Chevalier, en apprenant que votre ami n'eſt pas aujourd'hui tout-à-fait auſſi bien qu'il l'étoit, lors du dernier courier. Notre docteur m'avoit annoncé qu'avant de parvenir à un certain degré de ſtabilité, ſon malade éprouveroit encore bien des variations ; que les accès ſeroient plus compliqués, à cauſe de l'efferveſcence qui alloit s'établir dans le cerveau ; efferveſcence abſolument requiſe, dit notre Hypocrate, pour chaſſer les humeurs, ou les vapeurs épaiſſes, & pour en introduire de *nouvelles*.

Hier matin le malade fut aſſez tranquille; les idées étoient encore claires & lumineuſes ; l'homme, & ſurtout le philoſophe, jouiſſoit de la liberté la plus parfaite ; la mémoire étoit ferme ; auſſi rien de plus beau que les leçons de nos grands hommes, qui lui revenoient alors dans l'eſprit. Rien de plus beau ſurtout que ces vers de

Voltaire, que j'écrivis ſous ſa dictée.

Oui, l'homme ſur la terre eſt libre ainſi que moi;
C'eſt le plus beau préſent de notre commun Roi.
La liberté qu'il donne à tout être qui penſe,
Fait des moindres eſprits & la vie & l'eſſence.
(*Volt., Diſc. ſur la liberté.*)

Voyez comme l'eſprit, l'ame, la liberté, tout étoit revenu; mais tout cela partira encore quelque fois, m'avoit dit le Docteur: en effet, ſur le ſoir, il n'y avoit plus ni liberté, ni ame, ni eſprit. Les philoſophes, mêmes comme les végétaux, *obéiſſoient irréſiſtiblement aux loix du grand Être.* (Volt., Principe d'act.)

L'effervescence s'eſt établie: le malade alors eſt épris d'une eſpece d'enthouſiaſme; il veut parler à l'univers; il demande du papier, des plumes & de l'encre: il écrit, il écrit, il écrit, preſque toute la nuit. J'arrive ce matin; je le trouve fatigué, haraſſé, n'en pouvant plus: je lui fais quelques reproches: Madame, répond-il, j'ai voulu vous apprendre à être libre en philoſophe: prenez, liſez, & choiſiſſez. Je prends, je lis, je vois la prophétie du docteur parfaitement accomplie: toutes les idées ſe ſont con-

» lui ? Voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez ? Pourquoi voudriez-vous avoir la liberté autrement » que votre chien ? » (*Volt.*, *Queſt. Encycl.*, *art.* LIBERTÉ.)

Vous attendiez-vous à cette chute, Chevalier ? Le titre vous promet la liberté de Voltaire ; c'eſt celle de ſon chien qu'on vous donne. Encore une fois, ne vous effrayez pas ; tout ceci n'eſt qu'une petite révolution, que le docteur avoit prédite ; & qui ne fait dès-lors que nous annoncer le ſuccès du traitement.

Après la liberté à la Voltaire, eſt venue ſe préſenter à M. Tribaudet, celle qu'il appelle liberté à la d'Alembert : j'ai vu par cet article, & je veux en faire faire la remarque au docteur ; que les idées de ſon malade s'embrouilloient un peu, à meſure qu'il écrivoit ; car il y a ici une foule de choſes que j'ai relues vingt fois ſans pouvoir les ſaiſir.

Je ne ſçais, par exemple, ce qu'il entend *par une liberté dont l'expérience ſuffit pour nous convaincre, & qui n'eſt autre choſe qu'un pouvoir qui ne s'exerce pas actuellement ;* un *pouvoir qui ne peut être connu par l'exercice actuel.* (Ency. fortuit. art. de M. d'Alembert.) Seroit-ce une liberté

berté d'*expérience*, ſans être une *liberté d'exercice ?* Cette liberté ſeroit-elle un pouvoir *actif* par l'expérience, & toujours oiſif par le défaut d'exercice ? Cela eſt un peu trop ſçavant pour moi, auſſi bien que certaine différence tantôt *imaginaire*, & tantôt *réelle* entre l'infaillible & le néceſſaire ; auſſi bien encore que certains *futurs contigents*, & certains *décrets prédéterminants*, & autres termes barbares, où je crois que nos philoſophes n'ont jamais eux-mêmes compris grand choſe (1).

(1) *Note d'un Scholaſtique de mauvaiſe humeur.*

Nous avons vu en effet tous ces objets ſingulierement confondus dans les œuvres de M. d'Alembert. Ce n'eſt pas la faute du malade, s'il paroît un peu plus qu'entortillé, en répetant les leçons de ſon ancien maître. Il eſt très-vrai que M. d'Alembert admet une *différence réelle entre l'infallible & le néceſſaire*, & qu'il traite pourtant de *chimérique* celle qu'ont admiſe les ſcholaſtiques entre ce qu'ils appellent, *futurs contingents libres*, & *futurs contingents néceſſaires*, parce que, dit-il, ces deux ſortes d'événements ſont dans le même cas, quant à *l'infaillibilité de l'expérience*. C'eſt ici une vraie contradiction ;

Je crois en revanche avoir bien saisi quelque chose que vous allez trouver

---

car, si la différence des futurs contigents *libres* & des futurs contingents nécessaires, est chimérique, parce que ces deux sortes de futurs sont également *infaillibles*, celle du nécessaire & de l'infaillible ne le sera pas moins, puisqu'ils sont aussi dans *le même cas* quant à *l'infaillibilité de l'existence*. M. d'Alembert ne s'engage pas, nous dit-il, à faire sentir *clairement en quoi l'existence infaillible differe de l'existence nécessaire*, dont il prétend ailleurs qu'on n'a pas des idées *fort nettes*. Eh pourquoi traite-t'il précisément les articles de l'Encyclopédie, où cette connoissance étoit le plus nécessaire, & entre autres celui *de fortuit*, & de *futurs contigents*? Il eût mieux fait, ainsi que son confrere M. Diderot, de n'en traiter aucun de métaphysique; car ils embrouillent tout l'un & l'autre. Qu'y a-t-il donc, je vous prie, de si obscur dans cette distinction, dont il n'a pas des *idées nettes*? Pour la faire entendre aux esprits les plus bouchés, il n'y a qu'à leur dire : On appelle *infaillible*, tout ce qui a été prévû par Dieu; & on a raison, parce qu'il est impossible que Dieu ait prévû, comme devant arriver, une chose qui n'arrivera pas. Mais parmi les choses prévues, il y en a qui ne dépendent nullement de l'homme, comme une éclipse, une tempête; il y en a d'autres qui dépendent de nous, comme de calculer une éclipse, & d'observer la tempête. Ces deux propositions, il y aura une éclipse, & les Astronomes calculeront cette éclipse, sont donc également

aſſez plaiſant. Imaginez d'abord *une grande chaîne ſouvent imperceptible, mais*

---

infaillibles, Dieu les prévoyant également : mais la premiere eſt tout à la fois infaillible & néceſſaire ; la ſeconde n'eſt qu'infaillible. On ne peut les confondre, ſans réduire tout au néceſſaire : *l'infallibilité* tombe donc également ſur tous les évenements phyſiques & moraux ; le *néceſſaire* ne dit que les premiers, ou que les actions qui ne dépendent point de nous. Que M. d'Alembert liſe cette explication à ſa ſervante, & je l'efface ſi elle ne l'entend pas ; mais il falloit bien affecter de tout embrouiller, pour lâcher quelques quolibets aux ſcholaſtiques, & avoir occaſion d'ajouter cette belle phraſe : « L'eſſence » de tout myſtere conſiſte dans une choſe expri» mée par des mots, dont la contradiction appa» rente choque la raiſon ; mais que la foi nous » apprend n'être pas contradictoire ». Eh, Monſieur! où allez vous chercher les myſtères, la foi, les contradictions, quand un peu de bon ſens & de bonne volonté ſuffit pour ſe faire entendre ? Puiſque vous nous mettez ſur le chapitre des contradictions, dites-moi, je vous prie, comment vous accorder avec vous-même, quand vous voulez que faire agir les hommes d'une maniere ſubordonnée à Dieu, & dépendante de ſes décrets prédéterminants, ce ſoit ſauver *la puiſſance de Dieu, aux dépends de la liberté* ; (Ency., art. FORTUIT.) Et quand cependant, vous ne voulez pas *que, pour ſauver la liberté de l'homme, le philoſophe admette en Dieu une prévoyance des actions libres, indé-*

toujours réelle, qui lie tout dans la nature, & par laquelle tous les événements

pendante de ſes décrets, (Elém. Philoſ., n°. 6.) n'eſt-ce pas là nous dire d'abord : n'admettez pas les décrets prédéterminans, crainte de ne ſauver la puiſſance de Dieu, qu'aux dépens de la liberté, pour nous dire enſuite : ne craignez pas de bleſſer la liberté en admettant ces mêmes décrets ?

Expliquez nous encore quel droit vous avez de blamer ceux qui attribuent à Dieu tout le phyſique de nos actions, ſans lui en attribuer le moral, par la raiſon que dans cette opinion, il *reſte toujours à expliquer comment la ſageſſe de Dieu peut concourir à un phyſique, auquel le moral eſt abſolument attaché, & comment ſa juſtice punit enſuite ce même moral*; tandis que dans le même article (FORTUIT), vous ne cherchez qu'à nous faire croire que toutes nos actions ſont tellement dépendantes des *loix immuables, établies par le créateur, que nous ne ſommes nullement les maîtres de nos mouvemens*; tandis que, ſelon vous, *c'eſt dans l'effet infaillible de ces loix immuables*, que Dieu voit *toutes nos actions*.

Pourquoi encore admettre, & preſcrire au philoſophe d'admettre les décrets *prédéterminants*; & finir par nous dire : *un vrai philoſophe n'eſt ni thomiſte, ni moliniſte, ni congruiſte; il ſe tait ſur ce qu'il ne peut comprendre.* Il falloit obſerver les conſeils que vous donnez ſi bien aux autres; & nous ne ſerions pas obligés de vous appliquer ce que vous dites *de ces ſophiſtes*,

dépendent les uns des autres. (Ency., art. FORTUIT.) Cette grande chaîne étoit tellement revenue dans le cerveau de notre malade, qu'après en avoir fait un principe, il nous dit ſans façon : « Suppoſez » un évenement de plus dans le monde, » ou même un ſeul changement dans » les circonſtances d'un évenement ; tous » les autres ſe reſſentiront de cette altéra» tion légere, comme une montre toute » entiere ſe reſſent de la plus petite al» tération eſſuyée par une de ſes roues.... » Nous ſentons néanmoins que nous ſom» mes libres ; l'expérience & une obſer» vation facile de notre eſprit, ſuffiſent

---

qui en avouant leur ignorance un peu plutôt, n'auroient pas eu la peine de faire tant de détours, pour revenir au point d'où ils étoient partis. (ART. FORTUIT.)

Il falloit réflechir que la morgue, l'entortillage, la mauvaiſe foi, les contradictions perpétuelles, ſont *l'appanage des ſophiſtes*, vous auriez vu des ſophiſtes ailleurs que chez les ſcholaſtiques. Avant de régenter & de gourmander nos métaphyſiciens, il falloit commencer par vous mettre ſur les bancs, ou plutôt ſçavoir vous contenter du ſeul vrai talent que la nature vous avoit donné pour les mathématiques ; & l'on n'auroit pas eu le droit de vous dire : *Ne ſutor ultra crepidam.*

» pour nous en convaincre.» (*Ency. art.* FORTUIT.)

Vous voyez, Chevalier, comment dans cette criſe de notre malade, toutes les idées ſe confondent. Que la montre de M. d'Alembert ſe dérange dans ſa poche, toutes les montres de l'univers ſe dérangeront ; *tous les autres événements de ce monde s'en reſſentiront* : le ſoleil ſe couchera plutôt ou plus tard ; la Ruſſie en ſera plus ou moins d'accord avec la Porte ; les vents & les ſaiſons changeront ; tous les cerveaux de nos philoſophes s'en reſſentiront encore, & M. d'Alembert lui-même raiſonnera plus ou moins juſte. Aſſurément voilà une terrible dépendance ; voilà la grande chaîne bien marquée : *nous ſentons néanmoins que nous ſommes libres* ; que la montre de M. d'Alembert ne captive, ni nos actions, ni nos penſées, ni le Roi de France, ni l'Empereur ; voilà la liberté bien exprimée auſſi ; & notre malade tout à la fois bien libre, & bien eſclave. Voilà bien ces combats d'idées prédits par le docteur, ce mélange, cette confuſion de vapeurs, dont les unes cherchent à pénétrer le cerveau, tandis que les autres s'en échappent.

Voulez-vous voir ce combat des idées bien mieux marqué encore ? Liſez ce qui va ſuivre : » ſoit que les loix du mouve-» ment établies par le créateur, aient » leur ſource dans la nature même de la » matiere ; ſoit que l'Être ſuprême les » ait librement établies, il eſt conſtant » que notre corps eſt aſſujetti à ces loix ; » *qu'il en réſulte dans notre machine, de-» puis le premier inſtant de ſon exiſtence,* » *une ſuite de mouvements dépendants les* » *uns des autres, dont nous ne ſommes* » *nullement les maîtres*..... Nous ſen-» tons néanmoins que nous ſommes li-» bres. (*Ibid.*)

Admirez donc ici, Chevalier, admirez l'art de notre docteut ; ſon malade, en ſuivant ſes premieres idées ne ſe croit pas ſeulement *maître* de remuer le petit doigt, ou de ne pas le remuer : à meſure que ces idées s'échappent, le docteur en introduit une toute oppoſée. *Depuis le premier inſtant de notre exiſtence, nous ne ſommes nullement les maîtres de nos mouvements.* Voilà l'idée qui s'échappe du cerveau malade. *Nous ſommes libres, nous le ſentons ; l'expérience & une opération facile de notre eſprit ſuffiſent pour*

nous en convaincre. Voilà l'idée que le docteur introduit dans le cerveau.

Mais il faut tout dire ; je ſerois bien fâchée que le docteur réuſſit également à chaſſer toutes les anciennes idées du malade. Celle-ci ſurtout eſt trop plaiſante pour la bannir impitoyablement. « Supposons mille mondes exiſtans à la fois » tous ſemblables à celui-ci, & gouvernés par conſéquent par les mêmes loix ; » tout s'y paſſeroit abſolument de même, » ſelon notre malade. Les hommes, en » vertu de ces mêmes loix, feroient aux » même inſtants les mêmes actions dans » chacun de ces mondes ; & une intelligence différente du Créateur, qui verroit à la » fois tous ces mondes ſi ſemblables, en » prendroit les habitans pour des automates, quoiqu'ils n'en fuſſent pas ; & » que chacun d'eux au-dedans de lui-» même fût aſſuré du contraire. » (*ibid.*)

Que ne ſuis-je, Chevalier, cette intelligence différente du Créateur, qui verroit à la fois tous ces mondes ſi ſemblables? J'aime à penſer qu'autour de ces Soleils ſans nombre, qui brillent dans le firmament, il y a au moins quelques lunes ou planetes qui remblent à notre globe. Cette idée, m'a-t'on dit, eſt aſſez

reçue parmi nos physiciens ; ils croyent tous aussi que les loix du mouvement sont les mêmes par-tout : parmi tant de lunes, il y en aura bien deux ou trois de la grandeur de notre terre? il y a donc aussi dans ces lunes des hommes qui font précisément tout ce nous faisons sur la terre ? chacun de nous y trouveroit son singe? Il y a là-haut des philosophes qui faisoient une Encyclopédie, quand les nôtres faisoient la leur? qui écrivoient en même temps les mêmes mots, les mêmes pages? Il y a là-haut des singes de mon docteur, qui traitent actuellement leurs philosophes malades comme il traite les siens? Que je voudrois bien y voir le singe de M. d'Alembert! Quand notre philosophe partiroit du pied gauche pour l'académie, tous les d'Alemberts de nos lunes partiroient aussi du pied gauche pour leur académie. Quand, par les loix du mouvement, M. d'Alembert salue M. Diderot, tous les d'Alembert de nos lunes, saluent chacun leur Diderot ; quand, par les mêmes loix du mouvement, il accouche d'une jolie pensée, d'une pointe d'esprit, (car tout se fait ici par les loix du mouvement,) tous les d'Alembert de nos lunes accouchent de la même pensée ;

» ligible, & le monde matériel & phyſi-
» que, ne peuvent pas être deux régions
» à part, ſans commerce & ſans commu-
» nication ; puiſqu'ils entrent tous les
» deux dans la compoſition d'un même
» ſyſtême. Les actions phyſiques amene-
» ront donc d'abord des modifications,
» des ſenſations, *&c.* (c'eſt-à-dire, des
» penſées, des jugements, des volontés)
» dans les êtres intelligents ; & ces mo-
» difications, *&c.* ameneront des actions
» de ces mêmes êtres ; & réciproquement,
» les actions des êtres intelligents ame-
» neront à leur ſuite des mouvements
» phyſiques. » (*Ency.*, *art.* FATALITÉ, *par M. Diderot.*)

Remarquez-vous une choſe, Chevalier ? C'eſt que notre malade prend, on ne peut pas mieux, le ſtyle du philoſophe dont il croit répéter les leçons. Pour moi, il me ſemble que je copie vraiment du Diderot ; auſſi vais-je abréger, car je n'y tiendrois pas.

Quoi qu'il en ſoit de la communication
» des deux ordres, du moins dans cha-
» que ordre en particulier les cauſes ſont
» liées ; & cela nous ſuffit pour avancer
» ce principe général, que la force qui
» lie les cauſes particulières, les unes aux

» autres, & qui enchaîne tous les faits,
» eſt la cauſe générale des événements,
» & par conſéquent de l'événement fa-
» tal : c'eſt la même que les peuples & les
» philoſophes ont connue ſous le nom *de*
» *fatalité.* » (ibid.)

Ce ſtyle vous fatigue, je le ſens ; mais encore un mot, un peu de patience, & notre malade vous aura parfaitement expliqué à quel point la grande chaîne domine dans ce qu'il appelle *être libre à la Diderot.*

« La liaiſon étroite d'un être quelcon-
» que avec le ſyſtême entier de l'univers,
» (*celle même d'un fait avec tous les au-*
» *tres faits*) eſt une conſéquence immé-
» diate & néceſſaire de ce ſyſtême, & de
» l'enchaînement, (qu'un philoſophe ne
» peut s'empêcher d'admettre,) puiſque
» dans cette doctrine un être quelcon-
» que, avec ſes états divers, tient telle-
» ment à tous les ſyſtêmes des choſes, que
» l'exiſtence du monde entraîne & exige
» ſon exiſtence, & ſes états divers. »
(*ibid.*).... De maniere que vouloir faire autre choſe que ce que vous faites, *ou occuper une autre place que celle que vous rempliſſez dans le ſyſtême actuel, c'eſt déſirer que le ſyſtême entier n'ait pas lieu,*

moral. Je veux pouvoir *changer de place* à mon gré, ſans que le ſyſtême de l'univers périſſe ; je veux qu'une girouette puiſſe tourner, ou ne pas tourner, ſans que la tête tourne à tous les philoſophes. De l'ellébore, autant que vous pourrez lui en donner, juſqu'à ce que l'idée de cette grande chaîne ſoit détruite ; de l'ellébore encore, juſqu'à ce qu'il ait perdu l'idée de toutes ces *fatalités* qui s'embrouillent dans ſa tête : *fatalité de nos philoſophes ſans Dieu*, *fatalité des bons croyans*, (fatum chriſtianum) *fatalité à la turque* ; qu'il laiſſe là ſurtout cette *fatalité* des bons croyans, à laquelle jamais bon croyant n'a penſé. Qu'il ſe garde bien de nous la donner comme un liberté vraiment philoſophique : non, non, je ne veux point de cette liberté ; car voici, Chevalier, en quoi elle conſiſteroit.

Vous avez vu M. Tribaudet commencer d'abord par bien démontrer que la grande chaîne vous lie, vous captive *néceſſairement*, *immédiatement* dans toutes vos actions, dans toutes vos penſées. Qui que ce ſoit qui tienne le bout de la chaîne, très-peu vous importe à préſent ; vous vous croyez un eſclave enchaîné ? Eh bien, vous

vous trompez. Il n'eſt point du tout indifférent de connoître la main qui vous enchaîne, ou de l'ignorer. Nos athées, nos philoſophes ſans Dieu l'ignorent parfaitement ; & c'eſt pour cela qu'ils ſont eſclaves. Nos théiſtes au contraire ſavent bien qu'ils ſont enchaînés ; mais ils ſavent au moins qui les enchaîne ; ils ſçavent que c'eſt Dieu ; & dès-lors la fatalité qu'ils ſont obligés d'admettre ne donne point d'atteinte à la liberté (1). Etre eſclave ſelon notre malade, c'eſt donc être enchaîné ; mais ſans ſçavoir par qui ; au lieu qu'être libre, c'eſt être enchaîné, ſavoir par qui on l'eſt, & ſçavoir ſur tout que celui qui tient la chaîne

(1) Les expreſſions de M. Diderot ne ſont pas auſſi claires que celles du malade ; mais elles ont parfaitement le même ſens, & les voici : « ces » conſéquences abſurdes ne ſuivent du principe » de l'enchaînement des cauſes, que dans le ſyſ» tême de l'athée & du matérialiſte. Le théiſte » en admettant cette notion de la fatalité, trou» ve le principe du mouvement & de l'action, » dans une cauſe premiere, (Dieu) & ne *donne* » *point atteinte à la liberté* ; » (ibid.) ce qui revient à dire que la fatalité de l'athée ôte la liberté, parce qu'il n'en connoît point le principe ou la cauſe, au lieu que celle du théiſte ne l'ôte point, parce qu'il ſçait que Dieu eſt le principe de la chaîne, ou de tous les événements que la fatalité entraîne.

eſt préciſement ce Dieu invincible & tout-puiſſant auquel rien ne réſiſte. De l'ellébore donc encore, docteur, de l'ellébore à notre malade, juſqu'à ce qu'il conçoive que nos galériens n'en ſont pas moins eſclaves, ſoit qu'ils ſachent le nom de celui qui les enchaîne, ſoit qu'ils portent leurs fers ſans le connoître.

Il faut pourtant *tout dire*; à travers ces idées étranges de la liberté, on apperçoit encore quelques veſtiges des impreſſions que le docteur avoit déjà faites ſur le cerveau de ſon malade. Dans l'inſtant où M. Tribaudet entreprend de prouver que ſa *fatalité* ne donne point d'atteinte à la liberté du philoſophe; il ſe fait une eſpece de révolution; *la liaiſon étroite de tous les faits dans le monde moral & phyſique, ſuite néceſſaire immédiate du grand enchaînement, ſemble* diſparoître; *les cauſes qui amenent nos actions, ne s'exercent plus immédiatement ſur notre volonté; les effets ne naiſſent plus néceſſairement des cauſes.* Dans le premier article cette *liaiſon étroite d'un être quelconque, & de ſes états divers, avec le ſyſtême entier, eſt une conſéquence néceſſaire immédiate de l'enchaînement*; dans le ſecond, vouloir que cette liai-

ſon des cauſes avec leur effet ſoit *néceſſaire, c'eſt une prétention fauſſe & inſoutenable.* (Ibid. *V.* Queſt. 1. & 2.) Il eſt même arrivé à notre malade d'avancer que « cet enchaînement des cauſes & » des effets, imaginé par nos philoſophes » pour ſe former des idées repréſentati- » ves du méchaniſme de l'univers, n'a pas » plus de réalité que les tritons & les » nayades. » (*Id. Ency.*, *art.* EVIDENCE. n°. 3, *toujours par M. Diderot.*) Et voilà l'effet de l'ellébore; mais il ne dure pas; la grande chaîne de la fatalité l'emporte de beaucoup.

Je voudrois à préſent vous dire, d'après notre malade, ce que c'eſt que la *liberté à la Freret*; mais elle revient à peu près à celle de Voltaire ou de ſon chien. Vous faites quelque choſe volontairement? Que votre volonté ſoit enchaînée, ou non, vous n'en êtes pas moins libre. Dès que la volonté concourt à votre action, cela ſuffit. En ce cas, de l'ellébore à un certain *M. Valmire*, qui vient tout auſſitôt nous apprendre qu'être libre, & vouloir, ſont deux choſes incompatibles. Voici au moins ce que lui fait dire notre malade: « La volonté & la liberté ſont » deux facultés abſolument inconcilia-

» bles, & par conſéquent le vouloir li-
» bre, ou le libre arbitre, eſt une idée
» monſtrueuſe & contradictoire ». Voulez-vous quelque choſe de plus *ellébori-que* encore? Continuez à lire : « Telle eſt
» la diſtinction qu'il convient de faire
» entre Dieu & l'homme; Dieu n'eſt pas
» libre, parce qu'il veut; & l'homme ne
» veut pas, parce qu'il eſt libre. » (*Dieu & l'homme, par M. Valmire. De l'affection, n°. 4, p. 129.*) (1) Voilà bien de l'ouvrage pour le Docteur, me dites-vous ici, Chevalier; voilà de ſingulieres idées à extirper dans le cerveau de ſon malade. Que penſeriez-vous donc de ce pauvre cerveau, ſi je vous expoſois ici ce qu'il entend par être libre à la façon de M. Robinet. Là vous verriez des fibres, & des touches, des muſcles, & des fils, ſe choquer, ſe heurter, s'entrelaſſer, *s'anaſtomoſer* pour arriver à la liberté. Vous apprendriez, que *les fibres des muſcles ſont remuées par les fibres volitives, auxquelles elles tiennent; que l'ébranlement des fibres volitives eſt le pro-*

(1) Cet ouvrage eſt tout autre que celui de Voltaire, intitulé *Dieu & les hommes.*

duit du jeu des fibres intellectuelles & des fibres ſenſitives ; que le jeu des organes intellectuel & ſenſitifs eſt ſoumis à l'action des objets. Cela voudroit dire que la liberté eſt déterminée à l'acte par la volonté ; que la faculté de vouloir eſt elle-même déterminée par celles de penſer & de ſentir ; & celles-ci par les impreſſions des objets. (De la Nat., t. 1 part. 4, c. 231.) Si vous n'entendiez pas ce langage, je vous dirois que dans l'idée de notre malade, un philoſophe libre à la Robinet eſt préciſément libre comme mon clavecin. Car dans mon clavecin, l'air eſt déterminé à réſonner par la vibration de la corde ; celle-ci eſt déterminée par l'impulſion de la touche & la touche eſt déterminée par l'impreſſion de mes doigts. Vous aurez beau dire que dans ces déterminations de mon clavecin, il n'y en a pas une ſeule qui dépende de lui ; tout cela n'empêchera pas que mon clavecin ne ſoit auſſi libre que le cerveau de M. Robinet ; puiſque dans l'un, comme dans l'autre, tout dépend du mouvement phyſique & du même méchaniſme. Si vous inſiſtez, je finirai comme mon malade, en diſant que *je ne veux pas en dire davantage : j'aime mieux*

laiſſer le lecteur méditer ſur l'état où doivent être les fibres du cerveau d'un philoſophe qui explique ſi joliment la liberté. J'ajouterois pourtant : ne déſeſperez pas, notre docteur prétend que pour guérir complettement ſon malade, il n'y a qu'à opérer ſur la *fibre intellectuelle*, la remettre à ſa place ; & que toutes les autres ſe remettront à l'ordre fort naturellement.

Diſons encore quelque choſe ſur ce que notre malade appelle être libre à l'école d'*Helvétius* ; mais dépêchons nous ; car le Docteurs arrive ; & je ſuis bien aiſe d'être de la viſite. Vous croyez avoir délibéré ſur bien des choſes en votre vie ? Vous vous trompez ; jamais un philoſophe ne délibere ; *vous n'avez fait que prendre pour délibération la lenteur avec laquelle, entre deux poids à-peu-près égaux, le plus peſant emporte un des baſſins de la balance.* (De l'Eſprit. p. 37) Ainſi le philoſophe libre n'eſt plus mon clavecin, mais bien ce baſſin dans lequel vous mettez une once de plus que dans l'autre.

Vous croyez encore avoir aſſez ſouvent le *pouvoir libre de vouloir*, ou de *ne ne pas vouloir* ? Autre erreur ; « ce

» pouvoir ſuppoſeroit qu'il peut y avoir » des volontés ſans motifs ; & par conſé- » quent des effets ſans cauſe. Il faudroit » que nous puſſions également nous » vouloir du bien & du mal ; ſuppoſi- » tion abſolument impoſſible. » (*Id. p.* 36.) C'eſt-à-dire que, ſi par hazard il ſe trouvoit chez nous un philoſophe fripon, comme ils'en trouve de malades, ce philoſophe ne ſeroit pas libre de vouloir le bien d'autrui, ou de ne pas le vouloir ; car s'il ne vouloit pas nos écus, il ſe voudroit du mal, *ſuppoſition abſolument impoſſible.*

Vous croyez enfin, Chevalier, que deux hommes qui veulent s'enrichir, ſont au moins les maîtres de choiſir les moyens ; que l'un peut très-bien voir les moyens les plus courts & les plus adroits, ſans vouloir les employer ? Nouvelle erreur ; quand il s'agit des moyens, libre eſt *ſynonime d'éclairé.* Celui que vous croyez le plus honnête homme, parce qu'étant libre de voler comme l'autre, il ne l'auroit pas fait, n'a ſur le fripon que le triſte avantage d'avoir été moins libre & *moins éclairé.* Celui de nos ſages qui auroit toutes les lumieres de Cartouche, feroit abſolument la

même fortune ; parce qu'en voyant les mêmes moyens, il ne ſeroit pas maître d'en prendre d'autres.

Tout cela vous indigne, Chevalier, tout cela vous révolte ? Rien ne reſſemble moins, me dites-vous, aux leçons des vrais ſages ſur la liberté. Je le crois ; & c'eſt-là ce qui doit vous prouver qu'elle obligation nous allons avoir au Docteur, quand il aura détruit dans ſon malade toutes ces idées de liberté à la Voltaire, à la d'Alembert, à la Diderot, à la Freret, à la Robinet, à l'Helvetius ; & quand rétabliſſant *ſa fibre intellectuelle*, il lui aura fait concevoir, que pour être libre en philoſophe, il faut que nous puiſſions & vouloir & ne vouloir pas, omettre, varier, ou laiſſer, comme bon nous ſemblera ; & faire enfin en tout ce que font nos ſages dans toutes leurs leçons.

Fin du Tome ſecond.

ERRATA

Pour le Tome ſecond des Helviennes.

Page xlij, ligne 15, que l'on peut s'en paſſer, *liſez* ſe paſſer d'eſprit.

Page xlvj, ligne 10, s'en ſeroit, *liſez* ſe ſeroit en allée.

Page 14, ligne 6, évader, *liſez* s'évader. *Ibid.* ligne 11, que de le, *liſez* que le.

Page 39, ligne 23, toute ſcience, *liſez* toute notre ſcience.

Page 43, ligne 9, art. de, *liſez* act. de.

Page 44, ligne 2, tome 9, *liſez* ſuppl. tome 9, page 334. *Voyez* Traité de la vraie Religion, *Bergier*, tome 2, page 449.

Page 61, ligne 10, il faut, *liſez* il fut.

Page 63, ligne 1, par la, *liſez* par ſa.

Page 94, ligne 10, il ſe, *liſez* il le. *Ibid.* & le, *liſez* & ſe. *Ibid.* ligne 11, ſe Sacrement, *liſez* le Sacrement.

Page 121, ligne derniere, images, *liſez* nuages.

Page 133, ligne 8, après tous vos, *liſez* après vos.

Page 137, ligne 4, croirais-je, *liſez* croirai-je.

Page 143, ligne 15, leurs Prophetes, *liſez* leur Prophete.

Page 171, ligne 15, Let. de M. de Volt. *liſez* Let. à M. de Volt.

Page 214, ligne 23, comme mouton, *liſez* comme un mouton.

Page 247, ligne 21, dans ces, *liſez* dans ſes.

Page 287, ligne 8, moi vouloir, *liſez* moi de vouloir.

Page 296, ligne 14, même inſtants, *liſez* mêmes inſtans. *Ibid.* ligne 28, qui remblent, *liſez* qui reſſemblent.